

L'Initiation Traditionnelle

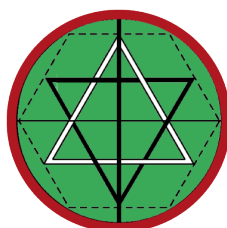
Numéro Spécial de 2018

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Recherches sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



**Louis-Claude de Saint-Martin,
le théosophe méconnu
par Robert Amadou**



L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel : yvesfred.b@gmail.com

Sites Web :

www.linitiation.eu (site officiel)

www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Christine Tournier, Bruno Le Chaux

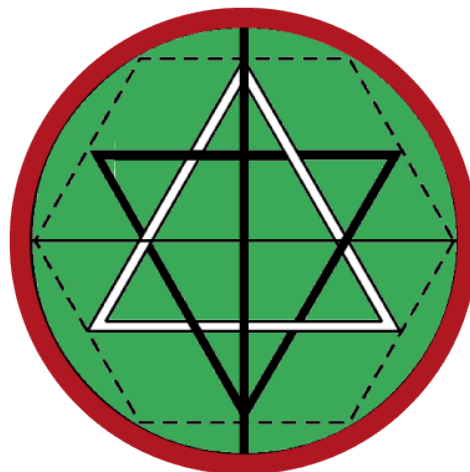
Rédactrice adjointe :

Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro spécial de 2018

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine	4
1) Schème par l'auteur même	6
La doctrine en théosophie	6
Révélation de l'homme	8
La dot de Jacob Boehme	12
Le ministère de l'homme esprit	15
2) L'algèbre des réalités	17
« Arithmosophie »	17
Le livre des dix feuilles	28
Un par un	30
Etude du cercle naturel	36
La tragi-comédie humaine dénombrée	38
V. Esotérisme de la métempsychose	46
1) Un problème crucial	46
Position	46
Définition	47
Enoncé	48
L'avis des deux maîtres	49
Une condamnation de principe	50
2) La vie antérieure	52
L'émanation	52
La réminiscence	60
De l'inégalité des conditions humaines et, à propos,	
du crime primitif	70
Des suites du crime primitif	87
Emanation et réintégration	94
(suivi d'une lettre inédite du Philosophe Inconnu)	99
3) Une Vie, une mort... et après ?	102
Une vie, une mort	102
L'enfer	106
Supplice des réprouvés	109
Demeures infernales et demeures célestes	110
Le purgatoire	110
Au plus haut des cieux	117
La « correspondance des âmes »	124
L'après-mort	136
La mort reconsidérée	144
Face à face	144
Avant, ou ici-bas (annoncé mais non publié)	149

IV. « J'ai assez... », dit-il, ou l'armature de la doctrine

1) Schème par l'auteur même

La doctrine en théosophie. - Révélation de l'homme. - La dot de Jacob Boehme. - Le ministère de l'homme esprit.

2) L'algèbre des réalités

« Arithmosophie ». - Le livre des dix feuilles. - Un par un. - Etude du cercle naturel. - La tragi-comédie humaine dénombrée.

V. Esotérisme de la métempsychose

1) Un problème crucial

Position. - Définitions. - Enoncé. - L'avis des deux maîtres. - Une condamnation de principe.

2) La vie antérieure

L'émanation. - La réminiscence. - De l'inégalité des conditions humaines et, à propos, du crime primitif. - Des suites du crime primitif. - Emanation et réintégration (suivi d'une lettre inédite du Philosophe Inconnu)

3) Une Vie, une mort... et après ?

Une vie, une mort. - L'enfer. - Supplice des réprouvés. - Demeures infernales et demeures célestes. - Le purgatoire. - Au plus haut des cieux. - La « correspondance des âmes ». - L'après-mort. - La mort reconsidérée. - Face à face. - Avant, ou ici-bas (annoncé mais non publié)

Ce travail est une synthèse remarquable de l'œuvre du Philosophe Inconnu, fruit d'un long travail de recherche de Robert Amadou, qui permet d'aborder les ouvrages de Louis-Claude de Saint-Martin avec une base solide. C'est avec une profonde gratitude que nous remercions Robert et c'est notre devoir que de rendre ce travail accessible à tous en un seul volume.

La rédaction

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN, LE THEOSOPHE MECONNU

par Robert Amadou

« J'AI ASSEZ... », DIT-IL, OU L'ARMATURE DE LA DOCTRINE

« La science, la nouvelle noblesse ! Le monde
marche. Pourquoi ne tournerait-il pas.
C'est la vision des nombres. Nous allons à *l'Esprit*.
C'est très certain, c'est oracle ce que je dis. »

Il y a une vérité. Elle fait un avec l'existence. La théosophie est la connaissance de la vérité.

La vérité est un être réel et existant par soi. Cet être n'est pas un être abstrait, un être de raison, comme on dit, et ce n'est pas un être imaginaire. Pourtant la vérité n'est pas irrationnelle et la magie, organe de la théosophie, en réalise l'image. Mais la vérité déserte le concept et l'artifice. Ne spécule, c'est-à-dire ne réfléchit et ne rêve le vrai, que ce qui reflète. Moi, Dieu, le monde sont la vraie vie, ailleurs qu'il ne semble.

La vérité est absolue, donc éternelle et immuable.

Toute vérité est de Dieu. Dieu est partout, excepté dans le mal qui se définit par son absence. Toutes les vérités proviennent, immédiatement ou médiatement, de Dieu. Parce que Dieu est la vérité. Et Lui seul.

Seul Dieu donne la vérité. Aux hommes d'en témoigner, s'ils ont été choisis. Pour eux et pour les autres, aucun moyen de l'accueillir, sauf de se changer en miroir.

Tout homme désire connaître la vérité, cette vérité, cet être. Il signifie par là qu'il les désire. Car *connaître* a, pour une fois, pleine valeur, sur le plan intellectuel, de son emploi biblique. La connaissance est coït. Et pleine valeur du rapport que Claudel suggérait par la graphie « co-naître ». La connaissance est union féconde, et la régénération s'opère par engendrement.

A chaque homme donc, et qui désire, de connaître cette vérité, cet être : la vérité dans son être ; l'être de vérité. A lui de pousser une nécessaire participation ontologique, où notre existence s'enracine, jusqu'à la participation active, la perception, un dialogue qui aime notre volonté et la met en mesure. La connaissance est au terme. Et la liberté que la vérité procure.

Il y a une vérité, une loi, une science évidente.

Car, d'évidence, tous les êtres suivent une loi, et d'évidence, quel homme, sous ses dehors, voire en l'énigme de son interne, n'aspire à rien qu'à la paix et à la lumière ? La source de ces dons se nomme vérité, loi, science. Elles sont réelles, existant par soi, donc sûres et certaines. Salvatrices et libératrices.

Si la paix et la lumière ne nous inondent pas, ou ont brisé leurs cours, c'est que des obstacles, issus d'une source adverse et double, en coupent la trajectoire.

Les fantasmes leurrent notre désir et l'avalissent. Mais de ne devoir l'ignorance qu'à notre faiblesse serait un moindre mal, et une moindre ignorance. Le pire est que l'homme se met de ses propres mains un bandeau sur les yeux : sa volonté est dérégulée. Croyant vouloir la fantaisie qui l'attire, il la veut : chute du désir et de la volonté, au piège de l'irréel.

Mais l'esprit de l'*ecce homo* sait comment préserver le désir.

A l'extravagance des prestiges, opposer une pensée bien tempérée et bien complète de tous ses pouvoirs, dont l'imagination. Surtout jouer de la volonté. Bref exercer le « sens moral », tel Saint-Martin l'a défendu. C'est le programme. Ni sensualisme certes, ni moralisme, non plus que de rationalisme. A ces systèmes le théosophe répond au contraire par la doctrine du sens interne, du moral entendu à la fois comme esprit et comme ascèse, par l'intégration de la raison et l'intégrité de la raison. Par l'exaltation du désir. Le sens moral embrasse toutes les forces du bon, du vrai, du beau : esprit du désir et désir de l'esprit. Seul vrai désir. Seul désir de Dieu et de moi, au double sens du déterminatif. Seul désir.

Obtenir la vérité. Obtenir la gnose qui, étant par définition connaissance de la vérité, ne saurait se construire que d'une manière analogue à la vérité même. Vivre, donc, grâce à la gnose, de la vérité, non plus obscurément mais dans la clarté. Les yeux ouverts ; plutôt le troisième œil qui est dans la fable celui du cœur. Illuminés, renaissant de la sagesse. Voilà l'espoir, voilà le bénéfice de l'alliance.

Cette conscience prise, *la renaissance, l'éveil, l'illumination* la symbolisent. On dit aussi *initiation*, à cause d'être entré, ou de coïter,

dans la voie du principe. On dit *salut*, comme *libération*, car hors la vérité qui libère, point de satisfaction, point de joie.

Le grand œuvre à réaliser ! Réaliser, nous y sommes. L'équivalence originelle a imposé le vocable : la vérité est un être réel.

Réaliser, se réaliser, Saint-Martin nous apprendra comment. Mais il faut d'abord situer le grand œuvre dans la théorie ; énoncer les thèses de la doctrine théosophique, à laquelle s'identifie la doctrine saint-martinienne. Du moins selon *le Philosophe Inconnu*.

Car elle s'identifie, cette doctrine saint-martinienne comme prétend aussi toute théosophie, à la vérité. Dans cette intention, elle veut s'y soumettre au point de s'annihiler et de trouver à ce contact du réel sa réalisation. L'homme de désir reproduit le mouvement qui approche la Sagesse de Dieu-vérité dans la doctrine. Pour commencer. Et dans le saint-martinisme par exemple. Pour commencer.

1. SCHÈME PAR L'AUTEUR MÊME

La doctrine en théosophie

La théosophie, si nous appelons par son nom générique le saint-martinisme ; le saint-martinisme, cette théosophie que Saint-Martin jugeait achevée et qui nous occupe ici, est, en même temps, sagesse et science universelle : savoir total, théorique et pratique. En fait, sagesse ou science, l'un et l'autre mots pourraient être considérés comme assez extensifs pour désigner la totalité de la dernière notion. Sagesse, science, au sens plein, profond et juste de ces mots. Et l'on a cantonné, dans cette optique, philosophie et mystique en une acception semblable.

D'où la capacité du saint-martinisme, de la théosophie : la vérité donne sous ses espèces *l'évidence physique sur l'origine du bien et du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle et la nature sacrée, sur la base des gouvernements politiques, sur l'autorité des souverains, sur la justice civile et criminelle, sur les sciences, les langues et les arts*. C'est le sous-titre du premier ouvrage : *Des Erreurs et de la vérité*.

« Evidence physique » connote à la fois le caractère certain de la vérité théosophique et son caractère expérimental, sur plus d'un plan. Par quoi, et par la généralité de son domaine qui n'exclut aucun esprit, cette science tient de la sagesse, cette sagesse de la science. Elle vaut gnose. Elle est paix et lumière.

Des vérités découlent donc, en participation elles aussi à la vérité suprême, du principe universel de la science. Analogues à leur origine, elles concernent, dans l'ensemble, tout et tous.

Plusieurs de ces vérités spéciales nous ont été manifestées d'entrée. D'autres, à des points d'application différents, apparaîtront au passage.

Mais voici le passage même, le pas décisif.

Après quelques coups d'œil sur l'édifice, discernons l'armature.

Si la science vulgaire enfle, la vérité édifie. Car elle est amour. Et d'abord elle édifie l'œuvre écrite de Saint-Martin, selon que celui-ci l'assure. Sa doctrine est constante en gros et universelle. Constante au long de sa carrière, et Milosz avait raison : Saint-Martin est de ces affirmateurs qui disent tous la même chose. Universelle à ce dernier titre, et aussi en ce qu'elle refuse, ainsi que toute théosophie, de mutiler le réel. Cette universalité, sans doute fondamentale, est-elle sans failles ? La question devra nous inquiéter ; elle ne le doit pas sur-le-champ. Restons-y saint-martiniens à la lettre.

La théosophie de Saint-Martin, à l'en croire donc, ne dépend que de la Cause active et intelligente, grand agent de Dieu, et de sa sagesse ; parlant tant à Martines de Pasqually et à Jacob Boehme, les prophètes ses maîtres, qu'à sa personne par mille autres canaux.

Du bon usage de la théosophie : on commence par les concepts, la théorie. Ce n'est qu'un début en effet : effet d'une mentalité. La théosophie est, en fin de compte, à appréhender réellement, parce qu'elle s'affirme doctrine réelle et se veut doublement du réel : il la profère et elle en parle. La théosophie, sagesse et science, est aussi, et pour cela même, art de vivre. Chez elle la méthode est au fond de la science. Elle provoque celui qui a abstrait, ou saisi dans leur abstraction, les idées maîtresses de la théosophie. Et cette intelligence d'un genre inférieur n'a d'autre intérêt que de ménager la rencontre, la *connaissance*.

Or, la méthode s'analyse en deux préceptes :

Un précepte théorique : *Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses.*

Un précepte pratique : *Que la volonté, nous armant de courage et de patience, poursuive, dans le calme de l'imagination, cette lumière que tous les hommes désirent avec tant d'ardeur et qui est Dieu, afin de recouvrer notre image divine.*

Devant ces deux préceptes, qui constituent deux faces de l'attitude théosophique prônée par Saint-Martin, criera-t-on à la banalité ? Ce serait se fier à l'apparence et pécher ainsi par légèreté. Ce jugement de nuance péjorative, et certes assez banal lui-même aujourd'hui, atteste

d'une part que l'importance des vérités élémentaires est méconnue, en même temps que l'oubli de cette méconnaissance ; d'autre part qu'est ignorée la procédure ésotérique, dont la matière peut paraître vulgaire.

Ces vérités spéciales, et qu'il faut les acquérir, et dans quel ordre, et leurs prolongements ésotériques qui, référant à la méthode, déterminent la règle du bon usage : Saint-Martin, enfin, conclut l'affaire en cette phrase :

Il y a une ligne et un ordre d'instruction dont ne doit jamais s'écarter celui qui essaie de diriger l'intelligence de ses semblables : distinction des deux substances de l'homme ; notre pensée, miroir divin ; existence de l'être supérieur, prouvée par ce miroir quand il est net et pur ; notre privation prouvant une justice ; cette justice prouvant une altération libre et volontaire ; l'amour suprême se réveillant lois de régénération données dans les diverses alliances ; terme de retour ; vie spirituelle ; lumières ; parole ; union ; entrée dans le lieu de repos, telle doit être la marche de l'enseignement, si le maître ne veut pas tromper les disciples, les égarer ou les retarder.

Révélation de l'homme

Nul n'est contraint à la théosophie, et la multitude ignorante sera sauvée. La question renvoie à la diversité des vocations. Chacune s'inscrit dans le plan de la destination générale, qui est le principe suprême. (La notion de généralité est le principe, parce que l'être du principe est la destination.) A chacune correspond une demeure différente.

Par sa vocation, *le Philosophe Inconnu* fut théosophe. Mais les circonstances ne lui laissèrent ni le loisir de l'égotisme, ni celui d'exhorter d'emblée les hommes de désir conscients de leur désir à parfaire l'œuvre. Saint-Martin, sûr d'être élu à sa façon, dut dépenser beaucoup d'écrits et de paroles, à éveiller ce désir ; à poser les bases communes de la foi et de la gnose. Quitte, vers la fin de sa vie, à perfectionner les ouvriers du Seigneur.

Saint-Martin interroge : Qui donc, au temps de Jacob Boehme, doutait de l'existence de Dieu, de celle de l'âme humaine, spirituelle et immortelle, d'une dégradation et des secours que la main suprême transmet depuis la chute et journallement à l'espèce humaine dégénérée ?

Ainsi, Jacob Boehme pouvait raffiner. Il lui suffisait d'un pinceau ; aujourd'hui on ne lui eût permis que la règle et le compas. Ainsi, devant

Garat, Saint-Martin se présenta pour le sens moral, c'est-à-dire, ne nous y trompons plus, en défense des droits héréditaires de l'esprit.

Au seuil du livre, qui serait le dernier à paraître de son vivant, où le théosophe dépassera enfin le niveau qu'il jugeait élémentaire, Saint-Martin récapitule son œuvre imprimée, et c'est la révélation de l'homme, comme suit.

Au reste mes écrits antérieurs ont assez établi la dignité de notre être, malgré notre avilissement dans cette région de ténèbres.

Ils ont assez appris à distinguer l'homme, cet illustre malheureux, d'avec la nature entière, qui est sa prison, en même temps qu'elle est son préservatif.

Ils ont assez indiqué la différence des pouvoirs mutuels que le physique et le moral ont l'un sur l'autre, en observant que le physique n'a sur le moral qu'un pouvoir passif qui ne consiste qu'à l'obstruer ou à le laisser simplement dans sa mesure naturelle, tandis que le moral a sur le physique un pouvoir actif, ou celui de créer, pour ainsi dire, dans ce physique, malgré notre dégradation, mille dons, mille talents qu'il n'aurait point eu par sa nature.

Quoique je ne me flatte pas du bonheur d'avoir persuadé beaucoup de mes semblables, de notre lamentable dégradation, depuis que je m'occupe de défendre la nature de l'homme, cependant j'ai souvent tenté cette entreprise dans mes écrits, et même je me plais à croire qu'à cet égard la tâche est remplie de ma part, quoiqu'elle ne le soit pas de la part de tous ceux qui m'ont lu.

Ces écrits ont assez montré combien la suprême sagesse dont l'homme descend a multiplié pour lui les voies qui pourraient le faire remonter vers sa région primitive ; et, après avoir fondé ces bases sur l'être intégral et radical de l'homme, de manière à ce qu'il ne puisse pas les suspecter, et qu'au contraire, il puisse à tout moment les vérifier lui-même par ses propres observations, ils lui ont peint l'univers entier céleste et terrestre, les sciences de tout genre, les langues, les mythologies et les traditions universelles des peuples comme étant autant de dépositions qu'il peut consulter à sa volonté, et qui lui rendront un témoignage authentique de toutes ces vérités fondamentales.

Ils ont surtout appuyé sur une précaution indispensable quoiqu'universellement négligée, celle de ne regarder tous les livres traditionnels quelconques que comme des accessoires postérieurs à ces vérités importantes qui reposent sur la nature des choses et sur l'essence constitutive de l'homme.

Ils ont essentiellement recommandé de commencer par s'assurer soi-même, et en soi-même, de ces vérités premières et inexpugnables,

sauf ensuite à recueillir dans les livres et dans les traditions, tout ce qui pourra venir à l'appui de ces vérités, sans jamais se laisser aveugler jusqu'à confondre les témoignages avec le fait, qui doit d'abord être constaté dans sa propre existence, avant d'admettre les dépositions testimoniales, puisque là où il n'y aurait point de faits avérés, les témoins ne peuvent prétendre ni à aucune confiance, ni à aucun emploi.

Je n'ai plus à démontrer à l'homme son effroyable transmigration ; je l'ai dit : un seul soupir de l'âme humaine est sur ce point un témoignage plus positif et plus péremptoire que toutes les doctrines de l'ordre externe et que tous les balbutiements et toutes les bruyantes clameurs de la philosophie de l'apparence.

Prêtres de l'Inde, vous avez beau étouffer par vos chants fanatiques, et par le son tumultueux de vos instruments, les cris de la veuve que vous brûlez sur vos bûchers, en est-elle moins en proie aux plus horribles supplices ? et est-ce à elle que vos impostures et vos atroces acclamations feront oublier ses douleurs ?

Non, il n'y a que ceux qui se font matière, qui se croient dans leur mesure naturelle. Après ce premier écart de leur esprit, le second en devient comme une suite nécessaire : car la matière en effet ne connaît point de dégradation ; dans quelque état qu'elle se trouve, elle n'a que le caractère de l'inertie. Elle est ce qu'elle doit être. Elle ne fait point de comparaisons. Elle ne s'aperçoit ni de son ordre ni de son désordre.

Les hommes qui se font matière ne discernent pas plus qu'elle ces contrastes si marqués et si repoussants attachés à leur existence. Mais la nature est autre chose que la matière, elle est la vie de la matière ; aussi a-t-elle un autre instinct et une autre sensibilité que la matière ; elle s'aperçoit de sa propre altération et elle gémit de son esclavage.

C'est pour cela que si les hommes égarés se contentaient de se faire nature, ils ne douteraient pas de leur dégradation. Mais ils se font matière. Aussi ils n'ont plus pour guide et pour flambeau que l'aveugle insensibilité de la matière, et sa ténébreuse ignorance.

D'ailleurs ce qui fait demeurer au rang des fables cet âge d'or dont la poésie et la mythologie nous offrent de si belles descriptions, c'est que ces descriptions sembleraient nous retracer des jouissances auxquelles nous aurions participé jadis, ce qui n'est point ; au lieu qu'elles nous retracent seulement les droits que nous pourrions même recouvrer aujourd'hui à ces jouissances si nous faisons valoir les ressources qui sont toujours inhérentes à notre essence. Et moi-même, lorsque je parle si souvent du crime de l'homme, je n'entends parler que de l'homme général d'où toute la famille est descendue.

Aussi, comme je l'ai exposé dans le Tableau naturel, nous avons des regrets au sujet de notre triste situation ici-bas ; mais nous n'avons point de remords sur la faute primitive, parce que nous n'en sommes point coupables ; nous sommes privés, mais nous ne sommes pas punis comme le coupable même. C'est ainsi que les enfants d'un grand de la terre et d'un illustre criminel, qui lui seront nés après son crime, pourront être privés de ses richesses et de ses avantages temporels, mais ne seront pas, comme lui, sous la loi de la condamnation corporelle, et même peuvent toujours espérer par leur bonne conduite d'obtenir grâce, et de rentrer un jour dans les dignités de leur père.

J'ai suffisamment montré aussi dans mes écrits, que l'âme humaine était encore plus sensible que la nature, qui, dans le fait, n'est que sensitive. C'est pourquoi j'ai dit que cette âme humaine, ramenée à sa sublime dignité, était le véritable témoin de l'agent suprême et que ceux qui ne savaient prouver Dieu que par le spectacle de l'univers n'employaient là qu'une démonstration précaire et fragile puisque l'univers est dans la servitude, et que l'esclave n'est point admis en témoignage.

J'ai assez fait connaître que la pensée de l'homme ne pouvait vivre que d'admiration, comme son cœur ne pouvait vivre que d'adoration et d'amour. Et j'ajoute ici que ces droits sacrés se partagent dans l'espèce humaine entre l'homme qui est plus enclin à admirer et la femme qui l'est plus à adorer, perfectionnent ces deux individus l'un par l'autre dans leur sainte société, en rendant à l'intelligence de l'homme la portion d'amour dont il manque, et en couronnant l'amour de la femme par les superbes rayons de l'intelligence dont elle a besoin ; que par là l'homme et la femme se trouvent ralliés visiblement sous la loi ineffable de l'indivisible unité.

(...)

J'ai assez fait remarquer que nous étions les seuls sur la terre qui jouissions de ce privilège d'admirer et d'adorer, sur lequel doit reposer le mariage de l'homme ; que cette seule idée démontrait à la fois notre supériorité sur tous les êtres de la nature, la nécessité d'une source permanente d'admiration et d'adoration, pour que notre besoin d'admirer et d'adorer pût se satisfaire ; et enfin nos rapports et notre analogie radicale avec cette source, pour que nous puissions discerner et sentir ce qui dans elle est capable d'attirer notre admiration et nos hommages.

Je me suis assez expliqué sur les livres en disant que l'homme était le seul livre écrit de la main de Dieu ; que tous les autres livres qui nous sont parvenus, Dieu les avait commandés, ou bien les avait laissé faire ; que tous les autres livres quelconques ne pouvaient être que des

développements et des commentaires de ce texte primitif et de ce livre originel, qu'ainsi notre tâche fondamentale et de première nécessité était de lire dans l'homme ou dans ce livre écrit de la propre main de Dieu.

Je me suis également expliqué sur les traditions, en disant que chaque chose devait faire sa propre révélation ; qu'ainsi, au lieu de ne prouver la chose religieuse que par des traditions écrites ou non écrites, ce qui est la seule ressource des instituteurs ordinaires, nous aurions droit d'aller puiser directement dans les profondeurs que nous portons avec nous-mêmes, puisque les faits les plus merveilleux ne sont que postérieurs à la pensée, qu'ainsi il aurait fallu s'occuper de l'homme-esprit et de la pensée avant de s'occuper des faits, et surtout des faits simplement traditionnels ; que par là nous aurions pu faire germer ou sortir de sa propre révélation, et le baume restaurateur dont nous avons tous un besoin indispensable, et la chose religieuse elle-même qui ne doit être que le mode et la préparation de ce baume souverain ; mais qui ne doit jamais se mettre à sa place, comme elle l'a fait si souvent en passant par la main des hommes.

J'ai assez fait sentir que c'était là l'unique voie sûre d'atteindre aux témoignages naturels, positifs et efficaces, auxquels seule notre intelligence puisse donner véritablement sa confiance.

La dot de Jacob Boehme

Après ce sommaire, Saint-Martin énumère les compléments que l'homme de désir trouvera chez Jacob Boehme. Cette présentation, quelque jugement qu'on porte sur l'intelligence, et le genre d'intelligence, que Saint-Martin a eue de Boehme, manifeste bien sa volonté, exprimée ailleurs, de le marier avec Martines et non point de l'y substituer.

D'ailleurs, un auteur allemand, dont j'ai traduit et publié les deux premiers ouvrages, savoir : l'Aurore naissante et les Trois Principes, peut suppléer amplement à ce qui manque dans les miens. Cet auteur allemand, mort depuis près de 200 ans, nommé Jacob Boehme, et regardé dans son temps comme le prince des philosophes divins, a laissé dans ses nombreux écrits, qui contiennent près de trente traités différents, des développements extraordinaires et étonnants sur notre nature primitive ; sur la source du mal ; sur l'essence et les lois de l'univers ; sur l'origine de la pesanteur ; sur ce qu'il appelle les sept roues ou les sept puissances de la nature ; sur l'origine de l'eau (origine confirmée par la chimie, qui enseigne que l'eau est un corps brûlé) ; sur le genre de la prévarication des anges de ténèbres ; sur le genre de celle de l'homme ;

sur le mode de réhabilitation que l'éternel amour a employé pour réintégrer l'espèce humaine dans ses droits, etc.

Je croirai rendre un service au lecteur en l'engageant à faire connaissance avec cet auteur, mais, en l'invitant surtout à s'armer de patience et de courage pour n'être pas rebuté par la forme peu régulière de ses ouvrages, par l'extrême abstraction des matières qu'il traite, et par la difficulté qu'il avoue lui-même avoir eue à rendre ses idées, puisque la plupart des matières en question n'ont point de noms analogues dans nos langues connues.

Le lecteur y trouvera que la nature physique et élémentaire actuelle n'est qu'un résidu et une altération d'une nature antérieure, que l'auteur appelle l'éternelle nature ; que cette nature actuelle formait autrefois dans toute sa circonscription, l'empire et le trône d'un des princes angéliques, nommé Lucifer ; que ce prince ne voulant régner que par le pouvoir du feu et de la colère, et mettre de côté le règne de l'amour et de la lumière divine, qui aurait dû être son seul flambeau, enflamma toute la circonscription de son empire ; que la sagesse divine opposa à cet incendie une puissance tempérante et réfrigérante qui contient cet incendie sans l'éteindre, ce qui fait le mélange du bien et du mal que l'on remarque aujourd'hui dans la nature ; que l'homme formé à la fois du principe de feu, du principe de la lumière et du principe quintessentiel de la nature physique ou élémentaire, fut placé dans ce monde pour contenir le roi coupable et détrôné ; que cet homme, quoiqu'il eût en soi le principe quintessentiel de la nature élémentaire, devait le tenir comme absorbé dans l'élément pur qui composait alors sa forme corporelle, mais que se laissant plus attirer par le principe temporel de la nature que par les deux autres principes, il en a été dominé au point de tomber dans le sommeil, comme le dit Moïse ; que se trouvant bientôt surmonté par la région matérielle de ce monde, il a laissé au contraire son élément pur s'engloutir et s'absorber dans la forme grossière qui nous enveloppe aujourd'hui ; que par-là il est devenu le sujet et la victime de son ennemi ; que l'amour divin qui se contemple éternellement dans le miroir de sa sagesse, appelée par l'auteur la vierge SOPHIE, a aperçu dans ce miroir, dans qui toutes les formes sont renfermées, le modèle et la forme spirituelle de l'homme ; qu'il s'est revêtu de cette forme spirituelle et ensuite de la forme élémentaire elle-même, afin de présenter à l'homme l'image de ce qu'il était devenu et le modèle de ce qu'il aurait dû être ; que l'objet actuel de l'homme sur la terre est de recouvrer au physique et au moral sa ressemblance avec son modèle primitif ; que le plus grand obstacle qu'il y rencontre est la puissance astrale et élémentaire qui engendre et constitue le monde, et pour laquelle l'homme n'était point

fait ; que l'engendrement actuel de l'homme est un signe parlant de cette vérité, par les douleurs que, dans leur grossesse, les femmes éprouvent dans tous leurs membres, à mesure que le fruit se forme en elles et y attire toutes ces substances astrales et grossières ; que les deux teintures, l'une ignée et l'autre aquatique, qui devaient être réunies dans l'homme et s'identifier avec la sagesse ou la SOPHIE (mais qui maintenant sont divisées) se recherchent mutuellement avec ardeur, espérant trouver l'une dans l'autre cette SOPHIE qui leur manque, mais ne rencontrent que l'astral qui les oppresse et les contrarie ; que nous sommes libres de rendre par nos efforts à notre être spirituel, notre première image divine, comme de lui laisser prendre des images inférieures désordonnées et irrégulières, et que ce sont ces diverses images qui feront notre manière d'être, c'est-à-dire notre gloire ou notre honte dans l'état à venir, etc.

Lecteur, si tu te détermènes à puiser courageusement dans les ouvrages de cet auteur, qui n'est jugé par les savants dans l'ordre humain que comme un épileptique, tu n'auras sûrement pas besoin des miens.

Mais si, sans avoir percé dans toutes les profondeurs qu'il peut offrir à ton intelligence, tu n'es pas au moins affermi sur les principaux points que j'ai fait passer en revue devant tes yeux, si tu doutes encore de la sublime nature de ton être, quoiqu'au simple examen que tu en voudras faire, tu puisses en apercevoir en toi des signes si tranchants ; si tu n'es pas également convaincu de ta dégradation écrite en lettres de feu dans les inquiétudes de ton cœur, aussi bien que dans les ténébreux délires de ta pensée, si tu ne sens pas que ton œuvre absolue et exclusive est de consacrer tous les moments à la réhabilitation de ton être dans la jouissance active de tous ces antiques domaines de la vérité qui devaient t'appartenir par droit d'héritage, ne va pas plus loin (...)

Saint-Martin a été plus loin, pour lui et pour ses semblables.

Il a renforcé l'armature de sa doctrine avec un métal tiré de filons secrets. Ainsi nous enseignera-t-il, grâce aux nombres, l'algèbre des réalités. Ainsi nous seront, ensuite et à la lettre, décelés les mystères de l'origine et de la destination de l'homme, l'ésotérisme de la métempsycose en somme, avec le moyen de s'y conformer qui est le grand œuvre.

Mais d'abord, *le Philosophe Inconnu* proclame le ministère de l'homme-esprit, à l'adresse de l'homme régénéré. Car celui-ci réalise seul les promesses inscrites au titre même de celui-là, et la plus haute en est l'ordination au sacerdoce réel. Mais pas de ministère valide sans ordination. Pas d'ordination, sauf d'un novice qualifié.

Les dernières volontés ne regardent jamais que les héritiers. Le testament de Saint-Martin oblige au grand œuvre.

Le ministère de l'homme-esprit

La révélation de l'homme a été entendue. Saint-Martin l'avait transcrite, il l'a résumée. Procédons en sa compagnie.

J'ai droit, écrit-il, de supposer ici toutes ces données admises, et il ne s'agit plus maintenant de les prouver, mais d'apprendre à nous en servir ; en un mot cet ouvrage-ci n'est point un livre élémentaire ; j'ai payé ma dette en ce genre. Celui-ci exige toutes les notions que je viens de t'exposer ; et il ne pourra convenir qu'à ceux qui les ont, ou à ceux qui, au moins, n'en sont pas venus au point de s'en déclarer absolument les adversaires.

Je m'y occuperai principalement à contempler les sublimes droits originels qui nous furent accordés par la main suprême, et en même temps à déplorer avec mes semblables la condition lamentable où il languit, comparée à sa destination naturelle.

Toutefois, Je lui peindrai aussi les consolations qui lui restent, et surtout l'espoir qu'il peut concevoir encore de redevenir ouvrier du Seigneur, conformément au plan primitif. (...)

Homme de désir, je viens m'entretenir avec toi sur ces différents privilèges qui constituent l'éminente dignité de l'homme quand il est régénéré. (...)

L'on voit clairement ici qu'il y a plusieurs tâches à remplir dans la carrière spirituelle. La plupart des hommes qui se présentent pour la parcourir, n'y cherchent soit des vertus soit des connaissances, que pour leur propre amélioration et leur propre perfectionnement, Heureux encore ceux qui, en y venant, son pénétrés de ces bons sentiments ! Et combien ne serait-il pas à souhaiter que ce bonheur fut commun à tous les individus de la famille humaine !

Mais ces hommes de bien, ces hommes pieux, même ces hommes éclairés, s'ils réjouissent le père de famille, en cherchant à être admis parmi ses enfants, ils le réjouiraient encore davantage en cherchant à être admis parmi ses ouvriers ou ses serviteurs : car ceux-ci lui peuvent rendre de véritables services, les autres se bornent à en rendre à eux-mêmes.

Quoique je sois bien loin de pouvoir me compter au nombre de ces sublimes ouvriers ou de ces puissants serviteurs, cependant ce sera d'eux dont je m'occuperai principalement dans cet écrit, m'étant déjà

occupé amplement, selon mes faibles moyens, de ce qui pouvait concerner les simples enfants du père de famille.

J'engage donc de nouveau l'homme de désir à considérer le champ du Seigneur, et à chercher à y travailler, selon ses forces et selon l'espèce d'ouvrage auquel il sera propre, soit aux œuvres vives, s'il lui est donné d'en opérer ; soit au développement de la nature de l'homme, s'il lui est donné d'en apercevoir les profondeurs ; soit même à arracher les ronces et les épines que les ennemis de la vérité et les faux docteurs ont semées et sèment tous les jours sur l'image humaine de l'éternelle sagesse.

Car c'est être aussi en quelque sorte ouvrier du Seigneur, que d'instruire ses semblables de leurs véritables devoirs et de leurs véritables droits : c'est être utile à l'agriculture, que de préparer et mettre en état les instruments du labourage ; seulement il faut avoir grand soin d'examiner scrupuleusement ce que l'on est en état de faire dans tous ces genres. Celui qui prépare ou distribue des instruments aratoires, répond de ce qu'il fournit, comme le semeur répond de ce qu'il sème.

Mais comme il est impossible d'être véritablement ouvrier dans le champ du Seigneur, sans être renouvelé soi-même et réintégré dans ses droits, je retracerai souvent aussi les voies de restauration par lesquelles nous devons nécessairement passer pour pouvoir être admis au rang des ouvriers.

A tout à l'heure la pratique. Écoutons néanmoins la mise en garde qui suit l'appel à la moisson. Car elle relève aussi de la théorie. C'est sous toutes ses modalités possibles que la confusion nous est, grâce à elle, évitée, de la Sagesse de Dieu avec les hôtes de l'astral.

Je dois également un avis à tous mes frères, en les invitant à se mettre en état d'être employés parmi les ouvriers du Seigneur.

Le commun des hommes, quand ils entendent parler des œuvres vives et spirituelles, ne conçoivent autre chose par là que l'idée de voir des esprits ; ce que le monde ténébreux appelle voir des revenants.

Dans ceux qui croient à la possibilité de voir des esprits, cette idée n'enfante souvent que la terreur, dans ceux qui ne sont pas sûrs de l'impossibilité d'en voir, cette idée n'enfante que la curiosité, dans ceux qui sur cela récusent tout, cette idée n'enfante que le mépris et les dédains, tant de ces opinions en elles-mêmes, que de ceux par qui elles sont mises au jour.

Je me crois donc obligé de dire à ceux qui me liront, que l'homme peut avancer infiniment dans la carrière des œuvres vives et spirituelles, et même atteindre un rang élevé parmi les ouvriers du Seigneur, sans voir des esprits.

Outre les dangers, dont celui du divertissement n'est pas le plus mince, notons la différence radicale : la théosophie de Saint-Martin n'est pas une fantasmagorie, mais une mystagogie.

Ainsi pensait *le Philosophe Inconnu* en 1802. Si j'inscris une date, c'est afin d'illustrer que la doctrine fut en gros constante. La réflexion, la formulation, la démonstration se sont élaborées. La réalisation personnelle a progressé. Mais l'idée et le sentiment perdurèrent. Ils avaient orienté les perles du jeune Elu Cohen vers 1768. Dès 1782, le germe a éclaté dans les deux tomes du *Tableau naturel*.

Ma doctrine, écrit alors Saint-Martin, ne peut être taxée de vouloir dominer sur la croyance des hommes, puisqu'elle les engage au contraire à ne pas faire un pas sans examen. C'est cette doctrine qui, montrant dans l'homme les vestiges et les ruines d'un magnifique temple, lui présente toutes les actions de la sagesse et de la vérité, comme tendant sans cesse à le relever sur ses fondements ; qui lui apprend que les voies tracées pour les hommes éclairés avec les élus généraux lui sont nécessaires dans le moyen-âge de sa réhabilitation ; mais que les vraies lumières qui conviennent à chacun en particulier, arrivent par un canal plus naturel encore et à couvert de toute illusion, quand l'homme a fait longtemps une abnégation absolue de lui-même, qu'il ne s'est point rempli de sa propre suffisance, qu'il n'a point été sage à ses propres yeux et que, comme la fille de Japhé, il a pleuré sincèrement sa virginité.

Sur l'arbre de la doctrine saint-martinienne, dont, après le germe et les branches d'armature, voilà le bourgeon analogue, des fleurs et des fruits s'offrent. Eux-mêmes analogues aux branches, ils signalent mieux l'armature, aident à la qualifier. Ce sont, à cueillir, nombres qui répètent, en la spécifiant, la leçon ; explications littérales de la théorie et de la pratique, inséparables en théosophie sauf dans le discours qu'un livre tient.

2. L'ALGÈBRE DES RÉALITÉS

« Arithmosophie »

Il y a nombres et nombres. Pour Lacuria, il y aura nombres et chiffres. Pas dans le sens habituel, mais dans le même sens, Quel sens ?

Autant se jeter à l'eau :

Les nombres ne sont que la traduction des vérités et des lois dont le texte est dans Dieu, dans l'homme et dans l'univers.

Ainsi Saint-Martin déclare l'arithmosophie.

Le mot choque, la définition aussi, dont le choc obnubile le caractère restrictif.

« Arithmosophie », pourtant, m'a, de longtemps, semblé si nécessaire que je l'ai lancé. *Sophie* l'apparente à théosophie en l'éloignant de l'arithmétique où les trois premières syllabes invitaient.

L'arithmétique relève de la mathématique. A ce titre elle traite les nombres sous le rapport de la quantité, comme l'expression de la quotité.

Saint-Martin concède que des opérations de ce genre sont légitimes. A condition qu'elles ne franchissent pas les bornes des réalités matérielles - réalités très relatives, comme on sait, puisque leur existence est illusoire. Le calcul utilitaire a sa place auprès de l'arithmétique spéculative. Encore conviendrait-il que ce calcul quantitatif (si vous ne hurlez pas au pléonasme vous êtes dans le bain) s'abstînt de fournir l'alibi pour condamner le calcul vrai. S'il admettait au contraire d'en dépendre, celui-ci l'autoriserait et le vivifierait autant que possible.

Car un nombre est bien autre chose qu'une collection d'unités, ou le rapport abstrait d'une quantité à une autre quantité de même espèce ; autre chose qu'une notion fondamentale obtenue en comparant des choses dont on ne considère que l'aspect quantitatif.

La théosophie prend toujours en principe le parti de l'être et non pas de l'avoir ; et elle choisit le point de vue correspondant. Quel moyen de connaître la vérité sinon de connaître l'être qui fait un avec elle ?

La théosophie remonte au principe qui fonde l'être et distribue les rôles.

Or, Saint-Martin a étudié en théosophe les langues, la mythologie, la politique, les sciences naturelles, voire la métaphysique et l'Écriture sainte. En récupérant les domaines accaparés par les philosophes et par les théologiens, Saint-Martin se posait contre les uns et les autres. Il revendiquait sur l'essentiel les droits de la théosophie. Il pouvait surprendre.

Mais ravir la mathématique aux mathématiciens, ne chercher que qualités là où la quantité sert à définir, il y a de quoi s'étonner.

Elme Caro, en bon instituteur, n'y manque pas. En bon instituteur du XIX^e siècle : il méprise plus qu'il ne capte. Son *Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin le Philosophe Inconnu* énumère à la queue leu leu dix penseurs célèbres qui ont cultivé la mystique des nombres et conclut que l'entreprise ne mérite pas l'examen. « Nous resterons, prononce-t-il avec ironie, au seuil du sanctuaire ». En effet.

L'arithmosophie, néanmoins, est aussi traditionnelle que la théosophie. Quand la théosophie applique ses procédés aux nombres, elle

ne déplace pas abusivement les bornes de son champ. D'abord parce que son champ n'a pas de bornes. Ensuite parce que la science mathématique est *celle à laquelle toutes les hautes sciences sont liées et qu'elle tient le premier rang parmi les objets du raisonnement ou de la faculté intellectuelle de l'homme*. Ce n'est pas un hasard, théosophiquement parlant, si du meilleur, la corruption et la méconnaissance sont les pires.

Saint-Martin arithmosophe se range, avec ses deux maîtres ès toutes disciplines, dans une lignée sans failles inhérente à l'ésotérisme judéo-chrétien. (Des lignes parallèles sont inhérentes aux autres ésotérismes). L'arithmosophie y a nom « mystique des nombres », Caro l'a dit, ou « science des nombres ». C'est aussi la « philosophie des nombres ». Au sens théosophique de ces termes. Il me plairait qu'on utilisât « métaphysique des nombres » quand « arithmosophie » menace d'effaroucher, puisque la métaphysique réfère à ce qui se situe au-delà des natures individuelles. En métaphysique théosophique, le nombre et la théosophie se plient à la règle.

La Bible donne le ton. Les nombres n'y servent pas seulement d'instruments de mesure, ils déterminent des attributs.

Dieu a « tout réglé avec mesure, nombre et poids » : la phrase si souvent invoquée figure dans le livre alexandrin et deutéro-canonique de la *Sagesse*. Mais tout l'Occident chrétien a reçu ce livre jusqu'à la Réforme. D'ailleurs ces mots expriment avec bonheur, en un langage peut-être pythagorisant, une idée sous-jacente à l'Écriture entière. Elle lui inspire d'admirer l'harmonie cosmique et d'employer, en conséquence, les valeurs numériques.

Les Pères de l'Église ont suivi, interprété, glosé. Saint Augustin porte un témoignage considérable, et qui influa. La symbolique romane paraît très largement celle des nombres. Elle est d'essence arithmosopique. La science des nombres gouverne l'ensemble de son royaume, de même que le nombre régit le cosmos qui est son domaine.

La kabbale est une herméneutique théosophique de la Bible, qui s'organise en théosophie. Elle reconnaît aux nombres une importance sans seconde, puisque les lettres en sont indissociables. Déjà, Philon, dans son traité perdu des nombres...

Les kabbalistes chrétiens (kabbalistes parfaits ou pas kabbalistes du tout, n'ouvrons pas ici la querelle) ont acclimaté la kabbale. Et ils n'ignoraient ni la Bible de première main, ni les Pères, ni la littérature ecclésiastique ou de magie salomonienne. Pas davantage les auteurs de l'antiquité dont le crédit auprès des Pères avait préservé et transmis la pensée grecque avant qu'elle ne resurgît telle qu'en elle-même.

Notons au moins le nom de Pythagore, que les *Philoso-phoumena* transposent dans la mouvance des Hébreux.

« Qu'y a-t-il de plus sage ? - Le nombre. Qu'y a-t-il de plus beau ? - L'harmonie ». Ces réponses, tirées d'un catéchisme de sa secte, nous annoncent, sans tarder, que le nombre est lié à la sagesse et à la musique. Le nombre accorde.

« Ceux qu'on appelle les pythagoriciens, consigne Aristote, se consacrèrent les premiers aux mathématiques et les firent progresser. Pénétrés de cette discipline, ils pensèrent que les principes des mathématiques étaient les principes de tous les êtres. Comme de ces principes, les nombres sont, par leur nature, les premiers, et que dans les nombres, les Pythagoriciens pensaient apercevoir une multitude d'analogies avec les choses qui existent et deviennent, plutôt que dans le feu, la terre et l'eau (telle détermination des nombres étant la justice, telle autre, l'âme et l'intelligence, telle autre le temps critique, et de même, en quelque sorte, pour chacune des autres déterminations) ; comme ils voyaient, en outre, que des nombres exprimaient les propriétés et les proportions musicales ; comme, enfin, toutes les autres choses leur paraissaient dans leur nature entière, être formées à la ressemblance des nombres et que les nombres semblaient être la réalité primordiale de l'Univers, ils considéraient que les principes des nombres étaient les éléments de tous les êtres, et que le Ciel tout entier est harmonie et nombre. Et toutes les concordances qu'ils pouvaient relever, dans les nombres et la musique, avec les phénomènes du Ciel et ses parties avec l'ordre de l'Univers, ils les réunissaient et les faisaient entrer dans leur système ; et, si une lacune se révélait quelque part, ils procédaient aussitôt aux additions nécessaires pour assurer la complète cohérence de leur théorie. Par exemple, comme la décade semble être un nombre parfait et embrassant toute la nature des nombres, ils disent que les corps célestes en mouvement sont au nombre de dix ; mais comme les corps visibles ne sont que neuf, pour ce motif ils en imaginent un dixième, l'Antiterre ».

Pour Platon, toutes choses sont arrangées d'après les nombres et les idées. Le *Timée*, dialogue arithmosophique par excellence, a joui d'une fortune équitable. On s'y fia.

Plutôt que d'en citer trois lignes - serait-ce farce ou sacrilège ? - j'en citerai à peine davantage de Nicomaque de Stagyre : « Tout ce que la nature a arrangé systématiquement dans l'univers paraît dans ses parties comme dans l'ensemble avoir été déterminé et mis en accord avec le nombre, par la prévoyance et la pensée de Celui qui créa toutes choses ; car le modèle était fixé, comme une esquisse préliminaire, par la

domination du nombre préexistant dans l'esprit du Dieu créateur du monde, nombre-idée purement immatériel sous tous les rapports, mais en même temps la vraie et l'éternelle essence, de sorte que d'accord avec le nombre comme d'après un plan artistique furent créées toutes ces choses et le temps, le mouvement, les cieux, les astres et tous les cycles de toutes choses ».

De la Renaissance datent les encyclopédies arithmosophiques auxquelles l'étudiant d'aujourd'hui, pour peu qu'il souhaite creuser, n'échappera pas. Bongo et Clichtove en tête. Mais que de trésors aussi chez Reuchlin, Georges de Venise et Lefèvre de la Boderie, son traducteur et son émule, Kircher dont l'érudition et la pénétration sont universelles, Nicolas de Cues, ce génial initié.

Passé le siècle des illuminés, je veux dire le XVIII^e siècle, où trouve-t-on de l'ésotérisme en Occident ? Chez des auteurs occultistes et chez des auteurs religieux, avec maint recoupement, maint échange.

S'agissant, en particulier, de l'arithmosophie, j'aperçois d'un côté Fabre d'Olivet, Eliphas Lévi, Papus et les papusiens, dont Barlet souvent leur nègre admirable, René Allendy, René Guénon. De l'autre côté, Auber, Devoucoux, Victor Poucel et Yves Bonnefoy qui dans la *Revue d'ascétique et de mystique* publia naguère un essai destiné à « réhabiliter la mystique des nombres ».

Mais avant eux le génial Lacuria dont une page s'impose : « Pour les mathématiciens les nombres n'ont aucun sens : ils ne sont que la multiplication ou la division d'une unité de convention qu'ils adoptent selon les circonstances. Ils ont la science des chiffres, ils ne soupçonnent même pas celle des nombres. Les philosophes, dès la plus haute antiquité, ont soupçonné quelque chose de cette science. Les idées de Pythagore sur les nombres, qui malheureusement ne nous sont pas parvenues, ont été célèbres chez les Grecs. Le nom même que la langue hébraïque donne aux nombres a un sens philosophique. L'Écriture sainte ne donne pas les nombres au hasard et semble quelquefois y attacher une grande importance. Saint Augustin, saint Thomas et d'autres encore, donnent un sens à certains nombres et de Maistre nous a dit que le nombre était le miroir de l'intelligence. Tous ces grands esprits touchaient le seuil d'une science prodigieuse et immense, puisqu'elle les contient toutes. Si, en effet, nous connaissions quel nombre correspond à chaque degré d'être dans la pensée créatrice et dans quel rapport ces degrés sont entre eux, nous saurions tout ce que peut savoir l'intelligence, nous aurions une science que Dieu seul possède pleinement ».

Et Saint-Martin ? Nous l'avons dépassé, dans le temps assurément, peut-être aussi dans l'éloge de l'arithmosophie. Nous verrons cela. Mais si la parenté spirituelle du *Philosophe Inconnu* ne fait pas de doute, quelles sont ses sources ?

Saint-Martin commencera par nous punir de cette question trop académique. En science des nombres, de même qu'en toute science vraie, seule la régénération dévoile les bases. Une fois l'homme régénéré, voilà le seul maître infallible et omniscient, le maître intérieur, libre de parler. Lui et moi ne sommes qu'un, il me tend la clef pure. Toutefois, précise Saint-Martin, et parce que la régénération est progressive, toutefois à chacun selon le degré où il se situe. Mais le principe ne souffre pas le contredit :

Voyez, dit Saint-Martin, notre ami B. Qui est-ce qui lui a appris les sept formes de la nature universelle ? Qui est-ce qui lui a appris le nombre du ternaire manifesté par la croix au moyen de la volonté reconnue ? Qui est-ce qui lui a appris les dix miroirs au bout desquels la fin cherche le commencement, etc., etc. ? C'est la source même qui lui a donné ces connaissances, soit que cette source soit entrée en lui, soit qu'il ait monté vers elle. Il a laissé là l'homme terrestre, qui ne voit qu'erreurs et ténèbres, malgré ses sciences et sa raison ; et il n'a cherché à vivre que dans son homme divin, qui naturellement doit réfléchir toutes les lumières parce qu'elles ne meurent point et qu'il en est le miroir par naissance et par adoption.

Cependant Saint-Martin n'a jamais négligé les secours externes. Quant aux nombres, en particulier, l'instruction théorique traditionnelle nous peut transmettre une partie de cette science, et il mentionne les Pères, il a lu la Bible et sur la kabbale, il est quelque peu antiquaire et n'ignore pas les ésotéristes contemporains. Mais, en arithmosophie aussi, Martines de Pasqually et Jacob Boehme le guident. Il a partagé leurs opinions, parce qu'il a partagé leur expérience, que cette science importe, et de ses grandes lignes. Pour comprendre Saint-Martin, et plus encore pour s'y associer, il faut suivre ses guides.

Quant à chercher l'arithmosophie chez Saint-Martin, son œuvre entier mérite l'enquête. S'il faut trier, nous préférons *des Erreurs et de la vérité*, le *Tableau naturel*, de *l'Esprit des choses*, les deux cahiers de notes intitulés *des Nombres* et *Pensées sur les sciences naturelles*, la *Lettre sur l'harmonie* et la correspondance avec Kirchberger.

Dans des mémoires drôles, peu exacts mais documentaires pour peu qu'on en neutralise le sel avec un sien grain de sel, le baron de Gleichen rapporte des conversations avec Saint-Martin sur les nombres. Tourlet, Barruel aussi. D'un entretien que le théosophe eut avec le

mathématicien Rossel, nous ne savons rien sauf que ce fut la veille de sa mort et qu'il concernait l'arithmosophie.

A l'endroit des *partisans des sciences secrètes*, Saint-Martin marque ses distances : ces prétendus arithmosophes, n'écrit-il pas mais il le pense, sont de vrais arithmomanes.

D'arithmomancie à arithmomanie, il s'en faut d'une lettre. Lisons ce signe. A propos des calculs prévisionnels d'Eckartshausen, Saint-Martin confirme l'augure. Kirchberger en sera bien marri. Mais ne nous perdons pas plus que Saint-Martin dans l'anecdote.

Voici ce que j'ai pensé autrefois et ce que je pense aujourd'hui [en 1795] plus que jamais sur les nombres. Ils m'ont rendu et me rendent de temps en temps des sortes d'intelligence. Mais je n'ai jamais cessé de croire qu'ils n'exprimaient que l'étiquette du sac, et ne donnaient pas communément la substance même de la chose.

Cette substance, comment l'obtenir ? Saint-Martin répond en trois mots à un correspondant qu'il va d'abord mettre en garde :

Je vous exhorte donc à vous défier même du peu que j'avance et à ne rien adopter que vous n'ayez pesé. Je vous exhorte bien plus, Monsieur, à ne pas regarder comme une nourriture solide ces sortes de recherches dans lesquelles l'esprit montre quelquefois autant sa paresse et sa défiance que sa pénétration, et à avoir toujours devant les yeux que les plus belles découvertes en ce genre ne valent pas la moindre des affections du cœur.

Sans doute Saint-Martin, par prudence, sous-estime devant ses auditeurs la valeur et la portée de l'arithmosophie telles qu'il les prise lui-même ; j'observe, à cet égard, un décalage entre ses notes et ses lettres. La science des nombres, selon Saint-Martin, n'est pas indispensable, quoiqu'elle puisse être des plus fécondes.

La nature du nombre explique sa portée mais aussi que sa valeur soit relative.

Relisons la définition initiale de Saint-Martin : les nombres *ne* sont *que*. La restriction finit par nous frapper. Le nombre essence, ou substance ; le nombre cause immanente ; le nombre principe ; même le nombre modèle inséparable des choses : impossible de l'entendre au sens strict. Plutôt, semble-t-il, par facilité de langage ; au sens accomodatice des exégètes. En fait, analogiquement.

Saint-Martin se sépare ainsi de bien des arithmosophes, de bien des théologiens et des philosophes et des occultistes de la famille où nous l'avons localisé.

Un bel exemple de finesse, en vraie géométrie, d'anti-scientisme en anti-science (car tel est l'enjeu) rappelle à l'ordre tous les scientifiques soit

de la science, soit des sciences occultes. Même le souci qui, selon Aristote, avait contraint les pythagoriciens à imaginer l'Antiterre (toutes réserves faites d'ailleurs sur le caractère symbolique de cette image) se voit dénoncé dans sa vanité.

Les sept « formes », ou « propriétés », de Boehme, sont en cause. L'auteur de *l'Aurore naissante* affirmait la correspondance de chacune d'elles avec l'une des sept planètes. Or, observe Saint-Martin, nous savons qu'il y a plus de sept planètes. (Saint-Martin est contemporain d'Herschel qui découvrit Uranus en 1781). Est-ce la catastrophe ? Non point. Car le nombre des fonctions reste identique, si le nombre des fonctionnaires change, et *plusieurs de ces planètes pourraient être constituées de manière à offrir à nos yeux l'empreinte et la prédominance de la même forme ou propriété.*

En mathématique vulgaire, la valeur des nombres tient à la convention, Dans le calcul vrai *les nombres reçoivent leur valeur de la nature des choses et non point de la volonté de notre esprit.*

C'est le fondement de l'arithmosophie. Mais attention ! Les nombres tiennent leur vertu des êtres, et non pas l'inverse. Les nombres traduisent ces vertus, y correspondent, leur sont analogues. Par analogie, par correspondance, par respect de l'esprit d'une traduction en mode théosophique, on pourra inverser les termes. Mais la correspondance n'est pas l'identité, ni l'inversion réelle. Au contraire. De même que les corps sont l'enveloppe visible des corps, les nombres en sont l'enveloppe invisible. Le nombre de l'être n'est pas l'être et l'être du nombre n'est pas l'être par lui numbré. Aussi *toutes ces merveilles numériques ne sont que l'écorce des choses.*

Elles renseignent sur les êtres certes, comme *exprimant les vérités, mais comme ne nous les donnant pas.*

Terminons de relire la définition qui, par deux fois, nous a mis en train. Mais ce sera dans un brouillon que condensera l'écrivain de *l'Esprit des choses* :

Les nombres ne sont que la traduction abrégée ou la langue concise des vérités et des lois dont le texte et les idées sont dans Dieu, dans l'homme et dans la nature. On peut aussi les définir le portrait intellectuel et oral des opérations naturelles des êtres, ou encore, si l'on veut, la limite et le terme des propriétés des êtres, et cette mesure qu'ils ne pourraient passer sans s'égarer et se dénaturer ; ce qui a fait dire à quelqu'un que les nombres étaient la sagesse des êtres et ce qui empêchait qu'ils ne devinssent fous.

Remarquons la différence entre la mathématique que je dirai, fidèle à l'intention de Saint-Martin, la mathématique sacrée, et la mathématique

profane. Dans celle-là, le principe est reconnu, nulle confusion même par le haut. Mais les tenants de celle-ci la confondent avec son principe, par réduction ou annihilation du principe, alors que ce sont *deux choses distinctes quoiqu'indispensablement rassemblées*.

Les nombres ne sont point une algèbre, mon cher frère, ce sont les hommes qui les ont ravalés quelquefois jusque là, et ils ne sont que l'expression sensible, visible ou intellectuelle, des diverses propriétés des êtres qui proviennent tous de l'unique essence.

Mais Saint-Martin aime trop le langage pour ne pas jouer avec les mots, et en jouer. La loi des correspondances fait de ce jeu un jeu scientifique.

Les nombres ne sont pas une algèbre ? Autant dire, et même mieux vaut dire, et Saint-Martin le dit, que les nombres sont *une algèbre des réalités*. En face de l'algèbre de l'apparence.

Car il y a réellement une mathématique et une arithmétique universelles qui accompagnent toutes les lois et toutes les opérations des êtres.

Or, que serait une arithmétique sans opérations ? Les nombres, en théosophie, se laissent manipuler.

Rien de plus délicat que la manipulation des nombres ; les règles en sont bien peu nombreuses : toute l'attention doit porter sur l'art de les appliquer. L'addition et la multiplication : voilà tout le mécanisme de cette sublime science. Mais on la défigurerait en entier si l'on employait ces deux moyens également sur tous les nombres. Les nombres de même nature se multiplient ; ceux qui sont hétérogènes ne font que s'additionner. Le tout pour prévenir les monstruosité.

La multiplication engendre, l'addition découvre la nature des productions. Ce sont les deux sortes d'opérations du calcul vif.

Par exemple, en additionnant philosophiquement le nombre divin 4, on trouve $1 + 2 + 3 + 4 = 10$. Ce dernier nombre est l'expression de toute existence divine et spirituelle, corporelle et matérielle temporelle.

(Rencontre : pour la tradition pythagoricienne la tétraktys, c'est-à-dire le nombre 4 ainsi théosophiquement additionné, a en lui l'origine et la racine de l'éternelle nature.)

En réduisant 10 à sa racine - $1 + 0 = 1$ - on posera que tous les êtres proviennent de l'unité.

Ceux qui ont percé dans la carrière des nombres le savent : spirituellement, les trois régions, divine, spirituelle et naturelle sont semblables à un grand arbre dont la racine reste toujours cachée dans la région divine comme dans sa terre maternelle, dont le tronc ou le corps se manifeste dans la région spirituelle par le carré, et dont les branches,

les fleurs et les fruits se manifestent dans la région naturelle par l'opération du cube. Ils reconnaîtront par là quel est le commerce et l'union active qui doit régner entre ces trois régions ou entre ces trois mondes, puisqu'ils ont une racine commune, et puisqu'il y a des carrés spirituels qui s'étendent jusque dans la région naturelle, et des cubes naturels qui s'accomplissent dans la région spirituelle, tandis que l'unité divine, comme la sève qui produit tout et qui remplit tout, opère en même temps, et de concert avec les régions spirituelles et naturelles, en ce qu'elle y influe sans cesse invisiblement par sa propre racine, par son propre carré et par son propre cube, pour y vivifier les cubes, les carrés et les racines de tous les autres nombres et les y faire opérer, à leur tour, chacun selon ses propriétés et ses vertus. Ils reconnaîtront que, quoique l'être un ne se transporte pas lui-même dans toutes ces régions, c'est cependant par l'influence de sa racine, de son carré et de son cube, que tous ses ouvrages et toutes ses productions spirituelles et naturelles paraissent complets et revêtus tous de ce caractère si expressif de l'unité, qui nous montre partout notre Dieu, et partout le concours harmonique de toutes ses facultés et de toutes ses puissances.

La réciproque s'ensuit : pour savoir il faut calculer. Les règles du calcul vrai sont aussi fixes que les règles du calcul conventionnel. Mais, en appliquant les premières nous arrivons à des vérités du premier rang. Car si les nombres reçoivent leur valeur de la nature des choses, dans le calcul vrai ils nous entraînent chez eux. Du moins les nombres vrais. Mais combien sont les nombres de la mathématique sacrée ?

L'opération fournie en exemple était topique.

Les nombres, en effet, sont en arithmosophie comme dans l'arithmétique des instituteurs, une indéfinité. (L'infinité, elle, est de l'ordre de la qualité : les nombres peuvent la suggérer, leur suite n'y saurait atteindre).

Une indéfinité de nombres, mais la décade est fondamentale. Tous les développements y sont symbolisés, nombre par nombre, que d'autres nombres expliciteront. Tous les nombres y sont contenus.

Les pythagoriciens lisaient cela aussi dans la *tétraktys*, car si le total de celle-ci vaut 10, elle renferme 1, qui est le nom, 2 qui est la ligne, 3 qui est la surface et 4 qui est le solide - donc toutes choses. Saint-Martin propose une démonstration analogue.

Mettons à part 2 et 5 qui sont les nombres du mal. Tous les nombres exercent leur activité dans ce monde ou dans l'autre. Souvenons-nous que les trois ou les quatre mondes se réduisent, sous un certain rapport, à deux ; et le fait qu'ils soient deux manifeste qu'il est mauvais qu'ils le soient.

La matière suit les lois du 3, du 6 et du 9.

De l'esprit vrai (car l'esprit mauvais existe, l'esprit faux qui porte un nombre correspondant à son caractère et c'est le 5) ; de l'esprit vrai, le royaume est gouverné par le 1 - en premier, en principe - le 1 et le 10, par le 8, le 7 et le 4.

Les trois classes deviennent deux : la classe de l'esprit, et l'esprit seul digne de soi est l'esprit vrai ; la classe de ce qui n'est pas l'esprit.

Quel est donc le tableau des choses ? D'un côté, il y a un, quatre, sept, huit et dix. De l'autre, il y a deux, trois, cinq, six et neuf.

Puisque ces deux ou trois (ou quatre) mondes embrassent tout et que le total des nombres qui expriment les propriétés et les lois de leurs hôtes fait dix, dix suffit. Comme base.

Mais innombrables sont les opérations numériques. Grâce à elles, les nombres vrais se découvrent producteurs de vie, d'ordre et d'harmonie ; les nombres faux avouent qu'ils n'engendrent rien et singent la vérité. Innombrables et complexes. Nous n'avons loisir que d'envisager les dix premiers nombres et les opérations les plus simples. Mais ce sont les nombres principaux et les opérations les plus fructueuses. C'est l'axe de la carrière.

Auparavant, un coup d'œil sur la vaste carrière de ces nombres qui ne sont pas des nombres ordinaires, mais sont, en réalité, les seuls nombres.

Chaque nombre exprime une loi, soit divine, soit spirituelle, bonne ou mauvaise, soit élémentaire, etc., comme vous pouvez le voir dans le livre des dix feuillets (allégorie imprimée dans mes ouvrages), ce qui distingue les mêmes nombres dans ces différentes classes, ce sont les racines dont ils dérivent ; que ces racines ne se connaissent que par la multiplication, parce qu'elles y font le rôle de facteur, tandis que l'addition, donnant, simplement un produit, nous laisse dans l'incertitude à quelle classe ce produit doit appartenir : par exemple, dans l'ordre divin, 3 est le ternaire saint, 4 est l'acte de son explosion, et 7 l'universel produit et l'infinie immensité des merveilles de cette explosion. Dans cette classe-là, ces nombres se refusent à toute opération de la main de l'homme ; et quand j'arriverais à quelqu'un d'eux par le résultat de mes manipulations, je ne peindrais pas pour cela ces nombres divins, parce que leurs racines naissent de leur propre centre et doivent s'épanouir au lieu de se rassembler par des additions. Dans l'ordre spirituel, particulièrement dans l'ordre de l'homme, ces nombres s'éloignent déjà de la sphère divine : aussi nous pouvons les manipuler, et ils nous rendront toujours la représentation des mêmes merveilles, mais simplement comme images, et comme les Akarim des Hébreux, c'est-à-

dire comme marchant après. Je ne parle ici que des droits de l'homme ; car son essence étant l'œuvre continuelle de la Divinité, je n'oserai pas me permettre non plus de la calculer, ce qui m'a fait dire que nous avons avec Dieu, quelque affinité dans le nombre. Mais, quant à nos droits, le nombre 3 ne nous appartient que par le nombre 12 réuni ou additionné ; le nombre 4 ne nous est connu que par sa propre explosion ou multiplication qui nous donne 16 ; et le nombre 7, qui est la réunion ou l'addition de ce 16, nous peint notre suprématie temporelle, 3, et spirituelle, 4, ou l'immensité de notre destinée d'homme, sans que pour cela nous méritions le reproche de nous égaler à Dieu, puisque, malgré notre superbe similitude avec Lui, nous avons cependant aussi avec lui, une différence incommensurable ; différence que nous ne pourrions affecter, si nous nous peignons tout uniment comme lui, par des nombres que nous regarderions comme primitifs, tandis qu'ils ne sont que résultats. Ce petit échantillon peut vous donner une idée de la vaste carrière des nombres, puisque leurs propriétés, leurs vertus, et leurs différences s'étendent et se multiplient autant que les classes où l'on peut les appliquer.

L'échantillon aura donné l'idée. Sans nous étendre, approfondissons. Ce ne peut être qu'en suivant l'axe de la carrière. Cet axe est la figure décadaire. La simplicité et la sublimité s'y conjuguent, à l'image de l'unité qui en fait l'origine et le terme, comme ceux de tous les êtres. Or, cette figure est à transformations.

Première transformation : ... *chaque nombre exprime une loi, soit divine, soit spirituelle, bonne ou mauvaise, soit élémentaire, etc., comme vous pouvez le voir dans le livre des dix feuilles...*

Voici ce livre.

Le livre des dix feuilles

La sagesse des nombres - abrégé du savoir universel, extrait de la théosophie - est elle-même symbolisée par un livre de dix feuilles. L'homme, dans son état primitif, en avait la propriété et l'intelligence, à quoi des avantages inexprimables étaient attachés. Ces dix feuilles renferment toutes les lumières et toutes les sciences de tout ce qui a été, qui est et qui sera.

Après la chute... Mais d'abord feuilletons le livre.

Renseigné par Saint-Martin, j'en dresserai la table factice des matières :

1. *Du principe universel, ou du centre d'où émanent continuellement tous les centres.*

2. *De la cause occasionnelle de l'univers. - De la double loi corporelle qui soutient l'univers. - De la double loi intellectuelle agissant dans le temps. - De la double nature de l'homme, et généralement de tout ce qui est composé et formé de deux actions.*

3. *De la base des corps. - De tous les résultats et des productions de tous les genres. - Des êtres immatériels qui ne pensent point.*

4. *De tout ce qui est actif. - Du principe de toutes les langues, soit temporelles, soit hors du temps. - De la religion et du culte de l'homme, - Des êtres immatériels qui pensent.*

5. *De l'idolâtrie. - De la putréfaction.*

6. *Des lois de la formation du monde temporel. - De la division naturelle du cercle par le rayon.*

7. *De la cause des vents et des marées. - De l'échelle géographique de l'homme. - De la vraie science de l'homme. - De la source des productions intellectuelles ou sensibles de l'homme.*

8. *De l'être réel et physique, actif et intelligent, qui est le seul appui, la seule force et le seul espoir de l'homme. - De la justice et de tous les pouvoirs législatifs, y compris les droits des souverains et l'autorité des généraux et des juges.*

9. *De la formation de l'homme corporel dans le sein de la femme. - De la décomposition du triangle universel et particulier.*

10. *Voie et complément des neuf feuilles précédentes.*

Observons qu'en disposant les feuilles du livre primitif en circonférence, la dixième vient à jouxter la première.

Rien ne peut exister qui n'appartienne à l'un de ces feuillets. Le théosophe s'instruit de chaque être après l'avoir repéré dans le livre, selon ses propres indices.

Or, depuis la chute, l'homme a gardé le livre, mais il a désappris à lire. Il ne peut plus décrypter les feuilles que les unes après les autres. Et maint lecteur s'arrête en route.

Graves sont entre toutes, les erreurs qui ont été commises à propos de la quatrième feuille, contenant les lois de l'être pensant, de son culte et de sa religion.

Première erreur de cette espèce : on a substitué la feuille 5 à la feuille 4 ; l'idolâtrie a pris la place de la vraie religion.

Deuxième erreur : après avoir pris une idée grossière des propriétés attachées à cette quatrième feuille, on a cru pouvoir les appliquer à tout, y compris des objets auxquels elle ne pouvait en rien convenir. Ignorance, sottise plutôt que malignité, car l'opération n'était pas dirigée contre le premier principe. Mais que de temps perdu à chercher la quadrature du cercle !

Enfin, l'homme s'est cru d'autres fois en possession des avantages que cette quatrième feuille pouvait lui communiquer. Alors ce n'est pas l'idolâtrie qui règne, mais les dogmes et les religions fleurissent en multitude.

Ainsi l'allégorie du livre de dix feuilles offre clairement les différentes propriétés attachées aux dix nombres intellectuels ; il suffit d'ajouter que de leurs différents assemblages et de leurs différentes combinaisons résulte l'expression de toutes les lois et de toutes les actions des êtres quelconques comme de la combinaison active des différents éléments résulte la variété infinie de toutes les productions corporelles et des phénomènes élémentaires.

Dans le cercle où se donnaient, à Lyon, des leçons aux Elus Cohen, l'idée que Martines entretenait et diffusait des nombres avait été exprimée sous une forme que Saint-Martin, qui était du cercle, a reprise quasi textuellement dans la définition où tout à l'heure il commençait par inculper l'algèbre. Mais le propos de 1775, au corps duquel celui de la définition saint-martinienne est semblable, se termine en soulignant l'utilité de cette anti-algèbre. Relisons la définition, et insinuons la fin de l'arithmosophie :

« Les nombres sont l'expression de la valeur des êtres, le signe sensible et en même temps le plus intellectuel que l'homme puisse employer pour distinguer leurs classes et leurs fonctions dans la nature universelle ».

Les titres des dix feuilles ramassent les propriétés de chaque nombre, mais elles ne s'explicitent pas de soi. Inscrivons donc sous la rubrique de chaque nombre les propriétés correspondantes.

Un par un

En guise d'avertissement : les généralités sur l'arithmosophie ont établi ceci qui exige une remarque : chaque nombre exprime une loi dans chacun des royaumes ; cette loi est analogue aux royaumes qui eux-mêmes correspondent. D'autre part, chaque être, sous des rapports différents, suit des lois différentes, exprimées par des nombres différents. Ainsi *l'eau n'est quaternaire que par son feu. Elle est binaire par sa qualité horizontale, quinaire par sa chaotique, huitenaire par sa qualité restauratrice.*

Qui ne se le tiendrait pour dit risquerait, en utilisant la liste qui suit, de traiter, faute de finesse, l'algèbre des réalités comme celle des apparences. Il saboterait ainsi la première sans faire pour autant de bonne mathématique.

Parcourons la série des dix premiers nombres.

- 1 -

1 existe. Mieux, il est. Absolu et absolument. Conçu sans le secours, même forcé, des autres nombres. Principe, au vrai, plutôt que nombre. Ainsi adviendrait-il que 3 fût le premier nombre impair, et 2 le premier nombre, 1 se contentant d'être le premier, d'être premier, d'être. Réel et existant par soi, c'est la vérité.

1 traverse la décade, il trace une ligne de vie où pointent les nombres, et puis les quitte en quelque sorte, sauf de l'énergie dont il les a chargés. 1 revient en son unité première. Tous les nombres en tiennent et retiennent l'existence.

1 fixe les centres.

Le soleil en est l'image, sans plus et malgré tant d'anciens, d'archaïques et d'antiquaires. Car le soleil ne forme qu'une unité temporelle. Mais celle-ci symbolise l'unité éternelle.

Chez le Messie, l'âme divine porte 1 : n'est-elle pas plus que divine ?

Par analogie, le germe des animaux porte de même : moins que divins, mais animés.

Aussi le principe de l'air, que son caractère immatériel exclut du groupe des éléments, et par cette raison.

1 n'a pas de couleur. D'évidence.

Lorsque nous contemplons une vérité importante, telle que l'universelle puissance du Créateur, sa majesté, son amour, ses profondes lumières, ou tel autre de ses attributs, nous nous portons tout entier vers ce suprême modèle de toutes choses ; toutes nos facultés se suspendent pour nous remplir de lui, et nous ne faisons réellement qu'un avec lui. Voilà l'image active de l'unité ; et le nombre un est, dans nos langues, l'expression de cette unité ou de l'union indivisible qui, existant intimement entre tous les attributs de cette unité, devrait également exister entre elle et toutes ses créatures et productions. Mais si, après avoir porté toutes nos facultés de contemplation vers cette source universelle, nous reportons nos yeux sur nous-mêmes, et que nous nous remplissions de notre propre contemplation, de façon que nous nous regardions comme le principe de quelques-unes des clartés ou des satisfactions intérieures que cette source nous a procurées, dès l'instant nous établissons deux centres de contemplation, deux principes séparés et rivaux, deux bases qui ne sont plus liées ; enfin nous établissons deux unités, avec cette différence que l'une est réelle et l'autre apparente.

On ne peut donc rien faire produire à 1 ni rien lui ôter. Impossible que 2 naisse de 1. S'il en sort quelque chose par violence, ce ne sera que de l'illégitime, et comme une diminution de lui-même. L'entier passe à la qualité de moitié ou de demi, et voilà ce rebelle, le binaire.

- 2 -

2 résulte donc d'une diminution. *Mais cette diminution par le centre n'empêche pas cependant que l'unité ne demeure complète, puisque l'altération ne peut tomber sur elle, mais seulement sur l'être qui la veut attaquer, et qui n'en reçoit plus rien que par mesure brisée, au lieu d'en recevoir tout et à mesure pleine. Aussi le mal est-il étranger à l'unité. Mais néanmoins, comme il y a quelque chose d'elle dans l'être diminué, cette diminution a engagé le centre à se mouvoir pour rectifier ce deux et ce demi, et cela sans que le centre soit sorti de son rang, puisque l'unité est indivisible, et c'est là le plus sublime des mystères et la source inépuisable des merveilles où l'âme et l'esprit de l'homme peuvent éternellement s'abreuver.* 2, dirai-je, ou l'absence respectée, mais désirée par compassion.

Comme quoi l'arithmosophie est bien une branche de la théosophie !

2 est la cause occasionnelle de l'univers, où tout ce qui est composé, tout ce qui a forme - tout ce qui y appartient - procède d'une action double.

La dyade est le germe des végétaux, le nombre de l'eau, Mais d'abord le nombre de la séparation, de l'exil. De la confusion aussi, Non pas sans rapport.

Non pas sans rapport non plus, 2, voie des choses corruptibles, sait, à bon escient d'ailleurs, les ramener à la pureté.

- 3 -

3 marque toutes les choses créées parce qu'il a présidé à leur création. Souvenons-nous des deux, des trois, des quatre mondes.

C'est le nombre de la loi directrice des êtres et du commencement des choses matérielles.

Nombre de toute production à l'image du triangle. Le triangle : un centre, certes, et qui est fixe, mais trois angles, et qui sont mobiles.

Il y a trois principes spirituels en chaque corps. Dans les corps de matière, trois éléments. La terre, deuxième de ceux-ci, en relève à un titre particulier.

De l'homme, le 3 fait une trinité, image de la trinité incréée.

Mais chez le Messie, le corps porte 3, qui est aussi le germe des minéraux.

- 4 -

4, si 3 est le ternaire saint, 4 est le nombre de son explosion. Peut-être (m'aventurerai-je à proposer) parce que 4, et non pas 3, est le nombre de l'essence divine, 4 va à l'émanation comme 3 à la création.

Cependant, 4 est le nombre universel de la perfection. Sans lui point de connaissance. C'est le nombre typique de la manifestation divine. Nombre, donc, de toute action. Quelle action, en effet, ou quel mouvement, n'importe son rang dans la chaîne des êtres, demeure étranger à l'acte du 1 ?

Sur tout ce qui n'est pas corporel et sensible, 4 règne.

C'est le nombre de chaque centre particulier, le nombre du feu au centre de chaque corps, le principe de ce troisième élément, sans doute primordial, et de la couleur verte.

A l'homme, 4, son nombre aussi, rappelle le rang suprême qui était le sien avant le crime et la chute consécutive ; il lui rappelle les droits natifs où Dieu l'a maintenu.

Le carré est un. Il embrasse la circonférence comme l'homme au cœur de son empire embrassait, en ce temps-là, toutes les régions de l'univers. La quadrature du cercle possède un sens métaphysique, et le carré, qui est un, correspond à la ligne droite.

Image de l'action divine, 4 se retrouve dans les 4.000 ans qui bornent, selon la chronologie sacrée, une phase de cette action ; dans la lance symbolique constituée de quatre métaux différents, qui armait Adam protoplaste ; dans le tétragramme dénommant, par excellence, Dieu. Mais le nombre de Dieu, que la lance, que le nom symbolise et qui symbolise la parole perdue, n'est pas son nom, il n'est pas Dieu. Le nombre n'est jamais identique à aucun être, mais le quiproquo coûterait ici plus cher que jamais.

Comment 4 ne signerait-il pas l'âme divine de l'homme, mais, chez le Messie, rien que l'âme sensible ?

- 5 -

5 jouit d'une vertu singulière : elle est foncièrement mauvaise.

Le principe du mal, le principe pervers, c'est le quinaire. D'où, par exemple, cinq parties innées dans toutes les formes. Sa couleur : le bronze, le bronze de Tubalcaïn. De quoi rêver. Mais un cauchemar.

- 6 -

6 est attaché à toute opération. Non point agent individuel, mais moyen nécessaire pour tout agent, pour l'efficace de toute action. Mode de toute opération quelconque ; mode, mais ni principe ni agent, de la création en général.

6 exprime le rapport co-éternel de la circonférence divine avec Dieu ; des manifestations énergétiques de Dieu avec son essence. Qu'est-ce en effet que cette circonférence ? Deux triangles, par une action mutuelle, l'engendrent. Six triangles équilatéraux la constituent. La circonférence se ferme donc au bout des six jours que remplirent les six actions divines, respectivement. Ne serait-ce pas pourquoi 6 règle la marche de la musique ?

Nombre de la création et des jours de la création, 6 est plus particulièrement le nombre du jour avant-dernier, quand les animaux surgirent, et, très généralement, de la durée des choses temporelles. Des animaux, disais-je, et donc de leur âme sensible, de l'âme sensible de l'homme.

Plus que nombre réel et actif, 6 fait la loi de tous les nombres.

- 7 -

7, ô divin pouvoir soi-même. O esprit dont tous les fruits sont multiples de toi, et qui opères tant sur le corps, 3, que sur l'esprit, 4, relatif au corps.

Du ternaire saint, émergeant, je le crois, de l'essence quadruple dont il projette le nombre dans l'action ; de ce ternaire, quand il explose, 7 devient le nombre. Les merveilles qu'il prodigue ont le septénaire pour symbole. A commencer par l'arc-en-ciel,

7, est le corps de 4, comme 6 est le corps de 7.

Sa couleur peut être soit le bleu, le bleu du ciel, soit le vert, puisqu'il commande la végétation.

- 8 -

8 nombre le Réparateur, le Christ. Toutes ses autres qualités se rattachent à ce privilège. Encore faut-il ne pas oublier que le Christ

monopolise deux noms et quatre nombres (les nombres des uns et des autres se multipliant) ; et qu'il exerce une action, duelle à sa ressemblance, sur les quatre mondes. La même double puissance spirituelle divine avait été confiée au premier mineur pour qu'il manifestât la gloire et la justice de l'Eternel contre les esprits prévaricateurs. Martines l'enseignait, Saint-Martin le crut avec le reste.

- 9 -

9 pose la limite spirituelle. Par ce nombre l'on expie.

A l'esprit le 4 ; à la matière le 9. Et à l'étendue, à la ligne circulaire, au noir, aux corps, en particulier au corps de l'homme ; à toutes les parties du corps et à chacune d'elles.

Par ce nombre l'on expie ; par lui aussi s'évanouit l'instrument d'expiation dont il indique l'irréalité ontologique, mais, du fait même, apparente aussi longtemps que de convenance.

9 termine les choses temporelles ; nombre de la dissolution finale à quoi la matière est vouée, car son essence se nomme - faute d'être quoi que ce soit - néant.

L'homme s'est égaré en allant de 4 à 9. Sa vocation, à lui, est de revenir de 9 à 4. Des choses passagères et sensibles aux vérités fixes et intellectuelles.

- 10 -

En 10 le septénaire spirituel et le ternaire temporel, le quaternaire essentiel de Dieu et ses énergies sénares (pour ne parler que des nombres qualitativement positifs) se réunissent, image de Dieu même. Sa première image. Car 1 est premier, mais point image. 1, étant, est rien, premier rien.

En 10 tous les êtres se réconcilient dans leur réunion à l'un.

(Hypothèse : $8 + 2$, voire $1 + 9$, corroborent. Mais l'attraction de l'un vaut, dans le premier cas, récapitulation en Christ, et dans le second cas, retour au néant à cause du caractère relativement mauvais des êtres nombrés par 2 et par 9).

Le blanc est une synthèse des couleurs fondamentales. Il exclut toute tache. C'est la couleur de 10.

- 0 -

Et le 0 ? Ce n'est pas un nombre, dira-t-on, que ce chiffre sans contenu réel. Alors pourquoi lui faire place en arithmosophie ? Précisément afin de signifier cette irréalité qui correspond à son affectation naturelle. 0 marque l'univers. A lui la mobilité des puissances, de même qu'à 1 la fixité des centres - puissances-angles et centres des productions toujours triangulaires. Mais voyez ce qu'il devient - le zéro, l'univers - quand il se joint à l'unité : il devient 10. Mais il y a une fin à 10 et c'est la somme de $1 + 0$.

La dixième feuille du livre primitif de l'homme avoisinait la première. Nous voici, comme il sied, au rouet. Mais c'est le rouet divin.

Tout est vrai dans l'unité. Tout ce qui est co-éternel avec elle est parfait. Tout ce qui s'en sépare est altéré ou faux.

Les nombres, Saint-Martin, la théosophie n'ont jamais dit rien d'autre et ne diront jamais rien d'autre.

Continuons à tirer de cet axiome (le mot est cher à Saint-Martin) quelques-uns de ses trésors les plus monnayables. Et restons encore un peu avec les nombres.

Deux figures d'assemblage aideront à réunir ce qui est éparé - au niveau de l'arithmosophie comme dans le domaine analogue de l'humanité en déroute mais en quête.

Etude du cercle naturel

Une figure structure, selon Saint-Martin, les principales données de son arithmosophie. Elle pose le fondement d'une philosophie réaliste, garantit une mystique bipède et ouvre la perspective d'une théosophie. Contemplons-la et écoutons le commentaire du *Philosophe Inconnu* sur cet ensemble. Des nombres s'y organisent, qui viennent de défiler un par un, et qui servent ici de répétiteurs.

Indépendamment des preuves numériques que nous trouvons dans les additions théosophiques de 3 et 4 pour nous assurer que 4 est un nombre central, et 3 un nombre de circonférence...

Ouvrons la parenthèse d'un exercice pratique.

Dans l'ordre vrai, radical, divin, il n'y a point de nombres, 1 est tout, et il n'y a que 1 et 10 ; 1 pour l'essence, 10 pour les opérations et les produits. Le 10 et le 1 sont le principe. 1 est le centre. D'ailleurs l'addition théosophique de $10 - 1 + 0 = 10$ - donne l'unité. Or, 4 remonte directement à 10 par son addition : $1 + 2 + 3 + 4 = 10 = 1$.

3, additionné théosophiquement, donne pour sa part :

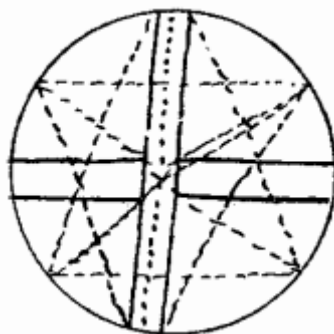
1 + 2 + 3 = 6. Or, *la circonférence est composée de six triangles équilatéraux, elle est le produit de deux triangles qui s'actionnent l'un l'autre ; elle est l'expression de six actes de pensée divine qui se sont manifestés aux six jours de la création et qui doivent en opérer la réintégration. Ainsi ce nombre six est le mode de la création, quoiqu'il n'en soit ni le principe ni même l'agent.* L'incidente est expliquée, la parenthèse se ferme.

Reprenons avec Saint-Martin :

Indépendamment des preuves numériques que nous trouvons dans les additions théosophiques de 3 et 4 pour nous assurer que 4 est un nombre central, et 3 un nombre de circonférence, les lois géométriques nous en fournissent de très convaincantes pour nous faire distinguer notre origine d'avec celle de la matière, pour nous montrer notre supériorité sur toute la nature physique, nos relations directes avec notre principe et la durée immortelle de notre être qui a puisé la vie dans l'immortalité même.

Toutes ces vérités se trouvent écrites dans le cercle divisé naturellement en six parties.

Le cercle naturel s'est formé différemment du cercle artificiel des géomètres. Le centre a appelé le triangle supérieur et le triangle inférieur, qui, se réactionnant mutuellement, ont manifesté la vie. C'est alors que l'homme quaternaire a paru. Il serait de toute impossibilité de trouver ce quaternaire dans le cercle sans employer des lignes perdues et superflues, si l'on se bornait à la méthode des géomètres. La nature ne perd rien : elle coordonne toutes les parties de ses ouvrages, les unes pour les autres. Aussi, dans le cercle régulièrement tracé par elle on voit que les deux triangles, en s'unissant, déterminent l'émancipation de l'homme dans l'univers et sa place en aspect du centre divin ; on voit que la matière ne reçoit la vie que par



[Extrait de la copie des Nombres conservée dans le fonds Prunelle de Lière, à la Bibliothèque Municipale de Grenoble. Coll. R.A.]

des reflets jaillissant de l'opposition que le vrai éprouve de la part du faux, la lumière de la part des ténèbres, et que la vie de cette matière dépend toujours de deux actions ; on voit que le quaternaire de l'homme embrasse les six régions de l'univers, et que ces régions étant liées deux par deux, la puissance de l'homme exerce un triple quaternaire dans ce séjour de sa gloire.

C'est ici que se manifestent les lois de cette superbe connaissance dont les Chinois nous ont laissé des traces, je veux dire la connaissance du keou-kou. L'homme, en prévariquant à l'incitation des coupables, s'est éloigné de ce centre divin, en aspect duquel il avait été placé ; mais quoiqu'il s'en soit éloigné, ce centre est resté à sa place, puisque nulle force ne peut ébranler ce trône redoutable. (Sedes tua in seculum seculi. Ps. XIV, 7). Lors donc que l'homme a abandonné ce poste glorieux, c'est la Divinité même qui se trouve prête à le remplacer et qui opère pour lui dans l'univers cette même puissance dont il s'est laissé dépouiller par son crime. Mais dès qu'elle vient prendre la place de l'homme, elle se revêt des mêmes couleurs attachées aux régions matérielles où il était établi primitivement, puisque l'on ne peut se montrer dans le centre de ce cercle sans se placer au milieu de toutes ces régions.

Voilà ce que l'étude du cercle naturel peut apprendre à des yeux intelligents. La figure tracée, quoiqu'imparfaitement, est plus que suffisante pour mettre sur la voie.

Sur la voie, les nombres, dans les transformations d'une figure qui est le chiffre de notre origine et de notre destination, vont maintenant avancer l'arithmosophe, l'apprenti théosophe.

La tragi-comédie humaine dénombrée

L'allégorie du livre de dix feuillets dans l'ouvrage déjà cité, offre clairement les différentes propriétés attachées aux dix nombres intellectuels ; il suffit d'ajouter que de leurs différents assemblages et de leurs différentes combinaisons résulte l'expression de toutes les lois et de toutes les actions des êtres quelconques, comme de la combinaison active des différents éléments résulte la variété infinie de toutes les productions corporelles et des phénomènes élémentaires.

C'était Saint-Martin déjà. Il poursuit :

Parmi les exemples que j'en pourrai citer, je me bornerai à un seul.

Quant à nous, plusieurs nous ont retenus, un instant chacun, chacun incitateur ; tous à la suite de Saint-Martin *passim*. Mais l'unique exemple qu'il donne ici recueille un privilège qui ne peut être dû au caprice ni au hasard, car Saint-Martin est volontaire, en résonance de

son volontarisme philosophique. Le thème de l'exemple suffit à en rendre compte, outre, si la pédagogie l'exigeait, ce privilège qui rappellerait au cherchant que le thème est central. C'est de l'homme qu'il s'agit, en effet, de son origine et de sa destination.

... je me bornerai à un seul ; mais l'homme en sera l'objet, comme il est celui de cet ouvrage et par là on pourra apprendre à juger des exemples que je tairai et des autres propriétés des nombres.

Ce sera le schéma directeur dans le langage des nombres.

Les philosophes anciens nous ont transmis l'addition du nombre quatre, laquelle donnant dix pour résultat, offre un moyen naturel de lire à découvert l'immense vertu du quaternaire ; les philosophes nouveaux se sont contentés de jeter du ridicule sur toutes ces idées numériques, sans les comprendre, ni les réfuter.

On a vu dans cet ouvrage, quelle est la destination originelle de l'homme, qui devait être le signe et le ministre de la Divinité, dans l'univers ; on a vu aussi qu'il était marqué du sceau quaternaire.

Il est bien singulier que cette sublime destinée de l'homme se trouve écrite dans les expressions des anciens philosophes. Car, en portant le nombre quaternaire jusqu'au résultat de toutes les puissances qui le constituent, il rend deux nombres ou deux branches qui, étant réunies, forment le nombre dix, en cette manière :

$$\begin{array}{cc} 1 & 0 \\ & \cdot & \cdot \\ & \cdot & \cdot \\ & \cdot & \cdot \\ & 4 & \end{array}$$

Or, le nombre quatre se trouvant placé entre l'unité et le nombre dix, ne paraît-il pas avoir la fonction de faire communiquer l'unité jusqu'à la circonférence universelle, ou le zéro ? ou pour mieux dire, ne paraît-il pas être l'intermède placé entre la sagesse suprême, représentée par l'unité et l'univers représenté par le zéro ? En voici la figure naturelle :

$$1 \dots 4 \dots 0$$

Je trace ici cette figure par des caractères numériques primitifs, qui sont attribués aux Arabes, attendu qu'ils nous ont été transmis par eux, mais que les savants de cette nation reconnaissent appartenir à des peuples plus anciens.

Ces caractères qui, pour des yeux exercés, portent l'empreinte exacte des plus hauts secrets des sciences naturelles et physiques, ne peuvent avoir été tracés au commun des hommes, par des sages et à ceux-ci par une main encore plus pure, que pour les aider à marcher d'un pas ferme dans la route des vérités.

On peut donc, par la loi des nombres et par la figure que je viens de tracer, se convaincre de la première dignité de l'homme, qui correspondant du principe de la lumière jusqu'aux êtres les plus éloignés d'elle, était destiné à leur en communiquer les vertus.

On trouvera également dans ces nombres la marche par laquelle l'homme a pu s'égarer.

Si, au lieu de se tenir au centre de son poste éminent, l'homme ou le quaternaire s'est éloigné de l'unité et s'est approché de la circonférence figurée par le zéro, jusqu'à s'y confondre et s'y renfermer ; dès lors, il est devenu matériel et ténébreux comme elle et voici la nouvelle figure que son crime a produite :

1 ④

« Ne pourrions-nous pas même trouver des traces de cette union du quaternaire au zéro, dans le nombre des jours nécessaires pour que le fœtus de l'homme ait la vie ? Car les physiologistes nous assurent qu'il en faut environ 40 et alors il serait difficile de douter que telle eût été la source et la suite du crime de l'homme, puisque ce nombre se retrace sous nos yeux dans la reproduction de l'espèce humaine ».

Observons néanmoins, pour soulager l'intelligence du lecteur, à qui ces vérités peuvent paraître très étrangères, qu'il ne faut pas appliquer ce nombre de 40 jours au crime de l'homme, comme nous le voyons régner aujourd'hui dans sa reproduction corporelle. Le nombre actuel de cette loi n'est qu'une conséquence et une expiation du nombre faux qui a agi antérieurement.

Enfin nous trouvons encore dans cette figure simple une

1 ④

preuve évidente de tous les principes posés précédemment sur la nécessité de la communication des vertus supérieures jusque dans le malheureux séjour de l'homme.

Depuis un jusqu'à dix, il y a plusieurs différents nombres qui tiennent tous par quelque lien particulier au premier anneau de la chaîne, quoiqu'on ait le droit de les en séparer pour les considérer sous un

aspect particulier. Si le quaternaire, ou l'homme, était descendu jusqu'à l'extrémité inférieure de cette chaîne, ou jusqu'au zéro et que cependant le principe suprême l'eût choisi pour son régime représentatif, ne faudrait-il pas, pour qu'il pût recouvrer la connaissance de ce qu'il a perdu, que tous ces nombres, ou toutes ces vertus supérieures et intermédiaires entre un et dix, descendissent vers lui, jusque dans sa circonférence, puisqu'il n'a pas le pouvoir de franchir la borne qui lui est prescrite, pour remonter jusque vers elles. Et ce sont là toutes les puissances de subdivision dont j'ai déjà exposé la correspondance avec l'homme, appuyée sur toutes les traditions et allégories des peuples.

Mais cela ne suffit point encore pour l'entière régénération de l'homme : si l'unité n'avait pénétré jusque dans la circonférence qu'il habite, il n'aurait pu en recouvrer l'idée complète et il serait resté au-dessous de sa loi. Il a fallu aussi que cette unité fût précédée par tous les nombres intermédiaires, parce que l'ordre étant renversé par l'homme. Il ne peut connaître la première unité qu'il a abandonnée, qu'après avoir connu toutes les vertus qui l'en séparent.

Ceci répand un grand jour sur la nature de cette manifestation universelle dont nous avons reconnu la nécessité pour l'accomplissement des décrets suprêmes.

Car quel que soit l'agent chargé de l'opérer, il est certain qu'il n'a pu être inférieur aux agents particuliers, qui n'ont manifesté les facultés supérieures que dans leurs subdivisions et si les agents particuliers, quoique réduits à des vertus partielles, ont cependant représenté les puissances de la sagesse, sans quoi ils auraient été inutiles à ses desseins, à bien plus forte raison l'agent universel devait-il être dépositaire des mêmes droits et des mêmes pouvoirs.

Ainsi cette manifestation universelle des puissances divines succédant aux lois rigoureuses de justice qui résulteraient de la subdivision de ces puissances, a dû mettre le comble à tous les biens que l'homme pouvait attendre, en lui rendant la vue de ces vérités positives, parmi lesquelles il a pris son origine.

Convenons en même temps qu'il ne fallait rien moins qu'un agent revêtu d'un tel pouvoir, pour relever l'homme de sa chute et l'aider à rétablir sa ressemblance et ses rapports avec l'unité première.

Si c'est par le plus élevé des hommes que tous les maux de sa malheureuse postérité ont été engendrés, il était impossible qu'ils fussent réparés par aucun homme de cette postérité : car il faudrait supposer que des êtres dégradés, dénués de tous droits et de toutes vertus, seraient plus grands que celui qui était éclairé par la lumière même : il faudrait que la faiblesse fût au-dessus de la force. Or, si tous les hommes sont

dans cet état de faiblesse, s'ils sont tous liés par les mêmes entraves, où trouver parmi eux un être en état de rompre et de délier leurs chaînes ? Et, en quelque lieu que l'on choisisse cet homme, ne serait-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briser les siennes ?

Il est donc vrai que tous les hommes étant respectivement dans la même impuissance et cependant étant tous appelés par leur nature, à un état de grandeur et de liberté, ils ne pourraient être rétablis dans cet état que par un être qui leur serait égal : ce qui prouve que l'agent chargé de leur retracer l'unité divine doit être par lui-même plus que l'homme.

Mais si nous portons notre vue au-dessus des vertus de l'homme, nous ne pourrions trouver que les vertus de la Divinité, puisque cet homme est émané d'elle directement et sans le concours d'aucune puissance intermédiaire. L'agent dont nous parlons, ayant plus que les vertus de l'homme, ne peut donc avoir rien moins que les vertus de Dieu, puisqu'il n'y a rien entre Dieu et l'homme.

Il faut donc convenir que, si la vertu divine ne s'était pas donnée elle-même, jamais l'homme n'en aurait pu recouvrer la connaissance : ainsi il ne lui eût jamais été possible de remonter au point de lumière et de grandeur où les droits de sa nature l'avaient appelé ; ainsi le sceau du grand principe eût été imprimé en vain sur son âme ; ainsi ce grand principe eût failli dans la plus belle de ses puissances, l'amour et la bonté, par lesquels il procure sans cesse à l'homme les moyens d'être heureux ; enfin ce grand principe eût été déçu dans ses décrets et dans la convention ineffaçable qui lie tous les êtres avec lui.

Quand j'annonce qu'il n'y a rien entre l'homme et Dieu, je le dis dans l'ordre de notre véritable nature, où vraiment nulle autre puissance que celle du grand principe ne devait nous dominer. Dans l'état actuel, il y a en effet quelque chose entre Dieu et nous : et c'est cette fausse manière d'être, c'est cette transposition des puissances qui, imprimant en nous le désordre universel, fait notre supplice et l'horreur de notre situation passagère dans le temps.

Nouvelle raison pour que la vertu divine se soit approchée de nous, afin de rétablir l'ordre général, en remettant toutes les puissances dans leur rang naturel ; en rétablissant l'unité primitive ; en divisant la corruption qui s'était réunie dans le centre ; en distribuant les vertus du centre à tous les points de la circonférence, c'est-à-dire en détruisant les différences.

Car c'est une vérité à la fois profonde et humiliante pour nous, qu'ici-bas les différences sont les seules sources de nos connaissances, puisque si c'est de là que dérivent les rapports et les distinctions des

êtres, ce sont ces mêmes différences qui nous dérobent la connaissance de l'unité et nous empêchent de l'approcher.

Or, l'on sent que si la vertu divine n'eût fait les premiers pas, l'homme n'aurait jamais pu espérer de revenir à cette unité. Car, de deux vertus séparées, comment la plus faible, celle qui est absolument impuissante, remonterait-elle, seule et par elle-même, à son terme de réunion ?

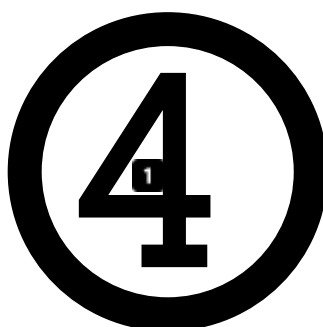
Enfin, sans cet agent universel, l'homme aurait bien su, par toutes les manifestations précédentes, qu'il y avait des puissances et des vertus spirituelles ; mais il n'aurait jamais su, par expérience, qu'il y avait un Dieu, puisqu'il n'y avait que l'unité de toutes ses vertus qui pût le lui faire connaître.

Ainsi reconnaissons avec confiance, que l'agent dépositaire de l'unité de toutes les puissances, quelque nom qu'on lui donne, a dû posséder l'ensemble de toutes les vertus suprêmes, lesquelles avant lui n'avaient jamais été manifestées que dans leur subdivision : que cet agent a dû porter avec lui le caractère et l'essence divine et qu'en pénétrant jusqu'à l'âme des hommes, il a pu leur faire sentir ce que c'est que leur Dieu.

Et ici je rappellerai la figure précédente

1 ④

qui représente l'état de privation où nous languissons tous par la séparation où nous sommes de notre principe ; on verra qu'en rapprochant ces caractères et en faisant pénétrer l'unité dans le quaternaire de l'homme, en cette sorte,



l'ordre universel est rétabli, puisque ces trois caractères

1 . . . 4 . . . 0

se retrouvent dans leur progression et dans leur harmonie naturelle. Cet ordre existait sans doute lors même de la subdivision de ces types, puisqu'il est à jamais indestructible ; mais là il n'existait

qu'horizontalement, ou en latitude, au lieu que dans la figure qui les réunit ici sous le même point et sous le même centre, cet ordre existe selon son vrai nombre et sa vraie loi, qui est la perpendiculaire.

Enfin, pour parler sans voile, ce n'est qu'à cette époque que le grand NOM donné aux Hébreux pût avoir toute son action. Sous la loi de justice, il n'avait agi qu'extérieurement : il fallait qu'il pénétrât jusqu'au centre pour opérer dans l'homme l'explosion générale dont son être intellectuel est susceptible et pour le délivrer de l'état de concentration, où sa chute l'avait réduit.

D'après les idées profondes que nous présentent ces démonstrations, ne nous étonnons point des différentes opinions auxquelles les hommes se sont arrêtées sur l'agent universel. Quelque idée qu'ils s'en soient formée. Il n'est rien en fait de vertus, de dons et de pouvoir, qu'ils n'aient pu trouver en lui. Les uns ont dit que c'était un prophète ; d'autres, un homme profond dans la connaissance de la nature et des agents spirituels ; d'autres, un être supérieur ; d'autres enfin, une Divinité ; tous ont eu raison, tous ont parlé conformément à la vérité et toutes ces variétés ne viennent que des différentes manières dont les hommes se sont placés pour contempler le même objet. Le tort qu'ont eu les premiers, c'est de vouloir rendre exclusif et général le point de vue particulier qui se présentait à eux ; les seconds, de ne pas se proportionner à la faiblesse de leurs disciples et de vouloir leur faire admettre, sans le concours de leur intelligence, les vérités les plus fécondes que l'esprit de l'homme puisse embrasser.

Les différents degrés de science et de volonté sont donc les seules causes de la diversité des opinions qui règnent parmi les hommes sur ce grand objet ; car il en est pour qui cet agent universel est venu, d'autres pour qui il vient, d'autres pour qui non seulement il n'est pas venu, mais même pour qui il ne vient pas encore.

Les mêmes principes qui ont été exposés, nous aideront à découvrir quelle a dû être l'époque convenable à la manifestation de cet agent. Car s'il est préposé par la sagesse suprême, pour la guérison des maux attachés à la sphère étrangère et ténébreuse que nous habitons, il en a dû suivre toutes les lois.

Dans le jeu de cette deuxième figure d'assemblage, en sept états, 1, 4 et 0 se combinent.

Principalement, du moins. Car des points représentent, dans six figures, les autres nombres de la décade. De leur place géométrique, de leur rang arithmétique, on déduirait, algébriquement, c'est-à-dire selon l'algèbre des réalités, le rôle imparti aux êtres qu'ils régissent en toutes catégories. Mais ces nombres-ci, intermédiaires ou obstacles, sont

subsidiaries, et ces nombres-là sont en effet, les principaux. Aussi bien, la seule figure où ces points, ces nombres manquent est celle qui montre l'ordre universel rétabli. Ainsi la démonstration précédente, qui illustre l'arithmosophie de Saint-Martin, retrace, comme il sied, les grandes lignes de sa théosophie entière, mais en souligne aussi les lignes majeures : 1, Dieu créateur, au sens large, et sauveur en Christ ; 4, l'homme émané et déchu, appelé à se régénérer en régénérant tout autour de lui, capable d'y parvenir ; 0, l'univers qui participe à la misère comme à la gloire de l'homme dont il est l'apanage. Ce tableau numérique des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers, répète en son chiffre des thèmes esquissés par-devant ce chapitre et littéralement résumés ci-dessus dans le schème de l'auteur même. Il préconise le détail que va révéler au prochain chapitre l'ésotérisme de la métempsycose. Il annonce la méthode, dont le chapitre suivra en deuxième lieu, la voie du grand œuvre, que l'histoire au passé de l'homme lui impose à présent afin d'atteindre la destination dont elle l'a gratifié.

ESOTERISME DE LA METEMPSYCOSE

« *N'eus-je pas une fois une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or ?* »

1. UN PROBLEME CRUCIAL

Position

Revenir à l'origine, telle est la démarche nécessaire, sur le plan de l'entendement, à qui veut comprendre la destination de l'homme et ses moyens de vaincre ainsi le destin.

Et cette destination ne se réalise-t-elle pas quand est en nous apaisée la nostalgie existentielle et essentielle du primordial, guéri le spleen dans sa racine, gagné l'objet de la *Heimweh* ; quand le désir abolissant les désirs qui forgent le destin, s'abolit lui-même par sa propre satisfaction qui est de satisfaire le désir de l'Autre, du Tu par excellence ? Car seul demeure, dans sa seule bonté, le désir de Dieu, - Dieu désirant, Dieu désiré.

Il me tardait d'inscrire de nouveau en ce sommaire le mot « désir », mot clef s'il en est, puisqu'il désigne lui-même la clef du système, théorie et pratique.

Ouvrons le chapitre de la théorie. Celui de la pratique s'ensuivra.

Afin de savoir où nous allons, non seulement pour le meilleur, selon notre vocation, mais aussi, le cas échéant, pour le pire, selon la pesanteur, posons donc à notre tour la vieille question des plus hauts philosophes et des plus humbles catéchismes : D'où venons-nous ?

Nous venons de Dieu, certes. Et nous aurions pu d'emblée supposer résolue cette question préalable en déclarant tout uniment que nous allons à Dieu. Mais Saint-Martin, ni professeur, ni vicaillon, prend garde de fournir des réponses plus précises. Elles forment les deux liens principaux de son armature doctrinale : fil de trame et fil de chaîne.

Or, pour repasser des yeux, pour feindre de retisser la toile de fond que Saint-Martin au moins peignit et dépeignit (puisqu'à l'en croire il ne

l'a pas fabriquée), voici une navette sous forme d'interrogation : Saint-Martin professa-t-il la réincarnation ?

Certes la question mérite en soi qu'on y réponde. Mais aussi, à la creuser, c'est l'origine et la destination de l'homme, selon le Philosophe Inconnu, qui affleureront. A pénétrer en somme, l'ésotérisme de la métempsycose, c'est-à-dire, par éphémère provision, de la réincarnation.

Définition

Le mot « réincarnation » est moderne, Littré, suivi par Robert, note un premier emploi en 1875, dans le *Journal officiel* du 14 décembre, à la page 10319 ! En fait, il apparaît avec le spiritisme contemporain, qui n'en a pas inventé la notion, mais la modifie, l'estompe, plutôt qu'il ne la précise, et surtout la divulgue. Je lis le mot, au plus tard, dans le *Livre des esprits* publié en 1857 par Hippolyte Rivail (1804-1869), dit Allan Kardec, et notamment dans le chapitre 4 du livre II, intitulé « Pluralité des existences ». Il y revient mainte fois, ainsi que le verbe apparenté « réincarner », en général sous la forme réfléchie.

Le mot « métempsycose » est, relativement, ancien. Littré le relève, dès le XVI^e siècle, en particulier chez Pierre Charron. (Curieusement le terme grec « metempsucosis » n'est pas usité avant les écrivains de l'époque chrétienne).

Le mot « réincarnation » est moderne ; le mot « métempsycose » est ancien. Au XVIII^e siècle, on connaissait le second, mais on ignorait le premier.

Il se pourrait que la notion de réincarnation fût moderne, elle aussi, par rapport à celle de la métempsycose, telle que la concevaient, bien avant la lettre, les Anciens. René Guénon a écrit là-dessus des pages à méditer¹. Mais la définition de la réincarnation comme l'« incarnation dans un nouveau corps d'une âme ayant déjà vécu dans un autre »² s'applique exactement au mot « métempsycose » dans l'acception que Saint-Martin, avec la plupart des gens du temps, lui donnait.

Le mot « transmigration » dans l'expression « transmigration des âmes » (les deux derniers mots étant fréquemment sous-entendus) est d'ordinaire pris pour synonyme des mots « réincarnation » et « métempsycose » au sens commun qu'on vient de définir. Mais il est

¹ *L'Erreur spirite*, deuxième éd., Paris, Editions traditionnelles, 1952, pp. 41-60 et 197-225. (La 1^{ère} éd. est de 1923).

² A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, septième éd., Paris, P.U.F., 1956, p. 910.

loisible, et peut-être recommandable, de ne pas limiter la notion de « transmigration » à celle d'une transmigration de corps en corps ; elle connoterait aussi bien le passage d'une âme par des états différents et successifs, qui ne soient pas tous des états terrestres, ni même matériels.

Enfin, la « rotation des âmes », selon le prince Charles de Hesse, dont discutera Saint-Martin, est une idée complexe, aux contours un peu vagues. G. Van Rijnberk a essayé de la cerner³. Elle n'est pas identique à l'idée kabbalistique de « rotation des âmes », ou de « révolution des âmes », dont elle a pris le nom ; et la métempsycose, comme Saint-Martin l'entend, en est seulement l'un des aspects. Cet aspect s'annonce de façon assez plaisante dans le texte de Bossuet, au chapitre 6 du livre II de son *Histoire universelle*, que Littré encore cite parmi les exemples de l'article « Transmigration » et que voici : « Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes, qui les faisaient rouler des cieux à la terre et puis de la terre aux cieux ? »

Enoncé

Dans son gros livre consacré à la *Pluralité des existences de l'âme conforme à la doctrine de la pluralité des mondes*⁴, André Pezzani a rassemblé, selon le sous-titre, les « opinions [sc. sur la réincarnation] des philosophes anciens et modernes, sacrés et profanes, depuis les origines de la philosophie, jusqu'à nos jours ».

Or, parmi ces opinions figure celle de Saint-Martin, que Pezzani expose à renfort de citations⁵ et juge favorable à sa propre croyance.

Le Dr Edouard Bertholet, s'appuyant aussi sur quelques textes, a suivi Pezzani dans ses conclusions et résume ainsi leur thèse : « *Les fondateurs du martinisme, Martinez de Pasqualis (1715 [!]) - 1779 [!]) et*

³ *Episodes de la vie ésotérique 1780-1824*, Lyon, P. Derain, 1948, pp. 103-113.

⁴ Paris, Didier et Cie, 1865.

⁵ Op. cit., pp. 233-234. Les textes cités, parfois inexactement, sont les suivants : *Tableau naturel*, 1782, I, p. 136 (cf. p. 233) ; *L'Homme de désir*, ch. 220 (cf. pp. 233-234) ; *Œuvres posthumes*, I, p. 286 et p. 243 (cf. p. 234).

Les trois premiers textes cités par Pezzani sont cités et commentés par nous infra.

Quant au deuxième passage des *Œuvres posthumes* cité par Pezzani et qui figure t. I, p. 243, en voici le texte : « Les épreuves et les contrariétés auxquelles nous sommes soumis deviennent des croix pour nous, quand nous restons au-dessous d'elles ; elles deviennent des échelons et des moyens d'ascension quand nous nous tenons au-dessus. » Il faut un effort d'imagination dont je m'avoue incapable pour lire entre ces lignes un argument soit pour soit contre la réincarnation.

En outre, Pezzani donne en référence (pp. 234-235), deux passages encore des *Œuvres posthumes* (t. I, p. 100, et t. I, p. 99) où Saint-Martin déclare respectivement son « âge enfantin » et la « dispense » grâce à quoi il vint au monde. « Ces opinions, observe Pezzani, si étranges qu'elles paraissent, impliquent une ardente foi dans la pluralité et la solidarité des vies, comme dans la pénétration des mondes entre eux. » (p. 235). Ici encore, je crois une discussion inutile, car la base même en fait défaut à mes yeux.

son élève Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803), ont enseigné la réincarnation comme étant une nécessité logique et philosophique. »⁶

Où en est-il d'après Saint-Martin lui-même ?

L'avis des deux maîtres

D'abord, il ne paraît pas inutile de noter que les deux maîtres de Saint-Martin, Martines de Pasqually, le premier, et Jacob Boehme, le deuxième, n'ont ni l'un ni l'autre enseigné au théosophe d'Amboise, la réincarnation. Et pour cause.

Martines de Pasqually n'a jamais défendu la doctrine de la métempsycose : le fait est patent pour quiconque a étudié le *Traité de la réintégration des êtres*⁷. Mais il faut aller plus loin et constater une autre évidence : le système martinésiste exclut la métempsycose. Ainsi l'avait compris, à juste titre, l'instructeur des Cohen lyonnais qui déclarait en janvier 1774 : *Cette partie ignée [sc. le véhicule, le « corps astral » martinésien] qui anime l'être est retirée et se réintègre sans retour dans l'esprit de l'axe qui la produit. Ces productions ou émanations des esprits de l'axe ne peuvent être que temporelles et momentanées. Il n'appartient qu'au Créateur d'émaner de son sein des êtres spirituels intelligents et*

⁶ *La Réincarnation*, Lausanne, Editions rosicruciennes, 1949, p. 336. Bertholet emprunte à Pezzani le texte du *Tableau naturel* et les deux textes des *Œuvres posthumes* (cf. note précédente). Il y joint, p. 337, un autre fragment de *l'Homme de désir*, p. 50 de l'originale (1790), soit ch. 29, selon lequel il faut finir par être « ressuscité du temps ». Le contexte montre que cette expression ne réfère de près ni de loin à la doctrine de la réincarnation.

Le livre d'André Des Georges, *La réincarnation des âmes selon les traditions orientales et occidentales* (Paris, A. Michel, 1966) est sérieux et bien documenté. Il n'embrigade ni Martines de Pasqually ni Saint-Martin dans la cohorte des réincarnationnistes. Autre exemple de sa lucidité : « Vouloir rencontrer la doctrine de la transmigration des âmes dans l'Évangile est une erreur historique. » (p. 172).

En revanche, cette erreur, et celle de Pezzani et Bertholet à propos du *Philosophe Inconnu*, se retrouvent dans un livre commode pourvu qu'on y sépare l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire les textes vraiment pertinents de ceux qui ne le sont qu'en illusion et que les auteurs amalgament avec les premiers : *Reincarnation. An East-West Anthology...*, compiled and edited by Joseph Head and S.L. Cranston, Wheaton, Ill., The Theosophical Publishing House, 1968 (1ère éd. The Julian Press, 1961). (Saint-Martin est indûment représenté, pp. 202-203, par le fameux passage des *Œuvres posthumes*, I, p. 286, référé supra, n. 5, dont le véritable sens apparaîtra infra et qui allègue les relais.)

Voir en annexe une bibliographie sommaire de la métempsycose, de la transmigration et de la réincarnation avec quelques remarques historiques et critiques de complément sur ces notions.

D'autre part, le thème de la réincarnation dans l'Évangile sera abordé, et une note annexe lui sera consacrée, sous l'incitation de Saint-Martin lui-même, quand celui-ci nous entretiendra d'Elie, de Jean-Baptiste et, en général, du retour des grands élus, dont ils sont.

⁷ Je ne puis donc m'accorder sur ce point avec mon ami Serge Hutin qui, dans les *Gnostiques* (Paris, P.U.F., 19-59), écrit : « Selon la gnose martinésiste », « le monde est un séjour infernal où l'âme est soumise à d'inexorables cycles de réincarnations successives » (pp. 116-117).

*permanents. Ce qui détruit le système absurde de la métempsycose*⁸. S'il est vrai, comme j'en ai montré la grande probabilité⁹ que le *Philosophe Inconnu* est l'auteur de l'instruction dont un extrait précède, cet extrait nous intéresse à un double titre : il témoigne, sur la métempsycose de l'opinion de Martines répercutée par Saint-Martin. Il traduit en tout cas la pensée du premier maître.

Jacob Boehme n'est pas davantage réincarnationniste : « il abandonne l'idée du purgatoire et proteste contre celle de réincarnation »¹⁰. Nous verrons tout à l'heure Saint-Martin s'accorder avec son ami Kirchberger pour juger que la métempsycose ne peut être intégrée à la théosophie Boehmienne. D'autre part, si certains partisans des sciences secrètes, comme disait Saint-Martin, voire d'aucuns qu'on dirait illuminés, tels Charles de Hesse et dom Pernéty, ont adopté, au XVIII^e siècle, la doctrine de la réincarnation¹¹, Saint-Martin, loin de subir leur influence et de les tenir pour maîtres si petits que ce fût, s'est opposé à eux, parfois en propres termes, et constamment par sa doctrine même, ainsi qu'il va s'avérer.

Une condamnation de principe

Au départ, en effet, il faut enregistrer une condamnation de principe. Saint-Martin assure que les spiritualistes au parti desquels ce diviniste se range en l'occurrence, sont proches de Platon, mais il ajoute : en rejetant toutefois sa métempsycose et toutes ces opinions qu'on lui prête et qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître comme bizarres¹².

Le texte est de 1800¹³. Mais dès 1775, dès son premier ouvrage l'élève docile de Martines avait exprimé une conclusion semblable : *C'est donc une erreur de croire que les principes, soit généraux, soit particuliers, des êtres corporels qui se dissolvent, aillent, après s'être séparés de leur enveloppe, animer de nouvelles formes, et que recommençant une nouvelle carrière, ils puissent vivre successivement*

⁸ Ap. Paul Vulliaud, *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, E. Nourry, 1928, p. 243.

⁹ Voir l'introduction à la réédition photomécanique *des Erreurs et de la vérité* (1775) in Saint-Martin, *Œuvres majeures*, Hildesheim, G. Olms, t. I, 1975, et les notes afférentes, dans le t. VII de la même série.

¹⁰ Alexandre Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin, 1929 (rééd, fac-sím., ibid., 1971), p. 488. Ce qui n'empêche pas le Dr Bertholet de placer aussi le cordonnier de Görlitz parmi les réincarnationnistes (op. cit., p. 315).

¹¹ *Episodes...*, op. cit., pp. 102-114.

¹² *Séances des Ecoles normales... Débats*, III, 1801 (rééd, photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. V, à paraître en 1977), p. 86.

¹³ Sur la composition et la chronologie des textes de la *Controverse avec Garat*, cf. la *Bibliographie générale des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin*, et les *Œuvres majeures*, t. V, op. cit.

plusieurs fois. Si tout est simple, si tout est un dans la nature et dans l'essence des êtres, il en doit être de même de leur action, et chacun d'eux doit avoir sa tâche particulière, simple et unique comme lui, autrement il y aurait faiblesse dans l'Auteur des choses, et confusion dans ses ouvrages¹⁴.

La raison en est : Si chacun de ces principes [sc. les principes innés des corps particuliers] n'a qu'une seule action et qu'à la fin de cette action, ils doivent tous rentrer dans leur source primitive, nous ne pouvons avec raison attendre d'eux de nouvelles formes, et nous devons conclure que les corps que nous voyons naître successivement, tirent leur origine et leur substance d'autres principes que de ceux dont nous avons vu l'action suspendue dans la dissolution des corps qu'ils avaient produits¹⁵.

Et parallèlement : Cette mutation apparente des formes ne doit plus nous séduire jusqu'à nous faire croire que les mêmes principes recommencent une nouvelle vie ; mais nous resterons persuadés que les nouvelles formes que nous voyons sans cesse naître et se reproduire sous nos yeux ne sont que les effets, les résultats et les fruits de nouveaux principes qui n'avaient point encore agi ; et nous aurons sûrement de l'auteur des choses l'idée qui lui convient, lorsque nous dirons que tout étant simple, tout étant neuf dans ses ouvrages tout doit y paraître pour la première fois¹⁶.

*En corollaire, mettons un autre texte, emprunté, celui-là, au second livre de Saint-Martin, le *Tableau naturel* ; il me semble éclairer les précédents : Nous devons combattre ici un faux système, renouvelé dans ces derniers temps, sur la nature des choses, dans lequel on suppose pour elles une perfectibilité progressive, qui peut successivement porter les classes et les espèces les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des êtres ; de façon que, suivant cette doctrine, on ne sait plus si une pierre ne pourrait pas devenir un arbre ; si l'arbre ne deviendrait pas un cheval ; le cheval un homme ; et insensiblement un être d'une nature encore plus parfaite. Cette conjoncture dictée par l'erreur et par l'ignorance des vrais principes, ne subsiste plus dès qu'on la considère avec attention.*

Tout est réglé, tout est déterminé dans les espèces, et même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui existe, une loi fixe, un nombre immuable, un caractère indélébile, comme celui de l'Être principe, en qui

¹⁴ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 99.

¹⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 92. Par analogie : les corps ne se forment pas les uns des autres et ne sont pas que divers assemblages des mêmes matériaux, mais chaque être matériel a son principe un et simple (cf. - d^o -, pp. 90-95).

¹⁶ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 112.

*résident toutes les lois, tous les nombres, tous les caractères. Chaque classe, chaque famille a sa barrière, que nulle force ne pourra jamais franchir*¹⁷.

Le fixisme serait-il compatible avec la métempsycose ?

Par ce verdict métaphysique en trois parties, Saint-Martin la proscrit implicitement. Mais, pour le bien saisir, il convient d'en parcourir d'une part les attendus et d'examiner d'autre part l'application que le théosophe lui-même en a faite à la critique des thèses réincarnationnistes.

Car Saint-Martin traite de la métempsycose et se prononce à son endroit, c'est-à-dire à son encontre, mais c'est à la lumière de sa propre eschatologie.

2. LA VIE ANTERIEURE

L'émanation

D'où venons-nous ? La question semble maintenant deux fois légitime, puisqu'il s'agit ici d'interpeller Saint-Martin au sujet du système de la métempsycose, et que ce système prétend, lorsqu'il nous dit où nous allons, nous dire du même coup d'où nous venons ; toute incarnation s'insérant dans un cycle d'incarnations.

Un mot, selon Saint-Martin, *peut contribuer à jeter un nouveau jour [...] sur notre origine* et, ajoute-t-il, *sur notre nature*¹⁸, J'ajouterai : sur notre destination. C'est un mot cher à Martines, dont Saint-Martin l'a reçu : *émanation*. L'homme est émané du principe suprême.

Qu'est-ce que l'émanation ? Résignons-nous à ne pouvoir jamais en comprendre le mode.

Ce qui sera à jamais interdit à notre pénétration et dérobé à nos lumières, c'est la science du mode de notre émanation ou de notre génération dans l'unité divine. Ce voile est posé sur nos yeux parce que l'œuvre de notre émanation étant réservée uniquement à ce suprême principe que nous avons le bonheur de pouvoir appeler notre père, la connaissance du mode de cette œuvre doit lui être réservée aussi, sans quoi, si nous avions comme lui cette connaissance, nous n'aurions pas eu besoin de lui pour exister, nous aurions pu opérer la même œuvre, ou la même émanation que lui, et nous serions Dieu comme lui. (L'ordre des

¹⁷ *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. II, 1976), t. I, pp. 43-44.

¹⁸ Cf. *Tableau naturel...*, op. cit., t. I, p. 65.

génération matérielle ne doit pas être compté ici pour quelque chose, puisqu'il est circulaire comme tout ce qui est créé et sorti du centre universel ; car étant circulaire, il est naturel que ses fruits s'élèvent lorsque ses germes descendent, et que, se rencontrant dans leur cours au même point de la roue, toutes les connaissances de leur ordre leur deviennent nécessairement communes). En outre, c'est au moyen de ce voile posé sur nos yeux que le souverain principe de notre être devient un éternel objet de nos hommages, et a des droits réels à notre vénération ; car, indépendamment de cette faveur insigne qu'il nous a faite de pouvoir, par notre existence, sentir sa propre vie divine, nous sommes forcés de reconnaître sa supériorité sur nous par cette propre existence qu'il nous a donnée, et par l'évidente impossibilité où nous sommes de pénétrer dans son secret sur ce point important. Joignons à cela l'espérance ou plutôt la certitude d'augmenter éternellement les félicités dont il nous a rendus susceptibles en nous donnant l'être, si nous savons nous tenir devant lui dans l'humble soumission qui est due au saint et universel dominateur de toutes choses. Nous aurons dans le sentiment de notre sublime origine, dans notre profonde ignorance du mode de notre émanation, et dans notre véritable intérêt spirituel tous les motifs qui nous sont nécessaires pour honorer notre divin principe, pour trembler devant sa redoutable puissance, et pour aimer ardemment les biens inépuisables qu'il ne demande pas mieux que de verser abondamment dans nos âmes ; car ce sont là les conditions fondamentales qui constituent véritablement l'homme religieux et le serviteur fidèle à son maître¹⁹.

C'est la leçon des nombres sur le thème ; en fait, la moitié de la leçon. Car, si la loi des nombres nous interdit absolument la connaissance du mode de notre émanation, *ils doivent nous offrir un témoignage évident et démonstratif que nous sortons directement de Dieu ; car, sans ce témoignage démonstratif lorsque nous appelons Dieu notre père, nous prononcerions des paroles qui n'auraient pas un sens complet pour l'intelligence, quoique l'âme pure et pieuse pût éprouver en soi toute la douceur de ce beau nom. Aussi cette preuve existe dans les nombres et ajoute à toutes celles que l'on peut trouver dans la métaphysique. Dieu, aussi infini dans sa sagesse que dans son amour, n'a pas voulu laisser sortir de lui l'âme humaine sans lui donner pour compagne une clarté salutaire, au nom de laquelle il peut exiger de nous l'hommage respectueux qu'il a droit d'attendre de sa créature [...].*

Cette preuve, toutefois, est entièrement à part de la marche arithmétique que l'on fait suivre vulgairement aux nombres, et c'est

¹⁹ *Des Nombres*, § I. (Ed. 1843, pp. 13-14).

parce que cette preuve est vive que les voies arithmétiques ne lui conviennent point. Par la même raison que l'élévation des puissances dans l'arithmétique n'est qu'une addition répétée, l'extraction des racines n'y est également qu'une soustraction répétée ; et dans cet ordre de calcul on va des racines aux puissances, et on revient des puissances aux racines, sans nombrer les objets, et sans faire autre chose que les compter. Aussi n'y trouve-t-on que des sommes et jamais de nombres. La preuve en question suit une marche opposée²⁰.

Qu'est-ce que l'émanation ? Cette question-là n'est pas non plus tout à fait insoluble, sauf à mal l'aborder. Ce qu'on commet d'ordinaire. Mal signifie, au cas présent ainsi qu'en maint autre, conforme à l'un des aspects du mal : matériellement.

Si, en effet, l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce n'est que parce qu'ils ont laissé matérialiser tout leur être. Ils ne voient dans l'émanation qu'une séparation de substance, telle que dans les évaporations des corps odorants, et dans les divisions d'une source en plusieurs ruisseaux : tous exemples pris de la matière, dans lesquels la masse totale est réellement diminuée, quand quelques parties constituantes en sont retranchées²¹. Même l'image du feu, qui semble produire une multitude de feux semblables à lui, sans cesser d'être égal à lui-même²², fait partie de ces comparaisons si abusives²³ que l'homme sage ne doit s'y arrêter. Les preuves prises dans la matière, sont-elles très insuffisantes pour démontrer Dieu et, par conséquent, pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du sein de la Divinité.

Mais puisque nous avons déjà découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a constitué ce qu'il est, c'est dans l'homme lui-même, c'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les lois qui ont dirigé son origine²⁴.

Que nous annoncera-t-il donc, en le considérant sous ce point de vue ?²⁵ Saint-Martin développe alors une comparaison ou plutôt dégage une analogie, car l'origine divine de l'homme confère à ses activités éminentes un caractère analogue à l'activité de Dieu lui-même.

Lorsque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorsque je communique à l'un de mes semblables la plus profonde de mes pensées, ce mobile que je porte dans son être qui va le faire agir,

²⁰ - *d°* -, § I. (Ed. 1843, pp. 14-15).

²¹ *Tableau naturel...*, op. cit., I, pp. 65-66.

²² - *d°* -, I, p. 66.

²³ - *d°* -, I, p. 67.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

peut-être lui donner une vertu ; ce mobile, dis-je, quoique sorti de moi, quoiqu'étant, pour ainsi dire, un extrait de moi-même et ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de pensées, la même volonté, la même action ; et cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communiquant une idée, une puissance qui n'était rien pour lui, avant que j'eusse fait, en sa faveur, l'espèce d'émanation dont je suis susceptible. Nous souvenant toutefois qu'il n'y a qu'un seul Auteur et Créateur de toutes choses, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs passagères ; au lieu que cet Auteur universel communique l'existence même, et la vie impérissable.

Mais, si dans l'opération qui m'est commune avec tous les hommes, on sait évidemment que les émanations de mes pensées, volontés et actions n'altèrent en rien mon essence ; à plus forte raison la vie divine peut se communiquer par des émanations : elle peut produire, sans nombre et sans fin, les signes et les expressions d'elle-même, et ne jamais cesser d'être le foyer de la vie²⁶. Rien, aux yeux de Saint-Martin, n'égale la douceur de cette génération éternelle, où tous les êtres se succèdent en paix et d'une manière insensible.

Parmi ces êtres, l'homme. Son émanation particulière et la chute qui s'ensuivit impliquent la réminiscence, l'inégalité des conditions sociales et la réintégration. Ce sera le sujet des pages à venir dans les prochains numéros.

*

* *

Parmi ces êtres issus de l'éternelle génération, parmi ces vertus, ces agents, dont Saint-Martin emprunte à Martines, avec le concept, la taxinomie et la pneumatonymie, parmi ces esprits : l'homme.

L'homme dernier émané, d'où son nom «mineur», mais supérieur, majeur, si j'osais dire, des autres esprits, quant à la mission et au pouvoir ; mineur selon la chronologie, majeur dans la hiérarchie. Aux sujets demeurés fidèles de la cour divine qu'ils constituaient, le mineur avait droit de commander pour en obtenir l'aide dans sa tâche spécifique : geôlier ensemble que rééducateur des esprits révoltés et conséquemment emprisonnés dans le monde matériel à cette fin créé.

Ces mauvais anges avaient été tentés de s'égalier à Dieu. L'homme cèdera à la même tentation, qu'eux-mêmes, par l'effet de la jalousie et du prosélytisme, auront induite en lui. Mais aucun esprit, quel que soit le

²⁶ - *d°* -, I, pp. 68-69.

nombre qu'il porte (c'est-à-dire la marque de ses facultés, le chiffre de son degré), et ce nombre fût-il le quaternaire divin qui caractérise l'homme, aucun esprit ne se pourra hausser jusqu'à la déité, car, tout simplement, aucun n'est égal à Dieu, et l'Infini seul réussit à combler un abîme infini. Encore est-ce à sa discrétion et pour autant que l'homme est capable.

Quant à la crainte de ravalier ce Principe suprême, en portant jusqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préserver, puisque toutes les productions sont inférieures à leur principe générateur, puisque nous ne sommes que l'expression des facultés divines et du nombre divin, et non pas la nature même de ces facultés et de ce nombre qui est le caractère propre et distinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliser sur la grandeur exclusive du Principe suprême et sur sa gloire. A quelque point que nous montions, il sera éternellement et infiniment au-dessus de nous, comme au-dessus de tous les êtres²⁷.

Il faut donc exorciser ce délire, où l'imagination fantasque soumettrait une conduite impie et folle, de croire que l'émanation confère l'égalité. Au contraire, l'idée d'émanation implique l'infériorité par rapport au principe qui produit, qui émane. A quoi prétendrons-nous, sinon à exprimer le nombre divin ? Nous n'avons donc point part à la nature de Dieu. Car ce nombre, s'il est le caractère propre de la Divinité, ne devient nôtre que par délégation, par grâce, et la grâce ne peut enfreindre la loi suprême (de quoi la grâce même découle). Dieu, dans son essence, fut, est, et sera à jamais - il est, dans son éternité -, infiniment au-dessus de l'homme, comme au-dessus de tous les êtres. On ne saurait exclure avec plus de finesse ni de géométrie le panthéisme. Il importera de s'en souvenir lorsque, s'agissant de la destination de l'homme et de ses voies, se posera -- on devine quelle solution est exclue d'avance -- le problème de la divinisation, au vrai de la redivinisation, d'une divinisation perfectionnée.

Bref, l'homme est *une pensée de Dieu*. Il n'est pas *la pensée-Dieu*²⁸.

Chaque âme individuelle est émanée de Dieu. Au moment même que la chair conçoit, ce ne sont pas les parents, ce n'est pas l'homme qui crée l'esprit de l'homme. Mais la génération matérielle n'expose pas non plus la pureté de l'Être suprême à la moindre tache ; elle ne le contraint pas. Dieu est le grand articulateur de l'univers.

²⁷ *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, Hildesheim, G. Olms, t. II, 1977), t. I, p. 74.

²⁸ *Ecce homo* (1792 ; rééd. photomécanique in *Œuvres majeures*, op. cit., t. IV, à paraître), p. 18.

Sans doute, le Créateur, étant infini, peut, comme il l'a pu -- il peut, comme il est, toujours -- émaner, suivant son bon plaisir, de nouvelles intelligences humaines qui soient postérieures aux premières. Mais il existe, pour ainsi dire, une réserve d'âmes, dans leur cercle particulier. De ce lieu d'attente, elles descendent, chacune à son tour, pour s'incorporer. Les âmes préexistent, c'est un thème récurrent de l'Homme de désir.

Or, ces âmes sont en pâtiment, souillées mais non pas coupables. Le trait a longue portée. Remarquons-le, nous y reviendrons.

Cependant, les circonstances où Adam fut émané et comment le furent, le sont toutes les âmes individuelles, Jean-Baptiste Willermoz va nous éclairer là-dessus, dans la ligne droite de Martines que suit Saint-Martin. (Entre crochets dans son texte, quelques notes miennes.)

Adam, donc, Adam, notre père, qui, en personne, fautera et chutera ; disons mieux (mais il fallait heurter d'abord) : Adam, qui commettrait, en personne je le répète, le crime primitif (le péché originel dans l'écho des catéchismes) et en subirait, personnellement, la peine d'exil ; Adam «a été émané dans l'immensité surcéleste avec une multitude innombrable d'intelligences humaines formant jusque-là l'universalité de sa classe ; je dis l'universalité et non pas *toutes* parce que le Créateur, étant infini, a pu et peut encore, quand il lui plaît, émaner de lui de nouvelles intelligences humaines postérieures aux premières pour former ensemble la classe des intelligences humaines. [L'essentiel est qu'il n'y est jamais forcé, sauf par sa propre volonté immédiate, et hypothétiquement.] On ne peut y comprendre l'âme humaine de Jésus-Christ qui toute seule fait une classe à part, ni peut-être aussi celle de la Vierge Marie qui est une âme humaine privilégiée. [Sur ce dernier point, je crois entendre Willermoz, guère Martines.] Adam fut le premier et le seul émancipé de son cercle pour venir habiter le centre des quatre régions célestes de l'univers créé, y connaître et y exercer la mission divine dont il allait y être chargé [ce n'était rien de moins que le vicariat de Dieu même, avec l'assistance des autres esprits émancipés, à lui néanmoins inférieurs, et pour la molestation des mauvais], y restant en correspondance de *pensée* et de *volonté* avec les autres êtres de la classe, qui ne pouvaient pas être encore en correspondance *d'action* avec eux [sic pour lui ?], puisqu'ils n'étaient point encore émancipés *pour opérer librement et sciemment* aucune action, et ne pouvaient l'être qu'après avoir obtenu de Dieu à leur tour leur émancipation temporelle, lorsqu'Adam la lui aurait demandée à leur tour pour venir l'aider dans ses fonctions. Adam, tenté et séduit par le démon, pèche gravement dans ses facultés de *pensée*, de *volonté*, et *d'action*. La multitude innombrable de

sa classe en acquiert au même instant connaissance et pèche autant qu'elle en est capable. Les uns la repoussent de toute leur volonté, d'autres y adhèrent plus ou moins, d'autres aussi y adhèrent de tout leur vouloir. Ne pourrait-on pas voir dans les premiers les *Justes* ou les *Prédestinés* ou les *Bénis de mon Père*, dans les seconds la tourbe des humains entraînés par les plaisirs et les séductions du monde et dans les troisièmes les plus grands coquins, les plus grands scélérats des divers siècles ? [Ce point d'interrogation confirme le caractère hypothétique du propos qu'il achève. Saint-Martin, on le verra ; doute que les autres âmes humaines aient péché, quoiqu'il ne doute pas de la souillure qu'elles reçurent et que Willermoz, maintenant, déclare.]

« Toute la classe est donc souillée par la prévarication de l'homme [très exactement d'Adam] les plus justes restent chargés d'une grande solidarité pour les plus coupables, et il faudra que tous en acquittent leur part par leur séjour plus ou moins prolongé dans l'incorporation matérielle et dans la mort corporelle qu'ils devront subir, comme dans les peines expiatoires et purificatoires que la Miséricorde leur destine après leur mort »²⁹. Et qui n'a rien à voir avec la métempsycose...

Récapitulons.

Saint-Martin cite Jérémie, I, 5 : « *Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans le sein de votre mère.* » (*Cela peut aider à terminer les disputes sur l'âme préexistante*³⁰). Pour Martines de Pasqually et pour ses disciples, dont Willermoz et, au premier chef, Saint-Martin, la dispute est close avant que d'être ouverte. Les âmes humaines, émanées de Dieu, préexistent à la génération des corps de matière où elles seront emprisonnées, jetées.

L'Homme de désir, observions-nous, y insiste. Or, entre les deux éditions de ce livre, Saint-Martin a découvert Boehme. La seule correction de fond qu'il apportera au texte original vise à préciser, grâce au cordonnier illuminé, la solution martinésienne du problème redoutable de la génération des âmes. Voici le passage où le dernier paragraphe a été ajouté, plus de dix ans après. Il met en cause l'homme individuel. Celui-ci doit se définir, et se réaliser, comme homme-esprit. Par quelle construction l'est-il, qui retentira sur son mode de réalisation ?

Mais l'un dit : Vous ne pouvez le faire naître de l'âme de l'homme, comme le prétendent ceux qui se pressent de juger, parce qu'il n'y a qu'un seul être qui puisse donner la vie immortelle et impérissable.

²⁹ Lettre à Jean de Türkheim, 12-18 août 1821, ap. J.-B. Willermoz, *Les Sommeils*, éd. E. Dermenghem, Paris, La Connaissance, 1926, pp. 152- 153.

³⁰ *Pensées sur l'Écriture sainte*, n° 82, L'initiation, janvier-mars 1965, p. 50.

Un autre dit : Voudriez-vous le faire naître de Dieu, dans le moment où l'homme accomplit la loi grossière de sa reproduction matérielle ? Pourriez-vous souiller à ce point la majesté suprême, que de la faire concourir elle-même avec l'avalissante brutalité de la matière ?

Selon un troisième, ces deux difficultés classent les âmes humaines dans un lieu d'attente, d'où elles peuvent sortir à leur tour, pour s'incorporer ; sans que ce soit l'âme de l'homme qui les crée, et sans que la sublime pureté de l'Eternel soit exposée à la moindre tache.

Et il ajoute : Ce lieu d'attente ne peut-il pas se regarder comme leur état d'enfance ? Et lorsqu'elles en sortent, n'est-ce pas pour s'élever à un état plus parfait ; et pour se réunir un jour, si elles en sont dignes, au souverain Etre, dont le péché les a séparées ? Homme terrestre et corporel, ta loi est semblable.

Selon Jacob Boehme, l'âme humaine produit le germe, ou les essences spirituelles, et non pas l'esprit tout formé. Pesez sa doctrine ; elle paraît concilier bien des difficultés³¹.

Tout homme en ce monde, par le fait qu'il y est sans en être (ainsi que le royaume annoncé par Jésus-Christ), témoigne de son *effroyable transmigration*, le mot figure dans le *Ministère de l'homme-esprit*, et un seul soupir de l'âme humaine ne suffirait-il pas à la prouver ?

Mais la préexistence, c'est d'avoir existé auparavant. Pourquoi ne me souviens-je pas de mon existence préincorporelle ? D'abord, il n'est pas question que je puisse me souvenir de l'Eden. Seul Adam y a vécu. Le mythe de l'âge d'or -- Saint-Martin l'a souligné -- signifie un espoir ; il ne traduit pas une image rappelée en ma mémoire.

Puis la mémoire de mon passé immatériel (auquel passé l'Eden n'appartient pas), les conditions matérielles de ma vie présente la paralysent. Dans l'état spirituel qui succédera à celui-ci, je me souviendrai des faits advenus tandis que j'étais incorporisé. Mais, aujourd'hui que je le suis, impossible de me rappeler mon état purement spirituel. Car la matière empêche l'esprit, mais l'esprit domine la matière. *Ainsi, il n'est pas étonnant que la matière ne se souvienne de rien de ce qui est spirituel, tandis que l'esprit peut se souvenir de tout ce qui est matériel. Nous devons ici-bas ignorer tout ce qui s'est passé antérieurement ; tandis qu'au contraire nous devons savoir, là-haut, tout ce qui se sera passé ici-bas³².*

Craignons d'oublier cette vérité même.

³¹ *L'Homme de désir*, ch. 97 ; cf. l'édition établie et présentée par Robert Amadou, Paris, Bibliothèque 10/18, 1973, pp. 139-140. Rappelons que la première édition est de 1790 et la nouvelle de 1802 (rééd. photomécanique de cette dernière in *Œuvres majeures*, op. cit., t. III, 1977).

³² *Mon livre vert*, n° 297.

Ma vie terrestre, tu as beau être le tombeau de mon esprit, je ne douterai jamais que je n'aie existé avant de venir sur ce théâtre d'expiation. [...] Mon ignorance ne prouvera donc rien contre les temps qui ont précédé ma vie terrestre, et je me rappellerai toujours que la matière a pouvoir sur l'esprit jusqu'à lui servir de ténèbres³³.

Mais parce que je vécus autrefois et autrement, et même si une conjoncture fâcheuse m'interdit sans appel de repasser les images de ma préexistence, advient le phénomène, inconscient dans son processus, de la réminiscence. La réalité de ma vie antérieure dénonce aussi le lien causal qui peut unir ma fortune actuelle, ou certains de ses aspects, à mon passé anté-terrestre. Enfin, de mon origine, ne puis-je déduire quelque chose de ma destination ?

La réminiscence de l'âme, écrit Saint-Martin, *prouve son ancienneté, son origine et son activité³⁴*. De quoi stimuler notre recherche qui, du passé remémoré, débouchera sur le présent et sur l'avenir de l'homme : de l'émanation et de la préexistence à la réminiscence, à la condition de l'homme déchu, à la réintégration.

La réminiscence

De l'émanation découle la réminiscence. *Au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeler, pour ainsi dire, ce que nous savions déjà, et qu'apercevoir ce qui n'avait jamais cessé d'être devant nous³⁵*. Il est vrai : toutes nos inventions ne sont, en quelque sorte, que des réminiscences, parce que l'homme conserve, sur cette terre, des souvenirs de son existence précédente, je veux dire de l'existence antérieure à sa présente incarnation. Mais - contre l'exégèse spirite de cette dernière phrase - notre existence antérieure n'était pas une incarnation, de même que notre existence *post mortem* ne devra pas non plus être imaginée sur le modèle de la vie terrestre.

Quel est donc le sens du phénomène de la réminiscence ? Saint-Martin procure la réponse en une page si belle, si claire, si dense que nous la relirons tout entière :

Si nous sommes émanés d'une source universelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paraître nouvelle ; et réciproquement, si aucune vérité ne nous paraît nouvelle, mais que nous n'y apercevions que le souvenir ou la représentation de ce qui était caché en nous, nous devons avoir pris naissance dans la source universelle de la vérité.

³³ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 91, p. 133.

³⁴ *Mon Livre vert*, n° 513.

³⁵ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 104.

Nous voyons, dans les lois simples et physiques des corps, une image sensible de ce principe, que l'homme n'est qu'un être de réminiscence.

Lorsque les germes matériels produisent leur fruit, ils ne font que manifester visiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les lois constitutives de leur essence, Lorsque ces germes, lorsque le gland, par exemple, étant parvenu à son existence individuelle, était suspendu à la branche du chêne qui l'avait produit, il était, pour ainsi dire, participant à tout ce qui s'opérait dans l'atmosphère ; puisqu'il recevait les influences de l'air ; puisqu'il existait au milieu de tous les êtres vivants corporellement : qu'il était en aspect du soleil, des astres, des animaux, des plantes, des hommes ; en un mot, de tout ce qui agit dans la sphère temporelle.

Il est vrai qu'il n'était présent que passivement à toutes ces choses, parce qu'il n'avait qu'une existence inactive, liée à celle du chêne ; et que n'ayant point encore une vie distincte de celle de son principe, il vivait de la vie de ce principe, mais sans pouvoir rien opérer.

Lorsque ce gland, parvenu à la maturité, tombe sur la terre, ou est placé dans son sein par la main de l'homme, et qu'ayant produit un arbre, il vient à manifester ses propres fruits, il ne fait que répéter ce qui avait déjà été opéré par l'arbre même dont il est provenu ; il ne fait que remonter par ses propres facultés, au point d'où il était descendu ; que renaître dans la région qu'il avait occupée précédemment ; en un mot, que se produire, parmi les mêmes choses, parmi les mêmes êtres, parmi les mêmes phénomènes, dont il avait déjà été environné.

Mais il y a alors une différence frappante : c'est que dans ce second état, il existe d'une manière active, étant agent lui-même ; au lieu que dans le premier, il n'était que passif, et sans action distincte de celle de son principe.

Nous pouvons penser la même chose de l'homme intellectuel. Par sa primitive existence, il a dû selon la loi universelle des êtres, tenir à son arbre générateur ; il était, pour ainsi dire, le témoin de tout ce qui existait dans son atmosphère ; et comme cette atmosphère est autant au-dessus de celle que nous habitons que l'intellectuel est au-dessus du matériel, de même les faits auxquels l'homme participait, étaient incomparablement supérieurs aux faits de l'ordre élémentaire ; et la différence des uns aux autres, est celle qu'il y a entre la réalité des êtres qui ont une existence vraie et indélébile, et l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie dépendante et secondaire. Ainsi, l'homme étant lié à la vérité, participait, quoique passivement, à tous les faits de la vérité.

Après avoir été détaché de l'arbre universel, qui est son arbre générateur, l'homme se trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumières, et à manifester les vertus et les facultés analogues à sa vraie nature, il ne fait que réaliser et représenter par lui-même ce que son Principe avait déjà montré à ses yeux : il ne fait que recouvrer la vue d'une partie des objets qui avaient déjà été en sa présence ; que se réunir à des êtres, avec lesquels il avait déjà habité ; enfin, que découvrir de nouveau, d'une manière plus intuitive, plus active, des choses qui avaient déjà existé pour lui, dans lui et autour de lui³⁶.

La réminiscence n'est pas mes souvenirs illusoires. Platon parlait de contempler les Idées ; Saint-Martin de s'alimenter à la sève de notre arbre générateur et d'être le témoin de tout ce qui existait dans son atmosphère. Anes aux reliques, ainsi que l'esclave accouché par Socrate d'un théorème géométrique, nous n'avons qu'un espoir, et c'est aussi notre gloire : que l'homme redevienne ce qu'il fut, en mieux. De se régénérer, de se réintégrer. De se réintégrer par la régénération.

Or, l'homme est déchu. Est-il déchu parce qu'il a péché ? Oui, en un sens. Mais rectifions avant de fixer ce sens : l'homme est déchu à cause du crime primitif. Qu'est-ce que le crime primitif, et quel homme a donc péché, et quel homme est donc déchu - le comment, le pourquoi, inscrits dans la vie antérieure, de notre vie présente aux conditions individuelles si inégales -, dans le prochain numéro de l'initiation nous entendrons Saint-Martin à ces sujets.

*

* *

Le prince Charles de Hesse-Cassel (1744-1836), nous l'avons dit en commençant, croyait à la métempsycose. Il y croyait parce qu'il croyait à la rotation des âmes et comme à l'une des possibilités offertes, ou plutôt imposées, le cas échéant, aux âmes en rotation³⁷. La métempsycose frappe si fort l'imagination que les contemporains du prince ont surtout retenu de son eschatologie, cet aspect-là.

³⁶ - d° - I, 70-73.

³⁷ Cf. G. Van Rijnberk, *Episodes ...*, op. cit., pp. 95-114. « Cette doctrine, écrit le prince, me fut donnée tout à coup il y a plus de trente ans [sc. ca 1791] de la manière la plus singulière par le Seigneur, qui m'enseigne ensuite tous les corps par où j'avais passé » (p. 105).

Signalons, car elle est peu connue, la traduction française du classique de la kabbale en la matière : Isaac Loria, *Traité des révolutions des âmes, traduit pour la première fois en français par Édouard Jégut et précédé d'une introduction par Paul Sédir*, Paris, 1905 (tiré à cent cinquante ex.)

Or, parce que Charles de Hesse avec quelques amis - l'Ecole du Nord, comme on dit parfois un peu vite - professe la croyance en la métempsycose, le sujet va revenir, en termes exprès, sous la plume de Saint-Martin.

C'est Kirchberger qui met la question sur le tapis. Il a su que Lavater s'était formé de l'Ecole du Nord l'opinion la plus avantageuse, sauf sur un point : « La seule chose qui embarrassait infiniment notre ecclésiastique, écrit-il à Saint-Martin, le 24 décembre 1793, c'était une doctrine singulière qu'il trouve établie dans ce cercle : la doctrine de la rotation des âmes. Tous les hommes qui vivent actuellement, lui dirent les membres de cette école de nouveaux pythagoriciens, ont déjà vécu sous plusieurs formes et plusieurs noms différents ; les hommes les plus saints sont obligés de paraître encore une fois dans ce monde sous la forme des hommes les plus communs »³⁸. Et Kirchberger avoue qu'il partage l'embarras de Lavater : cette doctrine ne lui « paraît point analogue à l'esprit de notre ami B. [sc. Jacob Böhme]. » (p. 112)

Saint-Martin répond à Kirchberger, le 6 janvier 1794, en soulignant les rapports qu'il a discernés entre l'Ecole du Nord et l'école avignonnaise de dom Pernéty (p. 112), où - ajoutons-le - on recevait la doctrine de la métempsycose³⁹. Puis, il accueille l'occasion de définir sa pensée sur cette doctrine. Il le fait ainsi :

Quoique tous les caractères de cette nouvelle branche [sc. L'Ecole du Nord] ne me paraissent pas défectueux, cependant, il me semble que cela pourrait devenir encore plus central ; et ce sont nos lectures chéries qui m'apprennent à penser ainsi. Alors la doctrine qui est régnante dans ce cercle, se purgera de la partie de la métempsycose des âmes, système qui ne manque jamais d'être enseigné dans les écoles inférieures, et qui l'est journellement par nos somnambules, mais qui ne convient à aucun des grands principes de la théorie spirituelle divine, à moins que vous

³⁸ *La Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin [...] et Kirchberger [...]*, Paris, E. Dentu, 1862, p. 111. Toutes les citations à venir des lettres de Saint-Martin et de Kirchberger sont tirées de cet ouvrage auquel on référera désormais, dans le texte même et entre parenthèses, par le nombre de la page.

³⁹ Cf. J. Bricaud, *Les Illuminés d'Avignon*, Paris, E. Nourry, 1927, pp. 34-35, qui cite notamment les *Mémoires sur les énigmes* (1773) de Pernéty :

« On a défini la métempsycose une translation de l'âme d'un être vivant dans le corps d'un autre individu qui n'était vivant qu'en puissance. On dit que Pythagore puisa le système de la métempsycose dans les instructions qu'il reçut des prêtres d'Egypte ; mais ni ceux-ci, ni les académiciens grecs, disciples de Pythagore, n'entendirent par ce terme de translation de l'âme intelligente d'un homme dans le corps d'un autre homme ou d'un animal ; mais la translation ou plutôt la transfusion totale ou partielle de l'âme animale ou animante d'un être dans un autre être, que la nature a formé de nouveau, pour lui donner une vie conforme à sa manière d'exister, suivant son genre ou son espèce. Tout se résout en ce dont il est composé, tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde avant que de paraître sous sa forme individuelle et retournera dans son temps et à son tour au même point d'où il est sorti, pour renaître sous la même forme, ou sous une forme différente ».

n'appeliez métempsycose le retour possible et répété des grands élus de Dieu, tels qu'Hélie, Hénoch, Moïse, etc. qui peuvent bien, en effet, paraître à différentes époques pour constater et concourir sensiblement à l'avancement du grand œuvre, parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis ; mais le mal et la souillure trouvent, en sortant de ce monde, de nouvelles régions plus vives que la terre, et qui nous purifient ou nous souillent encore davantage, de manière que les épreuves terrestres ne pourraient plus être suffisantes pour le degré où nous nous trouvons ; ce qui me détermine, plus que jamais, à regretter cette espèce de métempsycose, qui me paraît n'être qu'un reflux des diverses facultés sidériques que la zone astrale fait passer sur nous, et qui, par-là, nous montre à nous-mêmes, sous les différentes formes qu'elle nous imprime et qui ne nous appartiennent pas plus que les noms, les titres et les différentes décorations des rôles de théâtre ne sont propres à l'acteur qui en est revêtu pour le moment. Une lettre ne me permet pas de m'étendre plus loin sur cet objet (pp. 112-113).

Le 15 janvier, Kirchberger jette, à propos de Nette Lavater, une remarque : « Cette fille, écrit-il, est un ange, mais comme elle ne croit pas plus à la métempsycose que vous et moi, elle se trouve sur tout cela dans la plus grande perplexité » (p. 116). Mais Saint-Martin feint de ne pas voir la perche ainsi tendue.

Aussi Kirchberger que le sujet semble troubler fort (tout ce qui touchait au sensible ne le troublait-il pas ?), revient à la charge, le 30 avril : « Cette Ecole du Nord pousse l'idée de la métempsycose si loin qu'elle prétend que saint Jean vit encore avec eux corporellement. Ils ont même annoncé que vraisemblablement il fera un voyage à Zurich, pour visiter le père de notre jeune personne [sc. J.C. Lavater]. Jugez de là à quoi ils en sont » (p. 127). Les élèves de l'Ecole en cause jouissent d'un oracle ; ils ont donc interrogé celui-ci, continue Kirchberger, sur la question de savoir s'il y a « un passage dans l'Écriture sainte qui prouve incontestablement la métempsycose ? » L'oracle répond : « Oui et non. [L'oracle était traditionaliste.] Cela veut dire que, pour quelques-uns, il se trouve des passages dans le vieux Testament, mais pas pour tous. Alors, ils continuent : « Est-ce qu'il y en a dans le Nouveau Testament ? » De oui en non, et de non en oui, l'oracle finit par répondre à cette dernière question en indiquant Matthieu, XI, 14 (p. 128)⁴⁰.

⁴⁰ Ce verset transmet un oracle de Jésus sur le Baptiste : « Et si vous voulez comprendre, il est cet Elie qui doit venir ». Allusion évidente à Mal. IV, 5 : « Je vous enverrai le prophète Elie avant que vienne le grand et redoutable jour de l'Éternel ». (Cf. sur les traditions élianiques, ici topiques, la somme publiée par les *Études carmélitaines*, « Elie le prophète », Paris, Desclée de Brouwer, 1956, 2 vol.),

Saint-Martin ne se laisse pas éblouir par ces prestiges. Il en a vu d'autres. Mais il refuse d'entrer dans le jeu de Kirchberger, et se contente de lui répondre, le 14 mai 1794 : Ce que vous m'en dites de nouveau [sc. de l'Ecole du Nord] ne change rien du tout à ce que je vous ai écrit sur cet article, et je vous y renvoie sans inquiétude (p. 130).

Enfin, le 23 du même mois, Saint-Martin met un point final à la discussion par ces mots : Leur erreur sur la métempsycose a un fondement qui la rend excusable ; et Jeanne Leade plaiderait pour eux⁴¹ : mais les hommes se pressent toujours trop d'aller de la possibilité au fait ; et ceux en question n'ont pas calculé à quel prix s'achètent les faveurs dont ils parlent. Ne me questionnez pas sur cela, une lettre serait insuffisante pour vous répondre (p. 133).

Saint-Martin exprime une réserve, admet une apparence d'exception à sa condamnation générale de la métempsycose. Cette apparence d'exception, nous allons l'examiner maintenant, avant de signaler une exception véritable, mais qui ne concerne pas les âmes humaines.

Jésus lui-même, par l'oracle susdit, entendait-il que Jean-Baptiste était Elie revenu, au sens le plus littéral et le plus matériel (ainsi que l'entendaient sans doute de nombreux auditeurs), ou bien que Jean-Baptiste tenait le rôle de précurseur que Malachie avait attribué à Elie revenant ? Bref, Jean-Baptiste était-il, selon Jésus, Elie *reditus* (*redivivus* serait ambigu), ou bien un prophète « *in spiritu et virtute Eliae* » (selon l'expression de Lc., I, 17) ?

La dernière opinion semble avoir été celle de Saint-Martin, qui écrit : *Dans tout ceci, il y aurait des apparences de métempsycose. Car Elie, enlevé sous Joram, fils d'Achab, est donné comme reparaissant dans Jean-Baptiste et doit encore être tué par la bête. (Mais Jean-Baptiste, quoiqu'annoncé par le Messie comme étant Elie, ne faisait cependant que marcher dans l'esprit et la vertu d'Elie, ce qui prouve déjà une différence avec le premier Elie. Quant à celui de la fin des temps, il sera connu à son époque). (Pensées sur l'Écriture sainte, n° 102).*

Et aussi : *le juste Elie, dont le nom embrasse toutes les classes d'êtres supérieurs à la matière, et qui s'est fait connaître par les actes les plus extraordinaires. (Tableau naturel..., II, 77).*

Voir notre note annexe sur la réincarnation dans le Nouveau Testament.

⁴¹ Quel est ce « fondement » ? Quelle est cette vérité spirituelle devenue folle chez les adeptes de la métempsycose et dont Jane Lead est citée comme témoin ?

Serge Hutin a pu dire que « Jane Lead reprend la théorie rosicrucienne des « grands initiés » (*Les Disciples anglais de Jacob Boehme*, Paris, Denoël, 1960, p. 99). Il étaye son assertion d'un passage très significatif de *The Glory of Sharon*, que voici : « Instances of adepts herein, and also of the deep arcanum of the philosophers, through their knowledge of the original ground of nature, may he had from a certain fraternity (however counted fabulous yet) known to be in existency and being : having hithertowards obscured and hidden themselves because the universal are not accounted worthy to have it communicated to them. These are planted as in an outward paradise among Themselves, in some part of this visible world. Where they do act, and bring forth great and marvelous wonders, being masters of the treasures of the mineral kingdom. These are reserved for a Great Work in their time and season». (Hutin, op. cit., p. 261, n. 86). Il est clair que, dans le système de Jane Lead, toute théorie métempsycosiste (c'est-à-dire réincarnationniste) est exclue. Cf. Hutin, op. cit., pp. 112-113. Mais on peut, sans forcer, trouver quelque parenté entre la pensée de Jane Lead sur les Adeptes (au sens alchimique du terme, qui équivaut à peu près à celui de Rose-Croix) et celle de Saint-Martin sur les Elus, dont nous allons traiter à l'instant et où se dévoilera le « fondement » annoncé.

Après avoir repoussé fermement et généralement la théorie de la métempsycose, Saint-Martin ajoutait une restriction : à moins que vous n'appeliez métempsycose le retour possible et répété des grands élus de Dieu, tels qu'Hélie, Hénoch, Moïse, etc. qui peuvent bien, en effet, paraître à différentes époques pour constater et concourir sensiblement à l'avancement du grand œuvre, parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis (p. 113).

Ce texte appelle, du point de vue qui est le nôtre, deux remarques propres à en fixer le sens et la portée.

D'abord, il ne s'agit ici que des « grands élus de Dieu ». Ces grands élus, ou élus généraux, Saint-Martin en a, bien sûr, reçu la notion de Martines. Il la définit lui-même ainsi : Quoique tous les hommes de la terre soient destinés à manifester, même ici-bas, quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques-uns d'entre eux sont appelés à cette œuvre avec une détermination plus positive que les autres hommes, et qu'ils ont à opérer des faits plus vastes et plus considérables. [...] nous regarderons tous les hommes de la terre comme des élus, mais divisés en deux classes, celle des élus particuliers et celle des élus généraux. Or, les élus généraux, « êtres privilégiés », destinés à de plus grandes œuvres⁴², que Saint-Martin, pour faire court, nomme souvent les élus, forment « une classe à part »⁴³. Et il est sans doute légitime d'appliquer à leur retour la phrase que Saint-Martin consacre à leur prédestination : On aurait tort, en un mot, d'assimiler tous les élus [c'est-à-dire les élus particuliers avec les élus généraux] et de conclure du petit nombre à l'universalité des hommes⁴⁴. Si métempsycose il y a pour les élus, c'est pour les élus seulement, j'entends bien les élus généraux, et même seulement pour quelques-uns d'entre eux. Mais y a-t-il métempsycose pour quelques élus, ou bien l'apparence n'en est-elle qu'apparence ?

Notre deuxième remarque se place à ce point. C'est au mieux une licence que Saint-Martin accorde en acceptant qu'on nomme métempsycose le retour des élus. Au vrai, le théosophe craint qu'on ne confonde métempsycose et retour, et c'est pourquoi il allègue le retour après qu'on lui a parlé de métempsycose. Il donne ainsi aux esprits égarés une chance de passer d'une idée fausse à une idée juste, sans se désavouer en leur vocabulaire.

Singulière métempsycose, en effet, non seulement dans son extension (dont nous avons, premièrement, remarqué la modestie), mais

⁴² *Tableau naturel...*, op. cit., I, 164-165 et 166.

⁴³ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 170.

⁴⁴ *Tableau naturel...*, op. cit., I, 166.

aussi dans sa compréhension. Parmi les élus capables de «retourner» sur cette terre après l'avoir quittée, Saint-Martin cite deux personnages qui ont été enlevés au ciel avec leur corps et sans mourir. Il en cite un troisième dont l'Écriture prend soin de nous apprendre que le lieu de sa sépulture n'a jamais pu être découvert, et même semble insinuer qu'il ne le sera jamais. Peut-être Saint-Martin a-t-il pensé aussi à saint Jean que le prince Charles de Hesse était sûr d'avoir rencontré en chair et en os et dont une tradition vivace en chrétienté affirme qu'il n'a pas connu la mort. (Cette tradition est fondée, plutôt mal que bien d'ailleurs, sur la parole de Jésus répondant à Pierre : « Si je veux qu'il [sc. l'apôtre Jean] demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ! »⁴⁵. Je ne soutiens pas que Saint-Martin exclut absolument la possibilité que l'âme d'un Elu s'incarne, en divers moments de l'histoire de l'humanité, dans des corps humains différents. Mais je relève que le problème se pose d'une manière très particulière, voire ne se pose pas, pour Enoch et Elie. Ou bien voudrait-on qu'ils se désincarnassent, qu'ils mourussent là-haut afin de se réincarner ici-bas ? Je relève aussi que le cas Moïse et de saint Jean ressemble fort au leur, pour dire le moins.

D'autre part, je pense aussi que Saint-Martin a restreint aux plus grands des grands élus, peut-être à ceux-là seuls que nous venons de rencontrer, le privilège du retour.

[...] parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis, cette proposition explique, selon Saint-Martin, le retour des Elus. Son sens obvie est, en effet, que les Elus, pas plus que les entités selon Occam, ne doivent être multipliés, bien que leur fonction puisse être mainte fois requise. Mais, dans l'hypothèse où Saint-Martin aurait envisagé la possibilité du retour de grands Elus qui eussent connu la mort, qui sait si le même principe d'économie ne devrait pas nous inciter à croire que ces âmes incarnées se réincarneraient dans les mêmes corps que par devant ? Et le mot « métempsycose » s'appliquerait-il encore ?

Venons-en maintenant à la deuxième exception. Celle-là vise les démons incorporisés dans les animaux, et le terme « métempsycose » désigne cette incorporation, en toute rigueur.

Il y a, en effet, selon Saint-Martin, une métempsycose qui était destinée à d'autres êtres qu'à l'espèce humaine et qu'on lui a appliqué mal à propos dans le *Bhâgvât Giêtâ*, poème indien écrit en sanscrit et traduit par Charles Wilkins, London, 1785⁴⁶. Et Saint-Martin de recopier une note de Wilkins dont voici ma traduction : L'enfer - dans l'original : *nârka*, les régions infernales - censé situé au fond de la terre, où ceux

⁴⁵ Lc., XXI, 22.

⁴⁶ *Pensées mythologiques*, n° 4, in *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, VII (1961), pp. 20-21.

dont les vertus sont moindres que les vices sont condamnés à vivre pour une période proportionnelle à leurs crimes, après quoi ils remonteront pour aller habiter le corps d'animaux impurs⁴⁷. Pour Saint-Martin, ce passage d'une âme identique à travers des corps différents, cette métempsycose est limitée aux âmes diaboliques et aux corps animaux. Ajoutons que l'incorporation des démons dans les bêtes signifie, comme toujours l'incorporation en système gnostique, un emprisonnement ; elle entrave l'action des êtres pervers et l'homme qui sait les raisons des choses s'en félicitera. Aussi Saint-Martin dit des animaux qu'il est bien heureux pour l'homme qu'ils existent⁴⁸. L'Agent inconnu, en 1785, leur reconnaissait « une destination d'expiation »⁴⁹, suivant la doctrine de Martines pour qui le monde matériel est la borne des opérations mauvaises des démons.

Ainsi, c'est très probablement à propos des seuls démons qu'on est en droit, dans la perspective saint-martinienne, de parler, au sens strict, de métempsycose.

Pour Charles de Hesse, le purgatoire n'était « que le masque que les prêtres ont inventé et donné à la rotation »⁵⁰. Constatons que Saint-Martin, en revanche, tient la rotation, et particulièrement son aspect de métempsycose, pour le masque, l'image grossière du purgatoire. Saint-Martin réinvente, ou, si l'on préfère, rend intelligible, à partir de ses prémisses doctrinales, l'image grossière du purgatoire.

Car, selon Saint-Martin,

a) Il existe une étape, ou des étapes purificatrices entre la mort et la réintégration. Même dans le cas des justes réconciliés, la réintégration ne sera totale que par l'accomplissement, quand les temps seront révolus, de l'apocatastase. La réintégration parfaite - proclamons en tremblant ce que Saint-Martin craignait de proclamer - ne peut être que générale.

b) Cette étape, ou ces étapes, qui suivent l'étape terrestre, ne s'accomplissent pas, elles, sur cette terre où la précédente s'est effectuée ; mais en d'autres places qu'il vaudrait mieux dire d'autres états, pour prévenir une fausse interprétation locale matérielle.

c) La métempsycose offre une image grossière, si grossière qu'on pourrait la dire fausse, de cette étape, de ces étapes non terrestres, des

⁴⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁸ *Pensées sur les sciences naturelles* (inédit), n° 8.

⁴⁹ Paul Vulliaud, *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, E. Nourry, 1929, p. 280.

⁵⁰ Lettre à Türkheim ap. G. Van Rijnberk, *Episodes...*, op. cit., p. 108.

divers degrés de la grande série que nous avons à parcourir avant d'avoir atteint le dernier terme de notre destination originelle⁵¹.

d) Le retour des grands Elus a pu passer pour une manifestation de la métempsycose ; la métempsycose a pu en être, pour une part, au moins, le reflet brisé. Mais le phénomène du retour n'intéresse qu'une classe très restreinte, en toute hypothèse, d'hommes. Surtout, il s'effectue selon des modalités si particulières qu'il semble abusif de les identifier, même dans les cas les plus favorables (lesquels sont d'ailleurs hypothétiques) avec celles de la réincarnation, comme les réincarnationnistes, les définissent.

e) En théosophie saint-martinienne, la métempsycose, la réincarnation, si l'on veut, mais ce sera avant la lettre, tient une place importante au chapitre de la démonologie, aucune au chapitre de l'anthropologie.

Saint-Martin n'a pas professé la doctrine de la réincarnation des âmes humaines. Il l'a même condamnée. Mais il a montré quelle vérité cette erreur déguise. Pour exprimer cette vérité, le mot « transmigration » paraît le moins inadéquat, et, en tout cas, le moins déroutant. Or, la transmigration est, selon Saint-Martin, la règle pour la très grande majorité des hommes qui, émanés de Dieu comme ils le sont tous, tendent, *nolens volens*, à se réintégrer dans leur Principe et doivent s'y efforcer.

Ainsi, par le biais d'une recherche d'école, avons-nous débouché sur ce qui seul mérite de nous occuper - sur l'affaire qui est l'unique nécessaire. Saint-Martin, sans illusion sur le goût des hommes à se divertir, l'avait, plus aimablement, nommé notre « grande affaire ». Mais c'était afin de ne pas effaroucher.

*
* *

⁵¹ Note de S.M. à sa traduction de *l'Aurore naissante*, par Jacob Böhme, ch. X.X, n° 81, éd. 1800, p. 170.

De l'inégalité des conditions humaines et, à propos, du crime primitif

L'émanation - idée et réalité, idée d'une réalité -, l'émanation, qui réalise une idée *ex se*, éclaire, au présent, le passé, le présent même et le futur de l'homme. Elle entraîne, tout à l'heure, la réminiscence, dont le phénomène, qui fonde une épistémologie, y réfère tout observateur avisé du sujet connaissant et de soi-même par privilège. Elle qualifiera, dans le prochain sous-chapitre, cette destinée de l'homme qui, par analogie avec son origine et en compensation de son exil, lui imposera d'être réintégré, avec son propre concours.

Mais en corollaire de l'émanation (comme l'était la réminiscence), ou plus précisément de sa suite funeste et librement donnée par l'esprit quaternaire - laquelle a nom chute d'Adam ; mais en corollaire, donc, de l'émanation des mineurs et de l'émancipation ne faut-il pas discerner l'inégalité des conditions humaines ? La question mérite trois fois qu'on la mentionne. Premièrement, parce qu'au cas d'une réponse affirmative, le sort de chaque âme dépendrait de la préexistence de toutes et ce lien ressemblerait - sans s'y identifier (car, en martinisme, point de vie antérieure sur la terre) - à la manière dont les partisans de la métempychose prétendent expliquer pourquoi nos fortunes ici-bas diffèrent. Puis, Saint-Martin lui-même a posé la question qui tracassait les philosophes, et il a répondu non. Enfin, à ce propos, le crime primitif revient sur le tapis tant dans sa nature que dans ses conséquences et le mécanisme de son hérédité.

Voici, d'emblée le problème posé et traité par Saint-Martin :

Quelques observateurs ont pensé que les différents états de bonheur et de malheur par lesquels nous passons ici-bas étaient la suite de notre adhésion ou participation plus ou moins grande au crime du premier homme. « Les preuves qu'on a eues d'ailleurs, et où on a reconnu les âmes attendant en pâtement leur incorporation matérielle, ne seraient point contraires à la simplicité du principe que j'expose. Ces âmes peuvent avoir été souillées, et je ne le nie pas. Mais ont-elles été coupables ? C'est ce dont je doute, et il faut bien faire attention à ne pas confondre souillure de participation avec iniquité active. En outre souvenons-nous du passage de la Genèse adressé au premier homme mâle et femelle : Crescite et multiplicamini. Toute la race n'était donc pas au même degré que le chef. Par conséquent, elle ne pouvait être active ni coupable comme lui. » Cette idée spécieuse en a gagné plusieurs, mais ils oublient que ce serait connaître le secret de la sagesse divine dans la distribution de ses dons et que Dieu seul s'est réservé cette

connaissance. Lui seul a la clef de son œuvre. Ce serait, dis-je, subordonner l'élection des grandes colonnes à la nécessité de la justice, et mettre de côté les ressorts de l'amour et de la miséricorde. Enfin, ce serait rendre le mérite de l'homme, arbitre des distributions et des grâces divines. Dieu ne pourrait plus dire : J'ai choisi cet homme parce que je l'ai voulu ; mais parce qu'il avait un titre qui m'a forcé à me conduire ainsi à son égard. Quel est l'homme qui peut avoir un titre envers Dieu ? Ainsi, en admettant même nos prévarications primitives que je ne nie pas, la raison de nos différents emplois ici-bas, n'est pas prouvée⁵².

Hypothèse impie, juge donc Saint-Martin. Mais hypothèse spécieuse aussi. Critiquons-la. La réminiscence était un commun apanage. Pourquoi, se leurrent certains, en irait-il autrement de la culpabilité et des pâtiments qui y sont proportionnés ? Adam possédait en germe la connaissance universelle immédiatement communiquée. D'où chaque homme possède en germe la connaissance. Il paraît logique que, semblablement, les mineurs d'après la chute portent la responsabilité du crime primitif. Mais c'est s'abuser sur ce crime et sur son contexte. Voyons cela.

Mes jours sont la vapeur du jour de l'Eternel⁵³.

Telle est la base : L'Eternel a émané, émane et émanera toute âme humaine, après comme avant la chute d'Adam. (Suffirait-il pas de dire qu'il émane, en son éternité, toute âme humaine ?)

Regardez la figure universelle de Martines de Pasqually. L'immensité du monde surcéleste sépare l'immensité divine des trois mondes créés. Elle est habitée par la multitude des êtres spirituels que le Créateur a soumis à la loi du temps. Ils y forment, en similitude de l'immensité divine, quatre classes distinctes par leur nombre d'action, par leur vertu, leur faculté et par le degré de puissance temporelle dont elles sont revêtues.

Dans le quatrième cercle, en aspect du centre divin auquel il était uni par sa ligne perpendiculaire, le Créateur a émané, hors son sein, la classe générale des intelligences humaines. De ce même cercle, Adam, comme on l'appelle faute de mieux, Adam, le premier homme, comme on l'appelle à cause de l'aventure suivante mais aussi à cause qu'il était le chef de cette nouvelle classe d'êtres, Adam, et Adam seul, est émancipé, pour venir manifester la puissance divine comme agent et représentant

⁵² *Pensées sur l'Écriture sainte*, n° 100, *L'Initiation*, janvier-mars 1965, pp. 54-55. Le titre de cette pensée, dont nous avons donné le texte intégral, est « Raison des choses »

⁵³ *Ode sur l'origine et la destination de l'homme*, première strophe. Le même vers se retrouve dans la deuxième éd. de l'*Ode* intitulée *Stances*. Cf. *Œuvres majeures*, t. I, p. 576 et p. 577

de la Divinité. Il est placé, répète, fidèlement, J.-B. Willermoz, après Martines de Pasqually, «au centre des quatre régions célestes. [Cette émancipation consiste à passer du surcéleste au céleste, ne quittez pas des yeux la figure universelle] dénommée Paradis terrestre, que les plus grands géographes ont vainement cherché et ne découvriront jamais sur la surface de la terre, pas plus que les quatre fleuves qui l'arrosaient ; place éminente qu'il occuperait encore, avec tous les siens, s'il était resté fidèle à son Créateur, mais dont, après son crime, il fut expulsé ignominieusement et envoyé ramper matériellement sur la terre»⁵⁴.

« C'est aussi dans ce centre régional que devaient être émancipés et envoyés à leur tour les autres mineurs-hommes de sa classe, dont il demanderait du Créateur l'émancipation pour venir l'aider dans ces augustes fonctions pour les opposer à la multitude des esprits rebelles et comprimer tous ensemble leur action perverse »⁵⁵.

De même, dans une instruction cohen anonyme et inédite : « Pour contenir avec encore plus de puissance ce pervers et tous ses complices, l'Eternel émancipa une de ces intelligences qui fut l'homme, et lui donna son verbe de puissance pour rejeter l'espace et le temps et y dominer sur tous les êtres intelligents qui avaient été émancipés pour agir et opérer sous son autorité supérieure à tous ces agents en puissance et en vertus. Par le nombre de son émancipation, il fut huitenaire.

Ce chef fut incorporé par la puissance de l'Eternel dans un corps simple et glorieux et impénétrable dans tous les combats que les pervers pouvaient lui livrer. Cette incorporation s'opéra par l'action de l'esprit majeur qui le nécessite d'opérer ses trois actes résultant de ses trois facultés. Il reçut aussi la puissance d'incorporer les puissances de son cercle qui étaient hors de l'espace et du temps pour y être ses agents, ses ministres et ses coopérateurs.

L'homme, pour agir, tenait toute sa puissance, sa force et ses vertus de la correspondance ou de la perpendiculaire qui subsistait de lui à son principe, et par cette liaison, il lisait continuellement dans la pensée de son principe et en opérait la volonté avec une telle puissance qu'il pouvait varier sa forme ou la changer en réintégrant en lui la première et en en produisant une autre, ce qui s'opérait par le changement d'action »⁵⁶.

Or, donc, Adam seul fut émancipé, posté en son mirador. Il détenait le verbe divin de puissance et dominait sur tous les autres agents qui

⁵⁴ J.-B. Willermoz, « Cahier D 2 », ap. G. Van Rijnberk, *Episodes de la vie ésotérique...*, op. cit., p. 144.

⁵⁵ J.-B. Willermoz, « Cahier D 9 », ap. G. Van Rijnberk, *Episodes de la vie ésotérique...*, op. cit., p. 156.

⁵⁶ B.M. Lyon. Ms. 5940, ff. 9-10 et 11.

avaient été émancipés eux aussi, et placés sous ses ordres, non moins que sur leurs frères, ses frères, qui avaient mal tourné, les démons. Un corps était requis aux fins de médiatiser son action : ce fut un corps glorieux, impénétrable du fait de sa simplicité.

Adam vint à pécher. Adam seul, j'y reviendrai. Il tomba, et nous aussi nous sommes déchus. J'y reviendrai en deuxième et en troisième lieux respectivement.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le crime primitif ?

Pour mémoire : des exégèses variées et parfois contradictoires proviennent de tous les milieux de pensée, depuis qu'existe, c'est-à-dire avant la lettre, le troisième chapitre de la Genèse.

Une double opinion majoritaire, néanmoins, s'en dégage. La pomme, qui n'a d'ailleurs jamais été dans le texte-prétexte qu'un fruit anonyme, signifierait la concupiscence, la libido, le désir ; le désir, oui, en l'un ou l'autre, voire en l'un et l'autre de ces deux déterminations-ci : désir de savoir, désir d'une jouissance sensuelle, spécifiquement génitale. Peut-être est-ce, dans les deux cas, de *connaître* qu'il s'agit.

Puis inscrivons la thèse des deux maîtres de Saint-Martin.

De Martines de Pasqually, le *Philosophe inconnu*, une fois de plus et selon son habitude quand l'essentiel est en cause, gardera tout : l'expression « crime primitif », la notion, l'explication.

Or, selon Martines, Adam et Eve ont exécuté l'impératif divin : ils se sont multipliés. Mais, au premier coup, ils laissèrent leurs sens matériels s'enrager, coïtant avec fureur. Ainsi engendrèrent-ils « la forme corporelle de leur premier fils qu'ils nommèrent Caïn, qui veut dire « fils de ma douleur ». Ce nom lui fut donné par Adam, parce qu'il sentit bien qu'il avait produit ce fils avec une passion désordonnée et contraire à la modération que le Créateur lui avait ordonné d'employer dans cette reproduction physique »⁵⁷.

Mais ce crime-là ne fut pas primitif. Il était second. A ce titre, il aggrava la condition d'Adam, retarda sa réconciliation. Rien de moins, ni, surtout, rien de plus. Car Adam avait déjà péché, il était déjà déchu. C'est donc en-deçà qui nous intéresse. Et alors Eve n'existait pas, puisqu'elle va être le fruit de l'opération criminelle qui entraîna la chute de l'ancêtre.

Ce crime primitif, Adam le commit en effet, quand le démon lui eut persuadé de réaliser ses fantasmes de science et – savoir, c'est pouvoir – de puissance.

« L'homme, après avoir opéré les trois actes par lesquels sa volonté était nécessitée et par lesquels il venait de manifester sa puissance dans la création, il lui en restait un quatrième à faire qu'il devait opérer avec la

⁵⁷ *Traité de la réintégration*, éd. R.A., op. cit., pp. 185/187 (version originale).

liberté de sa volonté ; bon, si sa volonté s'y portait conformément à sa loi ; abominable, si sa volonté s'écartait de cette loi. Dans le premier cas, le résultat de son acte devait accomplir son quaternaire, dans le second cas, son résultat allait être un ternaire.

Sa loi lui prohibait de toucher à l'arbre de vie et de mort, à l'arbre de la science du bien et du mal. L'arbre de vie était la puissance même de l'être suprême, comme seul principe, seul générateur, de tous les êtres ; l'arbre de mort était la peine que sa loi lui infligeait. L'arbre de la science du bien était pour lui son acte conformément à sa loi d'unir sa volonté à celle de son principe pouvant à tout instant lire dans la pensée même de son principe. Les allégories de ces arbres de vie et de mort, de bien et de mal n'étaient pour lui qu'une allusion de l'abus et du bon usage qu'il ferait pour opérer le quatrième acte »⁵⁸.

Ce mythe peut s'analyser en une histoire. Un des principaux esprits pervers s'approcha d'Adam : « Que désires-tu connaître de plus, lui souffla-t-il, du Créateur ? N'a-t-il pas mis en toi toute vertu et puissance égales à lui ? Agis et opère, en ta qualité d'être libre, toute volonté innée en toi, soit sur Lui, soit sur toute la création universelle qu'il a soumise à ta puissance et à ton commandement. Tu apprendras pour lors à être convaincu que ta puissance ne diffère en rien de celle du Créateur. Tu apprendras encore à connaître que tu es non seulement créature particulière, mais encore créateur, comme te l'a dit le Créateur qu'il devait naître de toi une postérité de Dieu »⁵⁹.

Adam céda à la tentation et opéra la science démoniaque. Il prévariqua à l'instar des esprits pervers et réussit le projet que ceux-ci avaient conçu pour leur compte mais que Dieu avait entravé. (En revanche, le crime en soi fut mieux réussi chez les modèles d'Adam que chez lui-même, qui leur en dut le projet). Mais « il s'en fallut de beaucoup, car, au lieu d'avoir opéré une création de forme glorieuse, il créa une forme ténébreuse tout opposée à la sienne »⁶⁰. *Houwa* est née, Eve, la première femme.

L'humanité sera désormais divisée en mâles et en femelles.

Jacob Boehme, « affirmateur » à la Milosz s'il en est, énonce les mêmes vérités autrement.

Lucifer a été perdu par une sorte d'orgueil. « S'il n'avait pas vu la naissance magique en sa haute lumière il n'aurait pas désiré être dans l'essence son propre maître et créateur »⁶¹.

⁵⁸ B.M. Lyon, Ms. 5940, ff. 11-12.

⁵⁹ *Traité de la réintégration*, éd. R.A., op. cit., p. 125 (v.o.).

⁶⁰ - d° -, p. 141 (v.o.).

⁶¹ *Mysterium magnum*, trad. J. Jankélévitch, 2 vol., Paris, Aubier, Montaigne, 1945, chap. XI, § 2.

Joli problème à résoudre : Adam a-t-il, au bout du compte, agi, lui aussi, par orgueil ? Car Adam, lâchant la bride à son imagination, a contemplé et admiré la nature de préférence à Dieu : imagination dépravée et défaut de volonté. Mais est-ce bien défaut de volonté ou acte de volonté propre ? Boehme semble favoriser l'assimilation.

« Dans cette considération nous trouvons la véritable raison de l'origine du péché. Tandis qu'à l'image humaine (dans son être) a été insufflé pour lui donner l'intelligence, le Verbe intelligent et parlant issu des trois principes, afin qu'il dût et pût gouverner les propriétés du conglomerat de soufre, de mercure et de sel, il a introduit de nouveau cette intelligence, Verbe vigoureux et parlant, dans le conglomerat du temps (c'est-à-dire dans le limon de la terre) : Alors le Fiat du temps s'est éveillé dans le corps et a capturé en soi l'intelligence, la parole insufflée et s'est posé comme maître de l'intelligence »⁶².

Saint-Martin remarque ici que Boehme et Martines concordent une fois de plus, et comme toujours, selon Saint-Martin, quand l'essentiel est en cause. Il a traité des initiations externes, rituelles, si l'on veut, cérémonielles : [...] *le danger des initiations est de nous livrer aux violents esprits du monde, comme c'est là ce qui arriva à Adam lorsqu'il s'initia dans son imagination, Menschwerdung, (3° part., ch. 6, n° 1) et que son désir n'était pas totalement de Dieu [...]*⁶³.

Pour Boehme aussi, du crime primitif - dans son vocabulaire, qui est traditionnel, le péché, ou le péché originel -, résulte la différenciation anatomique des sexes : Adam, déchu, « se regarda et vit quelle forme bestiale il avait sur soi, car aussitôt il avait reçu pour sa reproduction, des membres de bête »⁶⁴. Un amateur moderne de Boehme suggère la portée métaphysique du fait en ce raccourci : « Adam, primitivement androgyne, perdit sa Vierge par la faute originelle, et il eut la femme »⁶⁵.

La parole, maintenant, à Saint-Martin sur le crime primitif. Les textes cohen, qui parlent plus clair souvent, auront aidé à déchiffrer ceux du *Philosophe inconnu* auquel ne manque pas toujours, surtout dans ses deux premiers ouvrages, le devoir ni même le goût de l'énigme ; la référence à Boehme de même, en renfort.

*Tableau figuratif de l'état de l'homme dans sa gloire et des peines auxquelles il s'est exposé, depuis qu'il en est dépouillé*⁶⁶ : ces mots de l'auteur serviront de titre au passage dont sont tirés les extraits suivants.

⁶² - d°, chap. XXII, § 5.

⁶³ La *Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin...* et Kirchberger..., op. cit., lettre du 6 mars 1793, p. 62.

⁶⁴ *Des Trois principes*, trad. S.M., Paris, Laran, 1802, chap. X, § 6. (originale).

⁶⁵ *Mysterium magnum*, op. cit., introd. de N. Berdiaeff, I, p. 30.

⁶⁶ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 34.

Il n'y a point d'origine qui surpasse la sienne [sc. celle de l'homme] ; car il est plus ancien qu'aucun être de nature, il existait avant la naissance du moindre des germes et cependant il n'est venu au monde qu'après eux. [Entendez qu'il n'est tombé dans le monde que le dernier]. Mais ce qui l'élevait bien au-dessus de tous ces êtres, c'est qu'ils étaient soumis à naître d'un père et d'une mère, au lieu que l'homme n'avait point de mère, D'ailleurs, leur fonction était tout à fait inférieure à la sienne : celle de l'homme était de toujours combattre pour faire cesser le désordre et ramener tout à l'Unité : celle de ces êtres était d'obéir à l'homme. Mais comme les combats que l'homme avait à faire pouvaient être très dangereux pour lui, il était revêtu d'une armure impénétrable, dont il variait l'usage à son gré, et dont il devait même former des copies égales et absolument conformes à leur modèle.

En outre, il était muni d'une lance composée de quatre métaux si bien amalgamés que, depuis l'existence du monde, on n'a jamais pu les séparer. [Cette lance symbolise le divin tétragramme] »⁶⁷.

Adam vivait dans un pays merveilleux, le paradis en vérité. *C'est dans ce lieu de délices, le séjour du bonheur de l'homme et le trône de sa gloire qu'il aurait été à jamais heureux et invincible, parce qu'ayant reçu l'ordre d'en occuper le centre, il pouvait de là observer sans peine tout ce qui se passait autour de lui et avoir ainsi l'avantage d'apercevoir toutes les ruses et toutes les marches de ses adversaires, sans jamais en être aperçu. Aussi, pendant tout le temps qu'il garda ce poste, il conserva sa supériorité naturelle, il jouit d'une paix et goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'à présent. Mais dès qu'il s'en fut éloigné...*⁶⁸.

Comment donc s'en éloigna-t-il ? C'est pour Saint-Martin le moment de l'énigme, car c'est le moment pour Adam du crime primitif.

*L'homme s'est égaré en allant de quatre à neuf*⁶⁹. Le premier livre, *des Erreurs et de la vérité*, s'en tient là. Mais, déjà, le deuxième commente » :

L'homme s'est égaré en allant de quatre à neuf ; c'est-à-dire qu'il a quitté le centre des vérités fixes et positives qui se trouvent dans le nombre quatre, comme étant la source et la correspondance de tout ce qui existe, comme étant encore même dans notre dégradation, le nombre universel de nos mesures et de la marche des astres [...]. C'est-à-dire enfin que l'homme s'est uni au nombre neuf des choses passagères et sensibles, dont le néant et le vide sont écrits sur la forme même

⁶⁷ - d° -, pp. 34-35.

⁶⁸ - d° -, p. 36.

⁶⁹ - d° -, p. 38.

*circulaire ou neuvaire, qui leur est assignée et qui tient l'homme comme dans le prestige*⁷⁰.

Plus précisément : [...] *nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abusé de la connaissance qu'il avait de l'union du principe de l'univers avec l'univers. Nous ne pouvons douter même que la privation de cette connaissance ne soit la vraie peine de son crime, puisque nous subissons tous cette irrévocable punition par l'ignorance où nous sommes sur les liens qui attachent notre être intellectuel à la matière*⁷¹.

En résumé, cette formule qui paraît banale et vague, mais dont nous savons quelles profondeurs elle recèle, puisqu'elle est du même auteur que nous venons de lire, après avoir lu ses maîtres : *Il est bien clair que la prévarication primitive consiste à avoir refusé à l'Être suprême les hommages qui lui étaient dus*⁷².

Oserai-je m'immiscer ? Adam a méconnu la seule réalité de Dieu. Sa faute, son erreur, qui impliquèrent à la fois la volonté et l'imagination, suspendant la pensée, dirais-je plutôt la conscience ? , relève de la métaphysique autant que de la morale. S'imposent, au contraire, le courage et l'humilité, et la lucidité corrélative de reconnaître l'apparence pour telle, et, conséquemment, de la traiter comme telle.

Plus tard, Saint-Martin en dira plus long sur la nature du crime primitif, et son rapport avec l'orgueil, ou une sorte d'orgueil, telle Boehme, que le théosophe d'Amboise avait découvert douze ans auparavant, l'attribuait à Lucifer et qu'on pouvait se demander si Adam n'en était pas affligé lui aussi.

Ce n'est point l'orgueil, comme on l'a cru, qui a été la source de la primitive dégradation de l'homme, c'est plutôt la faiblesse et la facilité avec lesquelles il s'est laissé séduire par l'attrait de ce monde physique dans lequel il avait été placé comme modérateur et sur lequel il devait dominer, c'est d'en avoir regardé les merveilles avec une complaisance qui a pris sur son affection essentielle et obligatoire, tandis que ces merveilles ne devaient être que comme très secondaires pour lui, en comparaison de ces merveilles divines elles-mêmes qu'il avait le droit de contempler encore de plus près, puisqu'en qualité de premier miroir, il venait immédiatement après Dieu.

L'orgueil n'a pu venir dans l'homme qu'après que sa faiblesse lui eut ouvert la porte par cette abusive distraction : cet orgueil n'a pu lui venir non plus que par une cause corruptrice déjà existante, mais

⁷⁰ *Tableau naturel*, op. cit., I, p. 81.

⁷¹ - d° -, I, p. 94.

⁷² *Mon Livre vert*, n° 666 (inédit). Cf. n°s 806 et 844 (inédits).

distincte de lui ; et ici, nous allons nous assurer de l'existence de ces anges rebelles, dont nous avons déjà parlé, et que nous n'avons présentés que sous la couleur mythologique.

Ce sont les enfants qui nous révèlent naturellement la vérité sur cet article. On ne leur voit point d'orgueil dans leur bas âge, mais on leur voit beaucoup de faiblesse et de facilité à être séduits et attirés par tous les objets sensibles qui les environnent. Un penchant puéril et irréfléchi pour toutes les bagatelles, semble être leur caractère particulier, tant que leur âme n'est point encore assez avancée dans ses développements, pour éprouver des impressions d'un ordre plus élevé. Quand cette époque est arrivée, quoiqu'ils donnent tous les symptômes de leur goût pour la domination, et tous les signes d'une volonté impérieuse et colère, ils ne donnent point ceux d'un orgueil usurpateur et avide d'envahir des puissances supérieures qu'ils ne connaissent point. Ils ne manifestent pas non plus, par cette raison, la cupidité des richesses, parce qu'ils ne connaissent ni ces richesses, ni l'orgueil qu'elles inspirent à celui qui les possède.

Mais si quelqu'un, déjà rempli de ces dangereuses connaissances et des vices qui les accompagnent, s'approche de ces jeunes plantes, et leur peint le charme de ces objets enchanteurs, qui, jusque-là étaient étrangers pour elles, il fera aisément naître dans leur cœur le désir d'atteindre à ces séduisantes jouissances et l'orgueilleuse cupidité de s'en approprier toutes les sources.

Il est clairement démontré par cette simple analogie qu'il a dû y avoir auprès de l'homme primitif, et antérieurement à lui, une source d'orgueil qui lui a ouvert les voies de ce vice, sans quoi il ne l'aurait jamais connu, ou au moins ce n'eût pas été là le principe de son égarement⁷³.

Les anges rebelles étaient, eux, mus par l'orgueil au sens le plus strict. Ils avaient en soi le principe de l'ambition et leur faute a dû commencer par un crime, celle de l'homme n'a dû commencer que par une séduisante déception, attendu que sa science ne pouvait pas être d'abord aussi développée que la leur [...] ⁷⁴.

Dès son premier livre, Saint-Martin l'avait écrit, en écho très rapproché de son premier maître : Quoique le crime de l'homme et celui du mauvais principe soient également le fruit de leur volonté mauvaise, il faut remarquer néanmoins que l'un et l'autre de ces crimes sont de nature très différente et que par conséquent ils ne peuvent être assujettis à une égale punition ni avoir les mêmes suites, parce que d'ailleurs la

⁷³ De l'Esprit des choses, op. cit., I, pp. 56-58.

⁷⁴ - d^o -, I, p. 60.

*Justice évalue jusqu'à la différence des lieux où leurs crimes se sont commis. L'homme et le principe du mal ont donc continuellement leur faute sous les yeux, mais tous deux n'ont pas les mêmes secours ni les mêmes consolations*⁷⁵.

Soulignons la différence de nature des deux crimes. Les esprits antérieurs à Adam ont créé leur pensée mauvaise. Le mineur, quoiqu'il péchât en sa volonté, n'a cédé qu'à l'insinuation des premiers coupables, sa pensée resta pure. Tout rapport avec Dieu ne lui sera pas interdit.

En revanche, Saint-Martin n'oublie pas qu'Adam obtint le résultat dont Dieu avait, par une intervention expresse, privé les démons ; qu'Adam émana un être. Et que cet être fut raté.

Saint-Martin évoque *l'hermaphrodisme primitif*⁷⁶. Quoique l'androgynat d'Adam ait été brisé par son crime, *l'hermaphrodisme spirituel* nous demeure propre⁷⁷. Ne sommes-nous pas à l'image de Dieu ? Or, cet hermaphrodisme *est le caractère distinctif de la Divinité, qui a en elle tout ce qui est nécessaire à son éternelle et universelle génération, sans qu'aucune altération ni aucun mélange étranger puissent jamais approcher d'elle*⁷⁸.

Cependant, *après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, [l'homme] fut précipité dans la région des pères et des mères où il reste depuis ce temps, dans la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature*⁷⁹.

Force nous est, en effet, de considérer les suites affreuses du crime primitif ; de gémir sur elles, corrigerait Saint-Martin, sensible avec le prophète Baruch à *l'énormité du mal*⁸⁰.

Ces suites, ce mal en son énormité étaient nécessaires. *Le dessein de créer un autre ordre de choses que celui que contenait l'accord parfait, de placer une autre unité à côté de l'unité première, ne venant que d'une pensée dérégulée, ne pouvait produire que des effets désordonnés et, par conséquent, qui fussent en combat avec la véritable essence de l'être, laquelle ne peut jamais se dénaturer. C'était opposer principe contre principe, puissance contre puissance, ce que nous appelons marcher par le nombre deux*⁸¹.

Au tableau de l'homme et du monde après le crime primitif, nous consacrerons le prochain article.

⁷⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., pp. 38-39.

⁷⁶ *De l'Esprit des choses*, op. cit., I, p. 64.

⁷⁷ - d^o -, I, p. 64.

⁷⁸ - d^o -, I, p. 65.

⁷⁹ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 36.

⁸⁰ Bar. II, 18, plusieurs fois cité par S.M., par ex. in *Mon Portrait historique et philosophique*, op. cit., n^o 1.

⁸¹ *Lettre sur l'harmonie* (à paraître).

*
* *

Adam pèche. Quid des âmes non encore émancipées, voire des âmes non encore (mais que signifie l'adverbe en fonction du mot suivant ?) non encore, disais-je couramment, non encore émanées ? L'Adam martiniste, saint-martinien en particulier, n'est pas identique à l'Adam-Kadmon de la kabbale : homme total, homme collectif en quelque sorte, l'humanité entière ramassée, dont les hommes seraient pareils à des éclats, peut-être à des débris. Adam, pour Saint-Martin, n'est point cela. Mais, en vertu de la correspondance qu'on a dite, et qui était de pensée et de volonté, les descendants d'Adam, c'est-à-dire les âmes humaines contemporaines de son émanation, ou postérieures à elle (car le temps de Dieu est l'éternité et l'éternité ne se peut attribuer univoquement à Dieu et à la matière), ses descendants étaient présents en Adam. Mais comme ils ne correspondaient pas avec lui dans l'action ; cette présence n'était pas confusion, ni même conjonction. C'est pourquoi les autres hommes qu'Adam ne commirent pas le crime primitif, ils ne furent, ils ne sont pas coupables, stricto sensu, du moins de ce crime où nous nous cantonnons. Saint-Martin distingue la souillure de participation d'avec l'iniquité active. Toute la race n'était pas au même degré que le chef. Elle ne pouvait être, toute, active ni, par conséquent, coupable. Il est séduisant de rapporter l'inégalité des conditions humaines à la mesure où chaque homme aurait adhéré, pour sa part, au crime d'Adam, sitôt ce crime connu de lui. Jean-Baptiste Willermoz céda quasiment à cette tentation intellectuelle. Nous l'avons vu et aussi que Saint-Martin, sans citer Willermoz en l'espèce, y résiste. L'explication, en effet, manque de fondement à ses yeux : il n'y a pas de culpabilité individuelle ni collective, s'agissant du crime d'Adam, en dehors d'Adam. (Saint-Martin nous empêche ainsi de récupérer sur ce point l'un des arguments favoris des réincarnationnistes.) Point de culpabilité donc, mais une souillure ; point de remords donc, mais des regrets. Des regrets du crime de l'homme général qui fut émané et dont toute la famille est descendue selon la chair. *A l'instar des grands de la terre, que l'on exile quand ils sont coupables, le premier ancêtre des humains n'a point été précipité enfant ni ignorant dans la région ténébreuse où nous errons, il y a été précipité homme fait ; et, dans cette chute, on ne lui a ôté que l'usage de ses forces, mais on lui en a laissé le sentiment, sans quoi sa*

*privation n'eût point été une punition pour lui, et il n'aurait point eu de remords de son égarement, car l'homme-enfant n'en apporte aucun dans ce bas monde*⁸².

L'enfant, écrivait Stagnelius, se tient comme « entouré par les réminiscences d'une période antérieure »⁸³. Parole de poète, parole de voyant, et d'un martiniste très persuadé. Parole réelle et symbolique. Il est vrai que, pour Saint-Martin, connaître c'est se souvenir, et il est vrai que le rapport de l'enfant au passé, à l'origine est, réellement et symboliquement, plus étroit et moins lucide. Il n'est pas moins vrai que tout homme, depuis Adam, tel l'enfant dont il assume, en son particulier et pour un temps, l'état, comporte l'obscur savoir de la chute ; et qu'Adam nous a, en outre, légué en plusieurs items, ses propres souvenirs. Comprenons et étendons au maximum le constat de Bergson : « Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de nous, comme dans celle de l'humanité⁸⁴.

*L'homme n'apporte au monde que des regrets, et non pas des remords ; encore ces regrets sont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connaît, parce qu'on ne peut connaître et sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, et que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes*⁸⁵.

Il faut perfectionner sans cesse et seconder sa mémoire. Saint-Martin nous en adjure : *Ame humaine, emploie donc tous tes efforts pour t'arracher d'avance et autant que tu le pourras, à ce terrible somnambulisme, que l'atmosphère du l'univers étendit sur toi lors de ta chute, et qu'il ne cesse d'y répandre pendant ton séjour ici-bas ; ne te donne point de repos que tu n'aies dérobé quelques portions de ton être et de tes facultés à ce terrible pouvoir qui, comme le fleuve Léthé, t'ôte le souvenir et la connaissance de ton état primitif et de tous ces avantages, dont tu n'aurais jamais dû cesser de jouir si tu te fusses maintenue dans ta région naturelle*⁸⁶.

Si cette connaissance est accessible, c'est que, précisément, elle équivaut à une réminiscence, type de toute connaissance. D'une part (nous l'avons appris en analysant le phénomène), chacun possède en germe la science des vérités essentielles - son origine et sa destination,

⁸² *Eclair sur l'association humaine*, Paris, Cercle social-Maret, 1797, pp. 28-29.

⁸³ Ap. Pierre Brachin, *Les Influences françaises dans l'œuvre de E.J. Stagnelius*, Lyon-Paris, J.A.C., 1952, p. 124.

⁸⁴ Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, F. Alcan, 1933, p. 1.

⁸⁵ *Tableau naturel*, op. cit., t. I, p. 93.

⁸⁶ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 127.

c'est-à-dire Dieu même, son principe - parce que chacun, en germe, possédait la science universelle immédiatement partagée avec par la Vérité. D'autre part, *le premier ancêtre des hommes, en étant précipité dans les liens terrestres, y a apporté le souvenir de sa gloire ; [...] il a pu alors mesurer dans sa pensée non seulement tout l'espace qu'il avait parcouru dans sa chute, mais encore les voies qui pouvaient lui rester pour remonter jusqu'à son terme ; je crois surtout que la main suprême, veillant toujours sur lui dans son abîme, ne lui aura pas caché les moyens qu'elle pouvait encore lui accorder pour l'aider à se réintégrer dans ses droits ; je crois enfin qu'il aura transmis à ses descendants et les tableaux de son ancienne gloire et les puissantes espérances de retour qui lui étaient accordées [...]* »⁸⁷.

De même qu'Adam, par solidarité humaine en somme, et par l'effet d'une contagion dont les hommes ne sont pas les seules victimes, *l'altération évidente [...] qui, comme je n'ai cessé de le répéter à toutes les pages de mes écrits, est mille fois plus démontrée par une seule des journalières inquiétudes de l'âme de l'homme que le contraire ne peut l'être par tous les balbutiements des philosophes*, cette altération a frappé l'espèce humaine : *l'homme s'est trouvé dans une situation bien inférieure à ce haut rang*⁸⁸ où Dieu l'avait placé pour une jouissance mutuelle.

De même qu'Adam, nous sommes privés donc. L'effet, cependant, doit être proportionnel à la cause. Or, le cas d'Adam et le vôtre diffèrent : Aussi, comme je l'ai exposé dans le Tableau naturel, nous avons des regrets au sujet de notre triste situation ici-bas ; mais nous n'avons point de remords sur la faute primitive, parce que nous n'en sommes point coupables ; nous sommes privés, mais nous ne sommes pas punis comme le coupable même. C'est ainsi que les enfants d'un grand de la terre et d'un illustre criminel, qui lui seront nés après son crime, pourront être privés de ses richesses et de ses avantages temporels, mais ne seront pas, comme lui, sous la loi de la condamnation corporelle, et même peuvent toujours espérer par leur bonne conduite d'obtenir grâce et de rentrer un jour dans les dignités de leur père⁸⁹.

Admirez, dans la fin de ce fragment comme du précédent, comment Saint-Martin se refuse à évoquer la déchéance de l'homme sans aussitôt, l'assortir du rappel qu'il est récupérable et d'un appel à se réhabiliter. Ainsi nous oblige-t-il à anticiper, à chaque fois, sur la suite de

⁸⁷ *Eclair...*, op. cit., pp. 31-32 ; cf. *Lettre à un ami...*, op. cit., p. 7 et p. 22.

⁸⁸ - d° -, pp. 27-28.

⁸⁹ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 24, déjà cité dans son contexte, supra, ch. IV.

l'exposé ; mais le défaut formel de cette pédagogie nous renvoie au fond, et c'est le but⁹⁰.

Notre situation est donc moins mauvaise que celle d'Adam, et même des premiers descendants d'Adam, Car ceux-ci subirent, avec leur père, notre ancêtre, des rigueurs extrêmes, avant qu'Adam fît amende honorable et n'opérât des travaux réparateurs, qui entraîneraient, de la part de Dieu, à son profit et au leur, des indulgences. Encore la lumière, toujours à discerner du sein de nos ténèbres : dans l'excès de son infortune, Adam reconnut et confessa son crime, et par cet aveu il mérita des consolations et des secours puissants qu'il a également transmis à sa postérité. Nous y reviendrons, formellement. Retenons pour l'heure que c'est la raison par laquelle aucun des enfants des hommes n'a éprouvé sur cette terre les affreux tourments dans lesquels Adam gémissait, concevant son repentir.

Cependant, la postérité d'Adam, née des douleurs de sa nature corrompue participa à sa dégradation, car rien de ce qui résulte d'un être impur et dégradé ne peut jouir des droits de la pureté et de la perfection. Autre manière de répéter, en termes également martinistes et piqués ça et là, la souillure dont nous pâtissons. Et qu'il faut percevoir, éprouver consciemment. D'où le réveil s'impose.

De l'état présent avec l'état primitif, la comparaison vaut. Saint-Martin nous y invite mainte fois. Mais ne nous leurrions pas de l'âge d'or. Pas davantage que la culpabilité, et le crime, l'Eden ne fut l'expérience personnelle d'aucun de nous. Sauf d'Adam. Du moins saisissons au juste la fonction très exactement mythique qu'il doit exercer dans l'existence de l'homme : instructif et attrayant. [...] *ce qui fait demeurer au rang des fables cet âge d'or dont la poésie et la mythologie nous offrent de si belles descriptions, c'est que ces descriptions sembleraient nous retracer des jouissances auxquelles nous aurions participé jadis, ce qui n'est point ; au lieu qu'elles nous retracent seulement les droits que nous pourrions même recouvrer aujourd'hui à ces jouissances, si nous faisons valoir les ressources qui sont toujours inhérentes à notre essence. Et moi-même, lorsque je parle si souvent du crime de l'homme, je n'entends parler que de l'homme général d'où toute la famille est descendue*⁹¹. Sous cette réserve, osons considérer ce que l'homme a perdu, et l'avouer.

L'homme, en tant qu'être émané, satisfaisait à la raison générale de toute émanation divine. *La raison pour laquelle Dieu a produit des*

⁹⁰ Sur la solidarité humaine, à ce niveau, *supra*, et sur l'amélioration relative de notre situation par rapport à celle d'Adam, *infra*, cf. De l'Esprit des choses, I, pp. 45-50 (« Etat primitif de l'homme ») et pp. 265-266.

⁹¹ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., pp. 23-24, déjà cité dans son contexte, *supra*, ch. IV.

millions d'êtres-esprits, est pour qu'il pût avoir, dans leur existence, une image de sa propre génération ; car, sans cela [...] il ne se connaîtrait pas lui-même, parce qu'il procède toujours devant lui ; encore, malgré ces innombrables miroirs qui rassemblent de tous côtés, autour de lui, ses universels rayons, chacun selon leurs propriétés particulières, il ne se connaît que dans son produit et son résultat, et il tient son propre centre éternellement enveloppé dans son ineffable magisme⁹².

Mais une mission spécifique incombait à l'homme, et elle avait la nature pour lieu, qui n'en devait pas, pour autant, devenir le lieu de l'homme.

Par son origine, l'homme jouissait de tous les droits d'un être intelligent, quoique cependant il eût une enveloppe ; car, dans la région temporelle, il n'y a pas un être qui puisse s'en passer⁹³.

Mais cette enveloppe, cette armure impénétrable, parce qu'elle était simple, n'avait rien que d'opposé à un corps matériel. Libre de matière, l'homme ne pouvait ni être engendré ni engendrer selon la chair, et il ignorait la mort. Sans corps terrestre, sans femelle, en effet, point de tombeau.

Notre triste situation ici-bas provient de *l'éloignement*, par rapport à nous, et à cause de l'autonomie dont Adam accueillit le fantasme, de *la pensée sublime et divine qui eût dû perpétuellement servir de centre et comme de noyau à son association primitive⁹⁴*, précise Saint-Martin en une circonstance ; de centre de référence et de moteur, ressasse-t-il et illustre-t-il partout, à toute action humaine.

Le crime cause la désharmonie : ce que nous appelions, avec Saint-Martin, marcher par le nombre deux. Saint-Martin montre la logique des suites, mais elles ont étonné Adam et paraîtront naturelles aux hommes : le corps est transmué, il devient de matière apparente et, corrélativement (puisque le monde temporel - en synonymie de matériel - est celui des pères et des mères) l'homme s'animalise par la génitalité, qui est liée à la mort. La nature où Adam, et ses descendants, vont souffrir, chacun en ce qui le concerne, souffre elle-même de son fait. Et cette souffrance respective de l'homme et de la nature est une souffrance commune, qui découle de leur communauté anti-naturelle et anti-humaine. La nature n'est pas l'état naturel de l'homme. Mais celui-ci, *après avoir été honteusement dépouillé de tous ses droits, fut précipité dans la région des pères et des mères, où il reste depuis ce temps, dans*

⁹² *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 50.

⁹³ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 49.

⁹⁴ *Eclair...*, op. cit., p. 28.

*la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature*⁹⁵.

Adam, en effet, ayant constaté l'échec de son opération, par laquelle il avait voulu transgresser les bornes de la puissance humaine et qui a résulté en un fruit ténébreux, son ennemi triomphant l'abandonna. *«Il est puni, précipité dans les abîmes de la terre, son corps devient obscur et ténébreux, il change de nature, il perd sa puissance et ses connaissances, il occasionne un grand changement dans les lois de la création, il devient soumis avec Eve aux lois ordinaires de la reproduction matérielle. La terre est maudite par rapport à lui ; elle ne lui produira que des ronces et des épines, il est condamné à la cultiver* »⁹⁶. Voyons cela.

D'abord, donc, *depuis sa chute, l'homme s'est trouvé revêtu d'une enveloppe corruptible*⁹⁷. Il est resserré dans une prison de cette même matière qu'il devait contenir ; de cette même nature. *Ce corps matériel que nous portons est l'organe de toutes nos souffrances ; c'est donc lui qui formant des bornes épaisses à notre vue et à toutes nos facultés, nous tient en privation et en pâtiment. Je ne dois donc plus dissimuler que la jonction de l'homme à cette enveloppe grossière est la peine même à laquelle son crime l'a assujetti temporellement*⁹⁸.

Du même coup - la mention d'Eve l'implique - Adam perdit son *hermaphrodisme primitif*. Cet hermaphrodisme corporel, mais de corps immatériel, symbolisait notre hermaphrodisme spirituel. Et celui-ci, qui nous est *propre*, découle de notre ressemblance divine⁹⁹.

Si la matérialité de notre corps présent exclut tout hermaphrodisme physique, et tout rêve de cette contradiction, l'hermaphrodisme spirituel nous demeure propre et s'il a cessé de nous être réellement donné, nous reste à acquérir.

Une citation incongrue s'associe à mon propos, malgré moi. C'est un *koan* en usage dans le bouddhisme zen : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? » Mais l'incongruité ne serait-elle pas factice ?

Mon visage, eu tout cas, n'aurait, si mon père et ma mère ne se fussent rencontrés, jamais affronté celui de la mort. *Sans le premier crime, ni la mort physique ni la mort morale ne nous seraient connues, car un des grands principes qui doit servir à toute vraie connaissance de*

⁹⁵ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 36.

⁹⁶ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., du 6 juillet 1774, « Ordre des matières traitées en assemblée ».

⁹⁷ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 50.

⁹⁸ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 43.

⁹⁹ Cf. *supra*, 1977, p. 84.

l'homme, c'est que par sa nature, il n'est pas fait pour avoir un corps matériel et corruptible tel que celui que nous portons¹⁰⁰.

Corporalité matérielle, génitalité, mort : le troisième terme s'impose. Outre ce qu'il évoque naïvement, Saint-Martin expose ce qu'il doit signifier.

Lorsque l'homme a passé de la région supérieure dans la région terrestre, il est devenu sujet à la mort naturelle qui était en effet une suite de son égarement, La justice suprême, en lui infligeant cette peine, était bien éloignée de la rendre inutile ; et l'homme-esprit qui subissait fructueusement cette condamnation ne faisait que rentrer dans la mesure dont il était sorti, de façon qu'il pouvait regarder plutôt sa vie matérielle comme la pénitence de sa faute, et sa mort comme sa délivrance. Mais cette région terrestre l'exposant à de nouveaux crimes, à mesure que ses rapports s'étendaient sur la terre, la justice suprême fut obligée de resserrer pour le coupable l'intervalle qui lui était donné pour son expiation, et c'est alors que la mort devenait un châtement pour lui comme étant prématurée et comme le livrant à une situation plus pénible, comme homme-esprit, que celle d'où on l'arrachait par le supplice ; néanmoins cette justice ne le pouvait point perdre de vue pour cela ; et comme les lois divines sont vivantes et qu'elles ne peuvent même, en donnant la mort, se séparer de la vie qui les accompagne, nous ne croirons point nous égarer en pensant que le coupable, qui payait ses crimes de sa vie animale, et qui entrait dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, ne pût aussi, en y entrant avec résignation, en espérer le terme et jouir enfin des vivifiantes compensations divines.

Dans le premier exemple, l'homme-esprit était puni par la privation ; dans le second exemple, ou dans l'état qui suivait la mort corporelle du coupable, l'homme-esprit était puni par la molestation ; mais ces deux punitions étant divines, elles ne pouvaient avoir que l'amendement de l'homme-esprit pour objet, et non pas sa destruction, qui est impossible ; et, dans tous ces cas, la main suprême pouvait toujours rendre au coupable beaucoup plus qu'elle ne lui avait ôté¹⁰¹.

*

* *

¹⁰⁰ Lettre de S.M. à J.Ch. Ehrmann, du 2 juillet 1787, ap. Amadou, *Trésor martiniste*, op. cit., p. 141.

¹⁰¹ *Eclair*..., op. cit., p. 81.

Des suites du crime primitif

Répétons d'abord l'annonce des épreuves posthumes. Du fait de son incorporation matérielle et de la génitalité corrélative, l'homme a connu la mort. D'abord, la vie terrestre, signifiant une privation, réalisait une pénitence suffisante ; la mort mettait donc à la fois le comble à la pénitence et le terme à la privation. Mais l'homme aggrava son cas. Le crime primitif ne resta pas sans seconds.

Le premier homme, après sa chute, se trouva être la propriété de la terre, car il fut enveloppé dans son sein comme l'est l'enfant dans le sein de sa mère qui tient en effet cet enfant dans sa propriété. Nous pouvons croire que ce fut là le sort d'Adam, d'autant plus que nous voyons toute sa postérité rentrer dans le sein de la terre et redevenir la propriété de la terre. Or, dans chaque chose, la fin indique le commencement.

Quand Adam fut parvenu à la surface de la terre, on peut dire qu'il eut alors en sa possession toute la terre ; mais il ne pouvait tirer parti de ses domaines qu'à force de combats et de sueurs, puisque la terre fut maudite et qu'elle ne lui rendait plus que des ronces et des épines [...].

[...] Malheureusement, il y avait aussi de mauvaises plantes et de mauvais fruits qui, loin d'étendre la gloire du maître, ne pouvaient étendre que le règne de son ennemi. La postérité d'Adam cultiva ces plantes-là en bien plus grand nombre que les premières ; et, cependant, elle ne cessa pas d'être propriétaire pour cela : mais elle fut propriétaire dans le mal au lieu de l'être dans le bien [...].

Par cette culture fausse à laquelle se livra la postérité d'Adam, elle remplit la terre d'iniquité (Gen., VI, 11) et de là vint le déluge qui engloutit à la fois et les propriétés et les propriétaires¹⁰²

Le cas des hommes s'étant aggravé, la privation fut commuée en molestation, et la vie désormais raccourcie ne satisfait plus la justice divine. Le coupable, qui paie ses crimes dans son existence animale, entra dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, et l'espoir s'envola de pouvoir, en y entrant avec résignation, en voir le terme en même temps que le comble, et jouir enfin des vivifiantes consolations divines. La mort ne serait plus qu'un relais où il faudrait prendre des chevaux frais... Nous verrons cela. En résumé, le chemin qui mène de ce monde infernal au paradis doit passer par le purgatoire. L'enfer de l'homme, qui diffusa, requiert un mot encore.

La souillure d'Adam a contaminé toute la classe des mineurs, c'est-à-dire l'humanité entière, quoique celle-ci, nous a-t-on rappelé, ne fût

¹⁰² « Fragments de Grenoble ... », *L'Initiation*, avril-juin 1962, pp. 87-88.

pas, ne soit pas, coupable du crime primitif. (Elle n'est pas, pour autant, innocente des crimes subséquents et chaque homme doit rendre compte de ses fautes particulières). La souillure participée l'est, à titre individuel, selon des degrés différents qui ne correspondent pas à l'inégalité des conditions humaines, nous le savons aussi.

Mais le crime primitif a porté le trouble jusqu'à l'intérieur des autres classes, lesquelles demeurent soit dans le surcéleste, soit dans le divin. Cette doctrine constante de Saint-Martin, d'ailleurs inhérente au système de la réintégration, ne se trouve nulle part mieux résumée que dans l'extrait de la sixième leçon aux élus cohen de Lyon, en 1774. Il s'agit donc des esprits, émanés par définition : « Le crime de l'homme a occasionné une sorte de tache dans les différentes classes de ces êtres, même parmi les êtres spirituels divins du cercle dénaire, en ce qu'ils n'avaient à opérer en présence du Créateur qu'un culte purement spirituel et que, depuis la prévarication du premier homme, il est survenu un changement dans leurs lois d'action qui les assujettit à une action en partie spirituelle et en partie temporelle. Et c'est par eux que l'homme reçoit la communication de la pensée bonne que le Créateur lui envoie, ne pouvant plus en avoir de lui-même »¹⁰³. Autant pour le supérieur. Et l'inférieur ?

« Mais si Adam transgressa, en quoi le reste du monde a-t-il péché ? Nous savons que toutes les créatures ne sont pas venues manger à l'arbre interdit. Non, en vérité. Mais voici : quand l'homme se dressa, toutes les créatures, à le voir, s'effrayèrent de lui et le suivirent comme des esclaves. Aussi, lorsqu'il se tourne vers elles en disant : Venez, inclinons-nous devant le Seigneur qui nous a créés - les créatures obtempérèrent. Mais quand elles le virent faire allégeance à l'autre lieu, et l'entendirent, elles firent de même et il introduisit ainsi la mort pour lui-même et pour le monde entier¹⁰⁴.

Ce texte n'est pas de Saint-Martin, mais du livre kabbalistique de la Splendeur. Il paraît très propre à introduire l'article de la nature affectée par la chute de l'homme, d'autant que si Martines ne relève pas de la kabbale, au sens strict, et encore moins Saint-Martin, l'un et l'autre, l'un après l'autre, kabbalisent à leur façon.

Le fait est qu'à cause du crime de l'homme, *l'univers est sur son lit de douleurs, et même sur son lit de mort, et même dans le sépulcre*¹⁰⁵.

Adam ayant, par sa prévarication commis un acte d'incorporation terrestre impur et corruptible, et par là même abominable, tout autour de

¹⁰³ Du 24 janvier, éd. R.A.

¹⁰⁴ *Sefer ha-Zohar*, III, 107a.

¹⁰⁵ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 55, p. 56 et p. 57.

lui cessa d'être pur et vierge. Au moment du crime, tous les univers sont devenus opaques et soumis à la pesanteur¹⁰⁶.

On se demandera comment il se peut que les êtres sensibles et corporels de la nature, qui ne sont pas libres, soient soumis sans injustice aux suites du désordre¹⁰⁷ ? C'est que le crime a comme coagulé les paroles de la vie ; il a rendu muette toute la nature¹⁰⁸.

Aussi, dans son état présent, la nature ne peut suffire à nous instruire.

Dieu n'a pas pu se dispenser de créer éternellement une nature saine, qui devait servir d'apanage aux agents spirituels, et dont cette nature-ci n'est plus qu'une image informe ; que l'amour inextinguible de ce Dieu suprême pour ses productions spirituelles, et par conséquent pour l'homme, l'a engagé à tempérer le mal que les égarements des agents spirituels avaient fait successivement à la nature ; que ce sont là ces signes de restauration qu'elle nous offre à tous les pas ; mais que ces signes-là n'absorbent point assez le mal en question pour qu'il ne soit pas très reconnaissable, et pour qu'il nous soit possible de voir exclusivement dans la nature le Dieu à jamais créateur de toutes les harmonies, puisque nous n'y voyons qu'une force restauratrice ; qu'il nous faut ainsi recourir à l'ordre de preuves indiqué à toutes les pages de mes écrits ; savoir : à l'âme humaine, spirituelle, et ne pouvant vivre que d'admiration et d'adoration¹⁰⁹.

L'humanité, les autres classes d'êtres spirituels et la nature subissent, selon leur espèce, les conséquences de la faute originelle. Comment la société y aurait-elle échappé ? Nous avons voulu autrefois passer aux yeux de toutes les régions pour le Dieu suprême. Nous tâchons, après la chute, de passer pour tel aux yeux de nos semblables. L'état politique n'a cessé de se dégrader.

Résumons ici le tableau des progressions successives de l'association humaine et des altérations qu'elle a subies. En contemplant cet objet, selon qu'une pensée approfondie le montrera à tout être attentif, voici l'échelle que nous nous trouverons :

Etat primitif, pur et divin, tel que nous sentons qu'il aurait dû être et vers lequel tendent tous les peuples : *Dieu, centre et noyau de toutes les associations de l'homme-esprit, et bien ordonné dans toute la régularité de ses mesures. Républiques divines où tous les membres n'auraient eu qu'un seul esprit.*

¹⁰⁶ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 300, éd. 10/18, p. 323.

¹⁰⁷ *Tableau naturel*, op. cit., t. I, p. 127.

¹⁰⁸ *L'Homme de désir*, op. cit., ch. 300, éd. 10/18, p. 323.

¹⁰⁹ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 119

Etat secondaire simple, mais au-dessous de la première harmonie, gouvernement théocratique religieux : *L'homme-roi, parmi les siens, pour leur transmettre ce qu'il a pu conserver de son premier état, soit par lui-même, soit par les faveurs bienfaisantes de la main suprême qui ne l'abandonna point, et qui seule l'appela à la royauté, dont il posséda éminemment tous les pouvoirs sans exception.*

Etat troisième, laborieux et en délibération, théocratie simplement spirituelle : *Aristocratie supérieure où, par de sages conseils, la famille sociale trouverait de puissants secours pour se soutenir contre ses ennemis, et où les gouvernants auraient ainsi quelques pouvoirs de l'homme-roi, mais d'une manière plus compliquée.*

Etat quatrième, multiple, sans lumière, excepté celles de la nature inférieure : *Les diverses familles du genre humain, livrées à tous les torrents qui s'écoulent de la source de l'homme-esprit non régulier ; mais cependant, étant alors plus égaré que perverti, et où il lui reste des ombres et des images de la justice et des pouvoirs de l'homme-roi, qu'il pourrait exercer encore utilement s'il prenait le soin d'en recueillir attentivement les débris et de les raviver par la droiture de ses intentions.*

Il y a un cinquième degré, qui est l'iniquité même, et dont il n'est pas nécessaire de parler ici, quoiqu'il en filtre des rayons dans la plupart des associations humaines¹¹⁰.

Pourtant, l'homme garde des vestiges de sa splendeur passée. Ces traces sont efficaces quant à l'objet des fonctions qu'elles n'accomplissent plus qu'imparfaitement. Mais, elles ont aussi valeur, comme il se doit, d'indices. Ne les manquons pas, d'emblée.

Si les propriétés de l'homme sont seulement plus resserrées aujourd'hui qu'elles n'ont dû l'être, lorsqu'il était dans sa vraie mesure, nous pouvons donc encore nous former une idée de ses droits primitifs. Oui, le propre de l'homme dans sa vraie mesure était de produire l'harmonie, de répandre autour de lui toutes sortes de merveilles, d'élever dans toutes les régions des autels à son principe, de cultiver tous les trésors de la nature, de les recueillir en les puisant dans elle-même, et d'ajouter encore à leur perfection en les faisant passer par lui, pour l'extension du règne de la vérité. Il peut lire la preuve de cette loi première dans toutes les inventions et les arts auxquels il s'exerce avec succès, quoique ce soit matériellement. Ne purifie-t-il pas, par ses manipulations, toutes les substances de ce bas monde ? ne fait-il pas sortir, par son industrie, des sons harmonieux de ses doigts ? ne guérit-il pas par les conseils que transmet sa parole ? ne renverse-t-il pas par la

¹¹⁰ *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., pp. 49-51.

peinture l'image de toutes les productions ? et si, dans le triste état où nous sommes, et où il ne peut produire toutes ces choses que dans l'ordre inférieur, elles sont cependant si merveilleuses, que serait-ce donc s'il était réintégré dans les réalités¹¹¹ ? »

Mais surtout notre mécontentement d'en être réduit à des moyens diminués pour agir et pour savoir, surtout notre inquiétude témoigne de la vérité sur notre triste situation, l'origine et la destination qu'elle implique. Semblables aux vieillards d'Israël qui, en présence du nouveau temple, pleuraient l'ancien, quel est cet autre état dont la perte nous donne le *spleen*, le *Heimweh*, la nostalgie ? Nous savons que ce n'est pas l'âge d'or où jamais nous ne fûmes. Mais l'état dont l'âge d'or, est, pour nous, le symbole, le mythe : la vie principielle, *in principio* très exactement. Et l'initiation, par quoi l'homme opère sa régénération, procède à sa réintégration, *le Philosophe inconnu* la définira comme le rapprochement du principe.

Un seul soupir de l'âme humaine qui ne peut vivre que d'admiration démasque la souffrance, pose le diagnostic, pronostique la guérison et prescrit le remède.

De « pensant », l'homme est devenu « pensif », et c'est en quoi consiste essentiellement l'état de pâtement lié à l'incorporation. La communication immédiate avec Dieu est coupée. Toutes ses pensées lui viennent du dehors. Pour recouvrer sa puissance originelle, il lui faut la médiation des esprits, disait Martines de Pasqually ; nécessaire et suffisante lui est, selon Saint-Martin, la médiation du Christ, au nombre huit.

Mais Adam, quoiqu'il eût péché en sa volonté, ne céda néanmoins qu'à l'insinuation démoniaque : sa pensée resta pure et par ce moyen, il conserva du rapport avec la Divinité dont il ne put être entièrement séparé. (C'est là toute la différence entre son crime et celui des esprits premiers prévaricateurs ; et toute la différence entre leurs sanctions respectives).

Oserons-nous donc affirmer que l'homme est encore un être spirituel ?

Oui, nous reconnaissons authentiquement l'homme comme étant un être spirituel entièrement distinct de la nature, quoiqu'il soit combiné et comme fondu avec cette substance hétérogène ; et nous ne craignons pas qu'aucune proposition contraire puisse renverser les bases sur lesquelles nous avons plusieurs fois appuyé cette vérité dans nos ouvrages¹¹².

¹¹¹ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, pp. 47-48.

¹¹² *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., p. 20.

Puisque l'homme garde ses droits, à faire valoir, affirmons ensuite qu'il pourrait, par ses efforts, recouvrer son premier état ; mais que ce ne serait qu'après avoir obtenu d'être remis en possession de cette lance qu'il avait perdue, et qui avait été confiée à l'agent par lequel l'homme était remplacé, dans le centre même qu'il venait d'abandonner »¹¹³.

Tombé de 4 à 9, sa remontée ne peut être que de 9 à 4. L'armure impénétrable a été perdue, reste à recouvrer la lance composée de quatre métaux¹¹⁴, analogue par ce nombre à l'état perdu, à l'essence divine même dont la miséricorde de Dieu a laissé l'homme conserver la marque, nonobstant le crime.

De ce crime, auquel nous revenons sans cesse car il est le centre des hommes qu'il a décentrés, Saint-Martin, après avoir lu Boehme, finit par attribuer aux hommes issus d'Adam, et en dépit de ses protestations courantes, quelque culpabilité. Le texte apporte une nuance qu'on ne saurait négliger. Il réitère fort opportunément, vers la fin de notre coup d'œil sur le crime primitif, que ce crime excède la fornication.

Quelques-uns ont pensé que le crime du premier homme et de la première femme avait été d'user des droits du mariage d'une manière non conforme à celle qui leur était prescrite par la loi de leur être et par la volonté du Créateur. Avant de s'arrêter à cette idée, il faudrait faire attention à l'état de l'homme actuel. On disait autrefois d'après la doctrine d'une école à moi connue [sc. l'école de Martines de Pasqually] : nous souffrons, nous souffrons sans doute avec justice. Mais si nous souffrons avec justice, il faut donc que nous ayons participé en quelque chose à ce crime primitif, ne fût-ce que par notre adhésion, et par le consentement de notre volonté.

Or, en quoi notre volonté aurait-elle pu être nécessaire, ou plutôt participer à ce crime charnel de la première femme et du premier homme ? N'auraient-ils pas été suffisants pour les commettre seuls sans y faire intervenir le concours d'autres individus séparés d'eux, et dont ils n'avaient pas besoin ? Cela doit suffire pour faire comprendre que le crime en question ne peut être tel qu'on l'avait imaginé. L'état malheureux de la postérité humaine prouvant un concours de sa part dans le premier crime doit faire supposer que ce premier crime était de nature à pouvoir être susceptible d'un concours de plusieurs êtres, et que la plus grande faute de nos premiers parents a été sans doute de n'avoir pas commis à eux tous seuls la prévarication que nous payons si

¹¹³ *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., p. 37.

¹¹⁴ Cf. *Des Erreurs et de la vérité*, op. cit., pp. 35-38

[sic] *aujourd'hui*. (*Lisez Jacob Boehme et vous n'aurez plus de difficultés sur ces importantes questions*)¹¹⁵.

Déjà, les élus cohen ès qualités n'excluaient pas tout à fait la culpabilité de participation. Le problème est assez délicat pour que certain flottement, chez eux et chez Saint-Martin, s'explique.

« Lorsque le premier homme commit son crime tous les mineurs de son cercle comme étant ses agents y participèrent pour ainsi dire d'une manière, et par là ils ont contracté une souillure. Tous les mineurs qui ont été incorporés de tous ceux qui le seront successivement auront donc pour tâche de se purifier de cette souillure et encore de la tache qu'ils ont contractées par les actes impurs de leur père corporel. Mais s'ils négligent les secours qui leur sont offerts par l'esprit majeur et les intelligences proposées pour l'assister, le diriger, l'inspirer et le fortifier et qu'ils se livrent aux actes de leur volonté impure et aux dérèglements de leurs sens, ils auront encore à expier ces mêmes erreurs, ce qui augmentera leur tâche infiniment »¹¹⁶.

Voilà promise la suite ultime et paradoxale du crime primitif. Sous le synonyme partiel (au cas de l'homme) « réconciliation », la quatorzième leçon aux élus-cohen de Lyon en article la théorie, les modalités et la pratique.

« Le premier homme, incorporisé après la prévarication dans un corps de matière, mérita par son repentir sa réconciliation et de reconquérir une partie des droits dont il était déchu par son crime. Toute sa postérité peut donc prétendre aux mêmes grâces en prenant le même moyen. Mais la réconciliation de l'homme, tant qu'il est dans son corps de matière, doit être pour le général moins regardée comme une réconciliation que comme un commencement ou une préparation à sa parfaite réconciliation, qui ne peut être opérée qu'après la destruction et la réintégration de sa forme, et après qu'il aura fini son cours dans ces trois passages que nous nommons cercle sensible, visuel et rationnel ; cependant, ce commencement de réconciliation qu'il est en son pouvoir de faire par le bon usage de sa liberté et de sa volonté pendant sa course élémentaire, peut le mettre en état de jouir dès cette vie d'une partie de ses droits en vertu de ses trois facultés puissantes qui sont restées innées en lui. Il en a été revêtu par un décret immuable du Créateur qu'il n'a pu lui retirer sans dénaturer son essence d'être spirituel mineur ; il lui en a suspendu la jouissance parce qu'il s'en est rendu indigne par sa prévarication ; mais la miséricorde du Créateur restitue dès cette vie une

¹¹⁵ *Mon livre vert*, n° 806 (inédit). (97) Eclair sur l'association humaine, op. cit., p. 20.

¹¹⁶ B. M. Lyon, Mss. 5490 (4), f. 19 (ap. éd. R.A. des *Leçons de Lyon*).

partie de cette jouissance quand il lui plaît à ceux qui s'en rendent véritablement dignes »¹¹⁷

L'univers en serait consolé, la société reformée. Emanation et réminiscence, émanation et inégalité des conditions sociales - thème prétexte d'analyser le crime primitif et ses suites -, c'est de l'origine et de l'état présent de l'homme qu'il s'est agi, depuis que la condamnation de la réincarnation par Saint-Martin nous a ouvert le chapitre de ce qu'on peut bien appeler l'ésotérisme de la métempsycose : à savoir quelles vérités cette croyance, selon le Philosophe inconnu, exprime avec une astuce dont il faut tirer parti. Emanation fut le mot clef. Il l'est encore et tandis que la destination de l'homme nous sollicite maintenant. Emanation et réintégration, ce sera le sujet du prochain essai ; la promesse du paradis, en somme.

*
* *

Emanation et réintégration (suivi d'une lettre inédite du Philosophe inconnu)

Finis de regretter, coupables ou innocents à titre personnel, la faute d'Adam et son triste héritage ? Du moins, que ce regret ne soit ni complaisant ni stérile.

L'homme général et particulier se sont avancés en proportion ; à mesure que le chef des mortels est monté, sa postérité est montée aussi et a reçu de plus grandes lumières.

Ce chef des mortels, en s'élevant sur les ailes de l'esprit, a été porté successivement à des degrés toujours supérieurs. L'esprit, à chacun de ces degrés, lui a fait ouvrir de nouvelles portes, d'où sont découlées sur l'homme particulier des grâces nouvelles.

Ces grâces ont été sensibles et terrestres sous la loi de la nature ; elles ont été spirituelles sous la loi écrite ; elles ont été divines sous la loi du Réparateur.

Parce qu'au grand nom du Dieu des Juifs, il a joint la lettre du salut, qui a triplé nos richesses et nous a fait nager dans l'abondance.

Que fait ce chef vigilant, et le plus valeureux des guerriers ? Il va sans cesse à tous les points de son armée, pour sauver sa troupe des mains de l'ennemi qui la poursuit¹⁸.

¹¹⁷ Du lundi 21 février 1774, éd. R.A.

Les secours ne nous manquent donc pas. A quelle fin ? Ce n'est pas tout que d'être tombés, il faut se relever. Il le faut, dis-je : notre droit et notre devoir. La nature humaine y astreint l'homme, contre la nature ; la foi, l'espérance et la charité l'en persuadent et l'y assistent, dans une synthèse gnostique pour Saint-Martin.

Voici le *sommaire* de ce chapitre : *Il faut commencer tous les cours de philosophie divine par l'étude des facultés aimantes et intelligentes de l'âme humaine, parce que l'âme, ramenée à ses éléments primitifs, se trouve être de la région de Dieu même et que c'est cette âme qu'il a prise pour son témoin, comme la nature est le témoin du manœuvre, le manœuvre le témoin de l'architecte, l'architecte le témoin de la volonté et de la puissance par laquelle il est employé*¹¹⁹.

Telle est la méthode, une fois de plus ; tel le point initial, telle la conclusion. Essayons de suivre l'auteur qui va développer.

L'émanation et la chute, qui en est corollaire par accident, impliquait, comme d'hier, la réminiscence et, comme d'aujourd'hui, l'inégalité des conditions humaines dont l'ésotérisme particulier explique le crime primitif et ses suites où nous pâtiissons. Où nous espérons aussi. Car, troisième conséquence d'une juste notion de cette réalité de l'émanation qui nous fonde en esprit et en vérité (contrairement à la matière irréelle, notre présent corps compris) : comme de demain, la réintégration. De l'origine de l'homme se déduit, en effet, avec certitude quoique dans l'énigme, sa destination. Au départ, selon Saint-Martin, le but est analogue.

Or, l'homme, ce témoin privilégié (seul, il peut connaître, avouer toute la vérité, puisqu'elle est en lui), qu'atteste-t-il en résumé ? Ceci :

Les principales des dépositions de l'homme sont premièrement, [et nous savons ceci, mais répétons - premièrement] que s'il est si évidemment une sainte et sublime pensée de Dieu, quoiqu'il ne soit pas la pensée Dieu, son essence est nécessairement indestructible ; car comment une pensée de Dieu pourrait-elle périr ?

Secondement, que Dieu ne pouvant se servir que de sa pensée, l'homme lui doit être infiniment cher ; car comment Dieu ne nous

¹¹⁸ *L'Homme de désir*, ch. 297, éd. 10/18, pp. 320-321. Mon Livre vert comprend une première version de ce passage. L'amateur de Saint-Martin appréciera sans doute qu'on lui permette la comparaison en lui fournissant le second terme. « L'homme général et l'homme particulier se sont avancés en proportion. A mesure que le chef des mortels a monté, sa postérité a monté aussi, et a reçu de plus grandes lumières. Car lorsque le chef a remonté à certains degrés, il a fait ouvrir de nouvelles portes d'où sont découlées sur l'homme particulier des grâces physiques sous la loi de nature, des grâces spirituelles sous la loi écrite, et des grâces divines sous la loi de Jésus-Christ, lequel comme un vigilant général va sans cesse de la tête à la queue de son armée pour sauver sa troupe des mains de l'ennemi qui la poursuit. » (Mon Livre vert, article n° 474, inédit).

¹¹⁹ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, p. 116.

aimerait-il pas, comment pourrait-il ne pas aimer sa pensée ? Nous nous complaisons bien dans les nôtres !

Troisièmement (et c'est ici la plus importante des dépositions que l'homme nous présente), si l'homme est une pensée du Dieu des êtres, nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même, et nous comprendre que dans sa propre splendeur, puisqu'un signe ne nous est connu qu'autant que nous avons monté jusqu'à l'espèce de pensée dont il est le témoin et la manifestation, et puisqu'en nous tenant loin de cette lumière divine et créatrice dont nous devons être l'expression dans nos facultés, comme nous le sommes dans notre essence, nous ne serions plus qu'un témoin insignifiant, sans valeur et sans caractère. Vérité précieuse qui démontre ici pourquoi l'homme est un être si obscur et un problème si compliqué aux yeux de la philosophie humaine.

Mais aussi lorsque nous nous lirons dans notre sublime source, comment pourrons-nous peindre la dignité de notre origine, la grandeur de nos droits, et la sainteté de notre destination¹²⁰ ?

D'abord, l'homme est immortel ; il l'est (pour ne pas nous disperser) en ce qui le constitue essentiellement comme homme : Une autre preuve en faveur de l'homme, c'est que la parole ou le verbe est le germe ou le principe de vie, et que l'homme possède cette parole, ou ce germe et ce principe de vie. Comment donc se ferait-il qu'il pût mourir ? Ce ne serait sans doute que par l'effort d'une autre puissance qui renverserait celle-là. Mais quelle autre puissance y a-t-il que celle de l'être et de la vie même ? On voit donc que l'homme étant dépositaire du principe de la vie et que, rien n'étant au-dessus du principe de la vie, cet être est nécessairement existant et nécessairement indestructible, dès l'instant que la source première lui a fait part de la vie¹²¹.

Il faut aller plus loin. Il le faut en telle matière si vitale, puisqu'on le peut. La juste notion d'émanation s'étend outre celle d'immortalité de l'âme. Elle nous dispose à recevoir celle de réintégration ; à qualifier pour ainsi dire, notre immortalité. Et cette qualification la divinisera, de même que l'émanation avait divinisé notre dignité.

Si l'homme est émané de la Divinité, c'est donc une doctrine absurde et impie que de le dire tiré du néant et créé comme la matière¹²². Or, l'homme tiré du néant rentrerait nécessairement dans le néant. Mais, puisque notre être est émané de Dieu, il est fait pour une destination sublime, mais elle ne peut l'être plus que son Principe ; puisque, selon les simples lois physiques, les êtres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils

¹²⁰ *Ecce homo*, op. cit., pp. 18-20.

¹²¹ « Cahier de métaphysique », op. cit., n° 11. Cf. *Mon Livre vert*, n° 430 et n° 792.

¹²² *Tableau naturel...*, op. cit., 1782, t. I, p. 69.

*sont descendus*¹²³. L'homme, émané de Dieu, doit revenir à Dieu. Sur le chemin, l'homme doit quitter la terre - mourir - et franchir les étapes qui peuvent être nécessaires à sa purification.

Lorsqu'il quitte cette terre, nous verrons que c'est pour toujours et qu'aucune autre de mes existences, qu'aucun autre des modes de mon existence unique, ne m'y localise.

Et Saint-Martin de résumer sa double conclusion :

*Voilà pourquoi [...], l'homme ayant la réminiscence de la lumière et de la vérité, prouve qu'il est descendu du séjour de la lumière et de la vérité*¹²⁴.

Mais aussi : *Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les êtres créés et émanés dans la région temporelle, et l'homme par conséquent, travaillent à la même œuvre, qui est de recouvrer leur ressemblance avec leur Principe, c'est-à-dire de croître sans cesse, jusqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les siens en eux*¹²⁵.

On a dit, et Saint-Martin en a reçu l'écho, que le travail de l'homme consiste en la « restauration ». Soit, mais *pour atteindre à la majestueuse dignité de cette sublime tâche, il faudrait étendre le sens du mot restauration, plus que ne le font communément les instituteurs. Le mot salut même qu'ils mettent si aisément en avant dans leurs instructions religieuses, est un mot sombre, dans lequel l'obscurité qu'il renferme, annule aussi fréquemment la portion de lumière qui s'y trouve ; s'il faut nous préserver ou nous sauver des crimes, ainsi qu'ils nous le recommandent avec raison, il faudrait aussi apprendre à nous sauver de l'ignorance, après nous avoir exhortés à remplir notre cœur de toutes les vertus ; et sûrement nous devrions comprendre au rang de nos droits et de nos devoirs les plus importants, celui de rendre à notre pensée toutes les clartés dont elle est susceptible.*

[...]

*Qu'il rentre, cet homme ; qu'il rentre dans la voie de la lumière qui lui est départie par son origine, et il sentira bientôt renaître tous les trésors de son esprit ; et son cœur aussi bien que sa pensée lui feront connaître complètement, et sans les monopoles des sciences doctorales, ce que l'homme fut, ce qu'il est, et ce qu'il peut être*¹²⁶.

Saint-Martin, qu'aucune extravagance n'aurait étonné, a jugé bon de préciser, contre je ne sais quel prométhéisme exacerbé, que la

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Tableau naturel...*, op. cit., 1782, t. I, p. 73.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. I, pp. 208-209.

destination de l'homme, pour sublime qu'elle soit, ne saurait l'être plus que son principe. (Et il n'a pas craint d'invoquer l'exemple des lois physiques selon lesquelles les êtres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils sont descendus).

Il précise ailleurs, et la précaution nous surprend moins, que la divinisation de l'homme, quand celui-ci aura, s'il fait ce que doit, rejoint son principe, ne signifie pas déification dans l'acception pleine du terme, qui serait blasphématoire et sacrilège.

Les justes seront un avec Dieu. Saint-Martin utilise l'adjectif redoutable. Ils connaîtront tout ce qu'il y a dans Dieu (l'émanation ne nous limite pas aux jouissances divines, mais extérieures à Dieu, du paradis profane). Et Dieu se plaira à leur découvrir ses merveilles. Mais Dieu réservera éternellement pour lui seul la connaissance radicale de tout ce qui opère en lui des merveilles. Ils seront divinisés ; ils ne seront jamais Dieu.

« Ce qui est né de la terre retourne à la terre, mais ce qui a germé d'une semence éthérée, de nouveau retourne vers la voute céleste », enseignait déjà le vieux prophète Empédocle. A « éthérée » Saint-Martin substitue « divine ». Epithète à lire, mais qualité à expérimenter et à appliquer, et à opérer.

A m'appliquer, à opérer sur moi, sans doute, selon la priorité d'une charité bien ordonnée. Mais que serait une charité égoïste, voire égotiste ? L'homme ne peut se prouver qu'il est régénéré qu'en régénérant tout autour de lui. Et comment régénérerait-il quoi que ce soit hors lui-même s'il ne s'était d'abord régénéré ? L'homme est l'homme-Dieu de la terre. La terre, l'univers ne lui est pas plus indifférent ni, sous l'aspect de la réintégration, plus étranger que sa divinisation progressive n'est indifférente à tout.

L'homme est un être chargé de continuer Dieu là où Dieu ne se fait plus connaître par lui-même. Il ne continue point Dieu dans son ordre radical et divin, ou dans son imperméable origine, parce que, là, Dieu ne cesse jamais de se faire connaître par lui-même, puisque c'est là où il opère sa secrète et éternelle génération. Mais il le continue dans l'ordre des manifestations et émanations, parce que, là, Dieu ne se fait connaître que par ses images et ses représentants.

Il le continue, ou, si l'on veut, il le recommence comme un bourgeon ou un germe recommence un arbre, en naissant immédiatement de cet arbre et sans intermède.

Il le recommence comme un héritier recommence son devancier, ou comme un fils recommence son père, c'est-à-dire, en possédant tout

*ce qui appartient à ce devancier ou à ce père, sans quoi il ne pourrait pas les représenter*¹²⁷.

L'homme a mission de faire sabbatiser la terre, ainsi qu'il est voué à jouir du sabbat¹²⁸.

Par l'exercice du culte dont il est le cohen, l'homme est médiateur de la réintégration universelle ; médiateur universel, donc, en même temps que son propre médiateur. A l'image du Médiateur suprême ; en collaboration avec lui. Que dis-je ? en participation avec lui, en s'identifiant, autant que possible, avec le Christ. L'homme-Dieu de la terre est, précisément, et s'il ne trahit pas, un autre Christ.

Cette précision du prêtre entraîne celle de son culte.

Voilà amorcée l'affaire du grand œuvre, la grande affaire en son nœud du grand œuvre qui est la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissance spirituelles divines¹²⁹, et dont l'émanation impose le principe et fournit le moyen. Ce pourquoi, tandis qu'une section de notre exposé lui est réservée, mémoire en avait place ici.

Mais, après avoir examiné notre vie antérieure et entrevu, du même coup d'œil, ce que nous sommes et notre but - qui en dépendent - , considérons d'assez près notre vie présente, terrestre. Ce sera le thème du prochain article.

*
* *

Lettre de Louis-Claude de Saint-Martin à Nicolas Tournyer publiée pour la première fois

En primeur des textes inédits de Saint-Martin, dont l'initiation a annoncé la récente découverte (1978, p. 42), nous avons la joie de publier ci-après une lettre de Louis-Claude à son cousin, en date du 3 pluviose an XI (23 janvier 1803) c'est-à-dire postérieure au Ministère de l'homme-esprit (fin 1801) et quasi contemporaine de la rencontre avec Chateaubriand (27 janvier 1803), deux événements qui y sont évoqués (*).

¹²⁷ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 166.

¹²⁸ Sans attendre, je signale le très bel article de Fernande Bartfeld, « Saint-Martin ou le sabbat de la Parole », *Romantisme*, n° 12, 1976, pp. 61-75. Enfin, une universitaire qui comprend le Philosophe inconnu.

¹²⁹ Titre même, on le sait, du *Traité de Martines* de Pasqually.

(*) Je suis en mesure de préciser, identifications faites, que les lettres mentionnées dans l'annonce précédente sous le n° 1, sont de et à Vialette d'Aignan ; que le Recueil de pensées (n° 2) est une version plus complète du fameux. Carnet d'un jeune élu cohen ; que la version du Traité de la réintégration des êtres (n° 3) est nouvelle ; que les remarques sur l'édition des Œuvres posthumes sont de Cartier et non pas de Tournyer, contrairement à ce que j'avais cru d'abord ; enfin que la lettre de Mgr de Conzié (et non pas « Congié »), archevêque de Tours depuis 1775, est adressée à Claude-François de Saint-Martin et non pas à son fils. Comme elle traite d'une affaire d'intérêt tourangeau, c'est à M. Bernard Girard, historien de Chanteloup, que le soin de la publier a été confié.

Le 3 pluviôse.

Bonjour cousin. Il est bien tems que je réponde à votre lettre du 19 frimaire. Je desirerois que tout le monde eût vos yeux pour mon ouvrage. Mais je ne l'ai jamais espéré. Je crois bien qu'il ne restera pas tout à fait en arrière. Seulement il ira lentement ; cependant l'effet qu'il fera soit pour, soit contre ne sera pas indifférent. Je vois des gens du monde, très instruits qui le goutent beaucoup, sauf quelques bagatelles qui les offusquent comme vous, telles que mes réflexions sur les arbres des Thuilleries. J'en sçais d'autres qui remplis de fanatisme, et étant à cheval sur la lettre des Ecritures, et sur les s^{ts} pères, ne me regardent absolument que comme l'antechrist. Les journaux qui l'ont annoncé n'en ont point donné d'analyse. Je sçais qu'ils cherchent quelqu'un qui leur en fournisse une ; mais la plupart de ceux à qui ils s'adressent se récuse, ne se croyant pas en état ; et moi je reste en repos au milieu de tout cela, laissant faire à la Providence. On m'a dit que Chateau-Briant l'avoit lu, et qu'il avoit très bien pris tout ce que j'avois dit à son sujet. Nous devons lui et moi diner ensemble jeudi prochain chez l'ami commun qui m'avoit fait parvenir son ouvrage, et qui lui a fait parvenir le mien. Nous verrons ce que cela produira. Ce sera la première fois que nous nous verrons - L'édition de mes pensées détachées n'est pas encore commencée, je n'ai pas pu joindre le libraire, et puis je profite de ma vacance, depuis la publication du *Ministère*, pour me livrer à mon propre avancement, car je ne puis faire qu'une chose à la fois. Mon chemin se fait, grâce à Dieu, délicieusement de cette manière. Quoique je reçoive souvent des choses pretieuses dans ma route, je ne note rien. Je laisse cela se fortifier sur sa tige, pour ne pas couper mon blé en herbe. Mais je pressens qu'avant peu il y en aura assez de mûr pour que je songe à faire encore quelques récoltes ; et même j'aurois peut-être déjà commencé, si je n'étois pas persuadé que je ne perdrai rien pour attendre. Il ne s'agiroit rien moins que de traiter de ce qu'on pourroit appeler les fonctions analytiques de l'éternité dans le tems, sans que toutefois je sois encore déterminé pour ce titre ; et je ne puis vous dire tout ce que cette mine immense a déjà

offert à mon esprit. Cet objet est infiniment plus vaste que celui du *Ministère* qui embrasse particulièrement l'homme, au lieu que l'autre embrasse particulièrement le principe éternel dans ses diverses actions sur le cercle des choses temporelles et spirituelles. Priez Dieu, cher cousin, pour que je ne fasse sur cela que ce que je dois faire - Vous aurez vu peut-être dans le *Journal des Débats* d'aujourd'hui la conjecture de La Place sur les pierres tombées du ciel il m'etoit venu depuis qu'on en parloit ici l'idée d'une gayté. Je l'ai même déjà fait courir verbalement depuis plus de quinze jours. Je pretendois que ce n'etoit point des pierres ; mais que la lune étant très avancée en âge, il ne lui restoit que quelques dents, et que comme il avoit fait très froid, elle s'etoit enrhumée, et qu'en toussant elle avoit craché quelques-unes des dents qui lui restoient ; que si c'etoit des pierres volcaniques lunaires, elles nous viendroient en plus grand nombre ; qu'ainsi mon explication valoit mieux que celle de La Place. Mais je me contente de rire un moment sur tout cela. - Dites, je vous prie, à M^{de} Coësdon que Durosay est retourné il y a quelques jours chez M^r Formé, et ne l'a point trouvé. Je serai bien aise aussi que vous confériez avec Dangé sur mes peupliers de Bleré. On m'assure qu'ils reviendront mal si on ne les replante pas à neuf ; et que si la main d'œuvre n'etoit pas chère, les souches qu'on arracherait rendraient assez de bois pour que même il y eût de quoi payer ces frais et ceux de plantation, et qu'il auroit encore du reste. Il est possible qu'il n'y ait pas à tout cela un mot de vrai. Voilà pourquoi je vous engage à tenir avec Dangé un conseil d'Etat. Dites aussi un petit bonjour à la cousine, de ma part ; je suis bien aise qu'elle ait un curé qui soit estimé ; je la remercie des détails flatteurs qu'elle me fait dans sa lettre. Je lui écrirai peu de temps après mon diner avec Chateau-Briant, et je lui en ferai les détails en la priant de vous les communiquer. Adieu cousin, ora pro nobis.

[Non signé].

P.S. - J'oubliais de vous dire que j'ai la soixantaine depuis quelques jours et que j'en suis dans la joye de mon âme. Il me semble être déjà sevré de ce monde terrestre si extraligné et si ténébreux.

A Monsieur / Monsieur Tournier / près la porte Hurtaut / A Amboise / Indre et Loire

*

* *

3. UNE VIE, UNE MORT... ET APRES ?

Une vie, une mort

Il n'y a qu'une vie terrestre et Saint-Martin repousse la théorie de la réincarnation. Une vie terrestre, et donc une mort physique, une seule, à la terre.

Mais il y a une vie terrestre. C'est une vie en situation diminuée puisque nous y sommes incorporisés charnellement. Mais nous y pouvons, nous y devons, afin qu'elle ait un sens, acheter notre billet d'entrée pour les régions supérieures. Or, mieux vaut, remarque plaisamment Saint-Martin, ne pas attendre le dernier moment, où les portes du théâtre vont s'ouvrir, car il arrive qu'alors les billets manquent. En tout cas, le temps perdu ici sera récupéré là-bas.

La vie terrestre est la matrice de l'homme futur. De même que les êtres corporels apportent sur cette terre la forme, le sexe et les autres signes qu'ils ont puisés dans le sein de leur mère, de même l'homme portera dans une autre terre, le plan, la structure, la manière d'être qu'il se sera fixés lui-même pendant son séjour sur celle-ci.

Ce progrès ne peut consister qu'en une dématérialisation et une recentration, puisque la chute d'Adam, dont nous supportons les conséquences, a extraligné, excentré l'homme en le condamnant à revêtir un corps de matière. Dès lors, fut enjoint non pas d'accumuler, mais de rassembler comme en faisceau un ensemble de lumières et de connaissances qui formât et embrassât tout à la fois une sorte d'*unité*. Le corps est replié dans l'utérus, il se déploie au maximum à l'âge adulte, il doit s'affaisser quand approche la mort, sa mort qui est annihilation. Les enfants dorment tant et les vieillards si peu : en voilà le symbole.

Si l'homme suivait la loi de sa vraie nature, la mort biologique, c'est-à-dire la séparation de l'âme et du corps (y compris le principe igné, ou vital), se produirait comme de soi. Saint-Martin évoque l'image du fruit qui quitte naturellement son enveloppe. A l'extrême, l'homme qui a entretenu son propre feu et l'a augmenté d'un feu supérieur, quand son âme se sera évadée de son corps, celui-ci disparaîtra sans délai. Son feu ne demeurera pas un instant attaché aux ruines de sa forme corporelle, qui aura, de ce fait, perdu le principe même de son existence temporaire et illusoire (ce qui est un pléonasme). Il s'élèvera aussitôt dans les régions célestes : c'est le char d'Elie, c'est Hénoch enlevé.

La mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage. Nous y échangeons des chevaux fatigués pour des chevaux frais.

Heureux événement, pour qui, du moins, y est prêt. Saint-Martin, qui tâchait à se préparer depuis son enfance, adore la mort.

Il importe au sage d'être convaincu que ce monde-ci n'est que comme une traduction du monde invisible. Il ne pourra alors, en dépit des frayeurs de sa sensibilité, que se réjouir, quand il verra s'approcher le moment du texte. Car c'est une vérité générale, observe Saint-Martin, que les textes sont préférables aux traductions.

Mais il reconnaît que, hormis des cas exceptionnels, éliques en somme, si la mort est douce, son mode ne l'est pas. Voici pourquoi.

Lorsque l'homme a passé de la région supérieure dans la région terrestre, il est devenu sujet à la mort naturelle qui était en effet une suite de son égarement. La justice suprême, en lui infligeant cette peine, était bien éloignée de la rendre inutile ; et l'homme-esprit qui subissait fructueusement cette condamnation ne faisait que rentrer dans la mesure dont il était sorti, de façon qu'il pouvait regarder plutôt sa vie matérielle comme la pénitence de sa faute, et sa mort comme sa délivrance.

Mais cette région terrestre l'exposant à de nouveaux crimes, à mesure que ses rapports s'étendaient sur la terre, la justice suprême fut obligée de resserrer pour le coupable l'intervalle qui lui était donné pour son expiation, et c'est alors que la mort devenait un châtiment pour lui, comme étant prématurée, et comme le livrant à une situation plus pénible comme homme-esprit, que celle d'où on l'arrachait par le supplice ; néanmoins cette justice ne le pouvait point perdre de vue pour cela ; et comme les lois divines sont vivantes et qu'elles ne peuvent même, en donnant la mort, se séparer de la vie qui les accompagne, nous ne croirons point nous égarer en pensant que le coupable, qui payait ses crimes de sa vie animale, et qui entrait dans une situation plus pénible que celle qu'il quittait, ne put aussi, en y entrant avec résignation, en espérer le terme et jouir enfin de vivifiantes compensations divines.

Dans le premier exemple, l'homme-esprit était puni par la privation ; dans le second exemple ou dans l'état qui suivait la mort corporelle du coupable, l'homme-esprit était puni par la molestation ; mais ces deux punitions étant divines, elles ne pouvaient avoir que l'amendement de l'homme-esprit pour objet, et non pas sa destruction, qui est impossible ; et dans tous ces cas, la main suprême pouvait toujours rendre au coupable beaucoup plus qu'elle ne lui avait ôtée¹³⁰.

¹³⁰ *Eclair sur l'association humaine*, op. cit., pp. 79-81, Saint-Martin poursuit ainsi : *Or, pour exécuter ces terribles jugements, la justice suprême n'employait pas toujours immédiatement les fléaux physiques et les puissances de la nature ; mais souvent pour voiler sa marche, elle confiait son droit à la voix et à la main de l'homme, qui, alors, se trouvait légitimement et efficacement pourvu de tout ce que nous appelons le droit de vie et de mort sur ses semblables et qui, ne l'exerçant que par*

La métempsycose morale est le tableau des différents états intellectuels par lesquels l'homme passe pendant sa vie, et qu'il doit garder après sa mort¹³¹. Car la mort ne change pas la nature de l'homme.

La mort est le point où viennent frapper tous les hommes. Mais l'angle d'incidence étant égal à l'angle de réflexion, ils se trouvent tous, après la mort, au degré où ils étaient auparavant, soit en-dessus, soit en-dessous¹³². Aussi, les hommes portent dans le monde invisible les habitudes et les manières d'être qu'ils ont eues dans celui-ci ; cette vérité se réalise même ici-bas, où nous voyons que les hommes qui passent de l'illusion aux véritables connaissances y conservent leur premier caractère¹³³.

D'où s'ensuit une double instruction sur l'au-delà et sur la vie présente, qui sont dans une continuité, Ne croyons pas que les joies de l'âme ne soient qu'en chimères, et que ces biens que nous lui acquérons dès cette vie soient en pure perte. L'âme ne change point de nature en quittant ce corps mortel. Elle conserve les mêmes penchants que dans cette vie. Si elle s'est livrée au mal, elle en reçoit sa punition en s'y plongeant davantage. Si elle a aimé le bien et qu'elle ait éprouvé quelque fois les délices secrètes que donne la vertu, elle les goûtera avec encore plus de sensibilité. Elle sent quelquefois ici-bas des ravissements causés par la contemplation des choses qui sont au-dessus d'elle. Il lui semble que rien sur la terre ne peut lui causer le même plaisir ; il lui semble même que les plaisirs terrestres n'existent pas. Elle peut s'attendre aux mêmes transports dans la région supérieure ; bien plus, elle peut compter sur des joies sans mesure et sur des délices sans interruption quand cette crasse matérielle ne brouillera plus sa pureté. S'il est ainsi, ne négligeons pas la vie. Plus nous aurons soin de notre âme ici, mieux nous nous en trouverons ailleurs¹³⁴.

Par la même raison, le suicide - cas limite - est à la fois des plus coupables et des plus inefficaces. Les hommes impurs peuvent être séparés de leur corps, sans être pour cela séparés de leur âme sensible, puisque, selon les principes précédents, si leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'est qu'apparent pour leur être intellectuel, ils doivent être, après qu'ils se sont délivrés de ce corps, ce qu'ils étaient pendant qu'ils y étaient renfermés.

ordre et d'après des lumières qui n'étaient point humaines, se trouvait à l'abri de tout reproche (pp. 81-82).

¹³¹ *Pensées mythologiques, n° 4, loc. cit., p. 20.*

¹³² *Mon Livre vert, n° 8.*

¹³³ *Mon Livre vert, n° 25.*

¹³⁴ *Mon Livre vert, n° 582.*

Si c'était donc la faiblesse à supporter les douleurs ; si c'était le poison des vices et les vapeurs du crime qui leur rendraient la vie corporelle insupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur situation intellectuelle ; ils sont encore rongés par les mêmes poisons ; ils ont encore les mêmes vapeurs à respirer, les mêmes langueurs à subir ; « en un mot, ils sont comme ces fruits peu mûrs et déjà gâtés, dont la qualité malsaine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, et qui, recevant par là plus immédiatement l'action de l'air, ne font que se corrompre davantage ».

En outre, l'homme pouvant se souiller de plusieurs crimes pendant sa vie, et s'identifier avec une multitude d'objets contraires à son être, il doit, après la mort, éprouver successivement toutes les impressions relatives à ces objets ; il doit se nourrir encore des affections et des goûts qui lui ont paru les plus innocents pendant sa vie, mais qui, n'ayant point à lui offrir un but solide et vrai, laissent son être dans l'inaction et le néant.

Ce sont toutes ces substances étrangères qui sont alors le tourment du suicidé, comme de tout autre coupable privé de la vie ; « et peut-être trouverions-nous ici quelque explication du système de la métempsycose, dans lequel les hommes, après leur mort, sont encore liés à différents objets élémentaires, et même sont transformés en plantes et en vils animaux ; expressions qui ne sont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont l'homme a fait ses idoles sur la terre » : car qui sont ceux dont l'être, après la mort, sera assailli par les tourments et les illusions de leur âme sensible ? Enfin, qui seront ceux dont l'être vivra sensiblement, quoique séparé de leur corps ? Ce seront ceux qui ici-bas auront vécu séparés de leur être ?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le suicide se précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'eût-il commis que ce seul crime, s'expose sans doute à des pâtiments plus effrayants, que s'il y fût arrivé avec les forces acquises dans la région visible par sa constance à cultiver les facultés avec lesquelles il devait y combattre. Il est semblable à un prisonnier, qui, pour se remettre en liberté, démolirait sa prison par les fondements, et la ferait s'écrouler sur lui¹³⁵.

¹³⁵ *Tableau naturel...*, op. cit., t. I, pp. 97-99. Le thème du suicide a, me semble-t-il, séduit l'intelligence de Saint-Martin et fasciné son imagination. De se tuer soi-même lui paraît propre à l'homme, et il en a éprouvé la tentation personnelle.

Un article inédit de Mon Livre vert ramasse sa double position : Les troubles intérieurs spirituels ne portent point à la mort parce qu'ils tiennent au-dessus du corps. Les prophètes et les vrais sages ont beaucoup souffert. Ils ont souvent désiré la mort ; aucun ne se l'est donnée. Il n'y a que les peines sensibles qui nous dépravent au point de nous faire ramper sous le joug et nous engagent à nous en délivrer. Mais quelle méprise ! (n° 231).

L'exemple du suicidé l'a fait pressentir, eût-on oublié la métaphysique : Pour chacun, la destinée post mortem se conformera au principe général de la vie universelle ; balance et compensation. L'on est puni, dirait le vulgaire, par où l'on a péché. Et dans la mesure où l'on a péché, L'évangile nous fait assez entendre que plusieurs auront eu leur récompense en ce monde et que, par conséquent, ils en auront peu à attendre dans l'autre. Cet arrêt qui paraît si juste et si peu cruel, quoiqu'il soit sévère, a plusieurs degrés qu'il est bon de ne pas confondre. Il est des hommes qui auront reçu ici-bas leur récompense tout entière ; d'autres qui n'en auront reçu que la moitié, d'autres le quart, et ainsi de suite. C'est donc la mesure des récompenses reçues dans ce monde-ci qui règlera celles qui nous seront refusées ou accordées dans l'autre. Et d'après cela que l'on voye à quoi doivent s'attendre les riches et les heureux de la terre ?¹³⁶

Point de réintégration complète, point de réintégration, au sens exact, c'est-à-dire plein, avant qu'elle ne soit celle de tous les êtres - entendons de tous les êtres réintégrables, et réservons la question de savoir si tous les êtres sont tels. En toute hypothèse et quant à la réintégration, extension et compréhension vont de pair. Mais, dans l'attente de la fin, il est, pour les justes, un état de béatitude relative. Peu, très peu y accèdent d'emblée, car peu, très peu sont les justes. Les méchants doivent être punis, les médiocres purifiés : voilà quasiment réinventés, ou plutôt perçus dans leur ésotérisme, enfer et purgatoire.

L'enfer

Tout est vrai dans l'unité. Tout ce qui est coéternel avec elle est parfait. Tout ce qui s'en sépare est altéré ou faux.

Rien n'est faux dans la décade prise collectivement. Prise abstractivement, rien n'est vrai en elle que ce qui se trouve avoir une liaison médiate ou immédiate avec l'unité. [...] Voilà pourquoi Swedenborg (Merveilles du Ciel et de l'Enfer, t. II, p. 78 et 79) dit, n° 512, que ceux qui se précipitent dans l'enfer ne passent pas le troisième état de l'homme après la mort et ne subissent que les deux états qui suivent : dissolution corporelle, c'est-à-dire la condamnation et la douleur¹³⁷.

Avec Swedenborg, c'est une rencontre (assez rare d'ailleurs chez Saint-Martin pour qu'on la remarque). Car le Philosophe inconnu a appris en qualité de coën : l'homme qui, en quittant sa forme, est uni par ses souillures abominables, par son orgueil, son incrédulité, avec le mauvais

¹³⁶ *Mon Livre vert*, n° 857.

¹³⁷ *Des Nombres*, op. cit., § X, éd. 1843, pp. 36-37.

principe, qu'il en a été l'agent vis-à-vis de ses frères, va dans l'abîme, où il porte sa pensée et sa volonté mauvaise pour y souffrir la privation de tous biens et s'y uni dans le centre de l'unité mauvaise jusqu'à la fin des temps¹³⁸. Mais la « fin des temps », est-ce la fin du temps, c'est-à-dire l'instant où l'univers matériel sera dissous ? Ou bien est-ce façon de dire l'éternité ? Question réservée de l'apocatastase.

Deux exemples, assez privilégiés car ils impliquent, au plan matériel et au plan moral respectivement, le comble de la perversion, deux exemples de l'analogie qui attache la peine au crime : la luxure et le philosophisme.

L'homme impur, soit éveillé, soit endormi, ne peut pas être bien environné ; d'ailleurs, nous nous animalisons en nous livrant à la luxure. Or, en nous livrant ainsi à la région des formes animales sans nombre qui tiennent par leur source et leur germe à notre propre éros, nous nous exposons à ce que nos teintures soient configurées par la première de ces formes qui se présente et par la puissance corrompue qui lui est correspondante. Ces configurations peuvent n'être qu'en germe pendant notre vie. Après notre mort, elles développent tous leurs caractères. Quelle force ne faudrait-il donc pas à l'âme pour repomper toutes ces substances égarées de leurs véritables canaux, pour dissoudre les faux germes et les formes fausses qu'elles auraient pu produire et pour les remettre dans leur état de productions régulières ? Peut-être cela serait-il encore possible pendant la durée de notre vie, soit pour nous, soit même pour nos semblables, si nous savions user bien courageusement de nos forces. Mais après cette vie, cette possibilité ne nous sera plus accordée, parce que nous serons liés directement à la source mauvaise que nous aurons ouverte, à moins que, lorsque c'est la main divine elle-même qui se charge de la punition, elle ne se charge aussi de la miséricorde. Au lieu qu'aujourd'hui notre corps matériel nous sert encore de rempart par intervalle et que, si, d'un côté, nous nous lions par nos luxures à la source impure, de l'autre nous sommes toujours un peu liés à la source pure¹³⁹.

Second exemple : celui de la raison pervertie, et de son sort.

Il se pourrait bien qu'un jour à venir tous les docteurs et savants philosophes qui n'ont employé leurs efforts et leurs lumières qu'à égarer l'homme et à lui dérober la raison fussent mis dans l'autre monde au pilori de la raison, comme on met ici-bas au pilori civil les filous et fripons qui ont dérobé dans la société civile et qui en ont troublé l'ordre. On ne les fera pas mourir là comme on fait ici-bas pour un simple vol.

¹³⁸ B.M. Lyon. Ms. 5.940 (n° 4), f° 22.

¹³⁹ Fragments de Grenoble, n° 2, *L'Initiation*, avril-juin 1962, p. 85.

Primo, parce qu'on ne peut pas mourir dans cet ordre supérieur, si ce n'est dans ses facultés. Secundo, parce que si l'on y mourait, on ne serait plus dans le cas de pouvoir rien réparer ni de satisfaire à la justice. Mais on y sera fustigé, fouetté et marqué, on y sera envoyé aux galères limitées ou perpétuelles, on y sera promené dans les rues avec toutes les marques de l'infamie les plus propres à exciter la dérision des passants et des spectateurs. C'est bien la moindre chose à laquelle doivent s'attendre tous ces filous de philosophie qui auront attrapé les hommes à qui mieux mieux ; d'autant que, comme les filous de matière, ils auront pris ici-bas tous les dehors de l'honnêteté pour inspirer à leurs dupes une entière sécurité, au moyen de laquelle ils pouvaient les séduire et les voler avec plus de confiance¹⁴⁰.

Pourtant, ne nous attardons pas sur les châtiments spéciaux de certains crimes ; ceux-ci, quand il s'agit des damnés, procèdent d'un crime radical, ou le traduisent partiellement, qui est analogue lui-même au crime primitif et la peine s'en trouve qualifiée : peine du dam, ainsi que parlait la théologie scolastique ; peine des hommes maudits de même que des premiers maudits, les anges rebelles.

Outre les perversions, ceux qui se sont unis au pervers par excellence seront punis comme lui¹⁴¹. Sans doute a-t-on vu que le crime de l'un et de l'autre différait dans sa gravité selon que leur inspiration respective différait : endogène chez Satan, exogène chez Adam.

Il est vrai néanmoins de dire que le crime de l'un et de l'autre [sc. de Satan et d'Adam] ne se punit que par la privation, et qu'il n'y a de différence que dans la mesure de ce châtiment, Il est bien plus certain encore que cette privation est la peine la plus terrible et la seule qui puisse réellement subjuguier l'homme. Car on a eu grand tort de prétendre nous mener à la sagesse par le tableau effrayant des peines corporelles dans une vie à venir ; ce tableau n'est rien quand on ne le sent pas. Or, ces aveugles maîtres ne pouvant nous faire connaître qu'en idée les tourments qu'ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d'effet sur nous.

Si au moins ils eussent pris soin de peindre à l'homme les remords qu'il doit éprouver quand il est méchant, il leur eût été plus facile de le toucher, parce qu'il nous est possible d'avoir ici-bas le sentiment de cette douleur. Mais combien nous eussent-ils rendus plus heureux et nous eussent-ils donné une idée plus digne de notre principe, s'ils eussent été assez sublimes pour dire aux hommes que ce principe étant

¹⁴⁰ *Mon Livre vert*, n° 791 (inédit).

¹⁴¹ Cf. *Œuvres posthumes...*, op. cit., t. II, pp. 200-201.

amour, ne punit les hommes que par l'amour, mais en même temps que n'étant qu'amour, lorsqu'il leur ôte l'amour, il ne le leur laisse plus rien¹⁴².

Le culte assidu de Satan ne compensera-t-il pas, dans une proportion faible, certes, mais que ses adeptes ne sauraient négliger, l'absence de Dieu ? Ce serait s'abuser que de le croire. Le père du mensonge n'engendre que le déséquilibre, divine est la compensation. Cette sujétion figure, au contraire, à l'article « Supplice des réprouvés ».

Supplice des réprouvés

Jérémie XVI, 3 : Ejiciam vos de terra hac in terram quam ignoratis vos et patres vestri ; et servietis ibi diis alienis die ac nocte qui non dabunt vobis requiem. [Je vous ferai sortir de cette terre pour une terre que vous, et vos pères, ignorez et, là, vous servirez nuit et jour des dieux étrangers qui ne vous donneront aucun repos.] Rien n'est dur comme le service qu'exige notre ennemi de ses adhérents. Voyez sur la terre la dureté des princes despotes envers leurs sujets et leurs esclaves. Ce ne sera encore rien en comparaison de ce qui se passe entre les êtres vivants habitants le royaume de l'iniquité¹⁴³.

De telle sorte que les fautes et les prévarications que les hommes commettent dans ce monde ne sont pour ainsi dire que des fautes roturières. C'est dans l'autre monde où sont les prévaricateurs de qualité¹⁴⁴.

Mais, dans l'enfer même, l'homme ne demeure pas immobile, il peut aller et venir, du moins selon la tradition des élus coëns que Saint-Martin a épousée une fois pour toutes. L'enfer de la fable et, pour ainsi dire, l'enfer de toutes les religions est sans activité. Les postes y sont fixés, sans pouvoir y éprouver ni relâche ni accroissement de peines. Il en est de même, à peu près, du purgatoire des chrétiens, excepté que l'on peut en sortir et y éprouver des adoucissements. Il n'y a qu'une seule tradition à moi connue où il y ait, pour ces diverses régions, des degrés d'accroissement, des degrés d'ascension et de descension ; et ce sont ces divers degrés qui montrent combien tout est actif et combien tout est plein dans cette tradition¹⁴⁵.

¹⁴² *Des Erreurs et de la Vérité*, op. cit., pp. 39-40.

¹⁴³ *Pensées sur l'Écriture sainte*, n° 41, *L'Initiation*, avril-juin 1964, p. 83

¹⁴⁴ *Mon Livre vert*, n° 914 (inédit). L'article se termine ainsi : Nous en devons dire autant des vertus et des lumières dont nous pouvons jouir ici-bas. Ce n'est qu'un reflet obscur et ténébreux du grand foyer de l'amour et de l'intelligence qui brille dans toutes les sphères supérieures et qui a son siège au milieu même du temple de l'Éternel.

¹⁴⁵ *Pensées mythologiques*, n° 22, loc. cit., p. 50.

Selon le degré des affres, Saint-Martin distingue trois cercles de l'enfer : l'enfer passif ou l'enfer divin, l'enfer actif, enfin le dernier abîme¹⁴⁶. Et il rapproche, sous le rapport de la division, demeures infernales et demeures célestes.

Demeures infernales et demeures célestes

Et eruisti animam meam ex inferno inferiori. Ps. LXXXV, 13. [Et tu as tiré mon âme de l'enfer le plus bas.] Cet enfer inférieur, dont David dit que le Seigneur a retiré son âme, annonce qu'il y a plusieurs degrés dans les demeures infernales. Il y en a aussi plusieurs dans les demeures éternelles et célestes. Partout, balance et compensation¹⁴⁷.

Partout balance et compensation, partout graduation ; et donc, autant qu'en enfer et au ciel à venir, dans ce lieu multiple et divers de purification et d'attente, dans ce « purgatoire » que nous apercevrons maintenant, Saint-Martin restant notre guide.

Le purgatoire

Il n'y a pas de bâtons sans milieu, les Anglicans ont raison d'admettre, avec l'Eglise romaine, cette évidence¹⁴⁸. Il faut un intermède aux deux extrêmes, la condamnation et le salut¹⁴⁹. De plus, Jean, III, 13 (« Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme ») fournit une base scripturaire suffisante, et complémentaire des autres arguments, à la croyance en un purgatoire¹⁵⁰.

En un sens, la vie de ceux qui ont vécu à la surface d'eux-mêmes recommencera¹⁵¹.

¹⁴⁶ *Le Ministère de l'homme-esprit*, op. cit., p. 175 ss.

¹⁴⁷ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 13, *L'Initiation*, janvier-mars 1963, p. 26.

¹⁴⁸ *Mon Livre vert*, n° 887 (inédit).

¹⁴⁹ *Mon Livre vert*, n° 437 (inédit).

¹⁵⁰ Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit. n° 1.

¹⁵¹ Je joins ici la dernière des notes recopiées sur un petit recueil commencé et non fini, et que j'ai fondu dans toutes mes diverses collections. Ce n'est point par sa nouveauté que je la conserve, c'est par l'usage où je suis de conserver tout ce qui me vient dans la pensée. Voici cette note.

Les hommes qui ne vivent qu'à la surface n'ont que de petites peines et de petits plaisirs ; ils sont aussitôt consolés qu'affligés, aussitôt affligés que consolés, Ce ne sont que des figures d'homme. Aussi faudra-t-il que la vie de ces hommes-là recommence lorsqu'ils auront quitté cette région visible et apparente, puisqu'ils n'auront vécu pendant le temps qu'ils l'auront traversée, et c'est ce prolongement de temps qui fera leur supplice, parce que la combinaison de leurs substances ne sera pas dans une mesure si douce et si harmonieuse que dans ce monde où tout est dans des proportions de miséricorde et de salut. (*Mon Portrait ...*, op. cit. ; n° 404).

Se référant expressément à cet article du Portrait, Adolphe Franck propose le commentaire suivant : « Pour les hommes de cette catégorie (ceux qui ne vivent qu'à la surface), Saint-Martin croit à la nécessité de la métempsycose. » (*La Philosophie mystique en France à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, G.

Il serait bien malheureux pour l'homme qu'après avoir passé par les misères de la vie, cela fût encore à recommencer, et tel est le sort de ceux qui se croient à leur place sur la terre. Car qui est-ce qui sera assez fort pour avoir ainsi touché cette boue sans se salir ?¹⁵²

*
* *

Salie en participation de la salissure primitive, et d'autant plus salissante, l'âme humaine projetée une fois pour toute dans un corps de matière finira toujours par en sortir une fois pour toutes. Mais dans quel état ? Sale, à très peu d'exceptions près. Inapte donc au repas nuptial.

Posons avec Saint-Martin le principe d'un lieu, qui sera très subdivisé, de purgation : Une période est nécessaire pour réparer tout désordre¹⁵³. Même au sortir de l'enfer (puisque en tout état de cause, il est des lieux infernaux où la détention n'est pas perpétuelle), un dernier nettoyage s'impose, cette toilette que tous les hommes passés sur la terre, ou presque, ont à souffrir mais dont ils bénéficient.

Précisons : Après avoir été délivré - d'où que ce soit - il faut encore le temps de se corriger et de se purifier. Voilà pourquoi, en cessant d'être damné, on n'est pas sauvé pour cela. Voilà pourquoi il y a deux jugements dans l'Apocalypse¹⁵⁴.

L'autre monde est le véritable hôpital de celui-ci¹⁵⁵. C'est ce qui m'a fait penser quelquefois, commente Saint-Martin, combien il est inutile de chercher à guérir ici-bas ceux qui ne veulent pas se guérir eux-mêmes. Il y a sur eux une croûte qu'ils épaississent journallement par leur volonté ténébreuse et opiniâtre : il faut donc les renvoyer à la grande lumière pour qu'ils s'aperçoivent de leur erreur, et pour que cette croûte épaisse se dissolve à l'ardeur du feu dévorant¹⁵⁶.

Ceux qui sortent de la terre entrent donc dans une nouvelle purification¹⁵⁷ : peut-être enfer puis purgatoire, quasi sûrement purgatoire.

Baillièrre, 1866, p. 192.) Mais non ! Saint-Martin précise bien que la vie de ces hommes devra recommencer « lorsqu'ils auront quitté cette région visible », c'est-à-dire dans une région invisible ; et encore que le « prolongement de temps qui fera leur supplice », ils le subiront ailleurs que « dans ce monde ».

¹⁵² *Mon Portrait* ..., op. cit., n° 160.

¹⁵³ *Rapports spirituels et temporels de l'arc-en-ciel*, ap. *Œuvres posthumes*, op. cit., t. II, p. 250.

¹⁵⁴ *Mon livre vert*, n° 361, ap. *Œuvres posthumes*, op. cit., t. 1, pp. 298-299, n° 158.

¹⁵⁵ *Mon portrait*..., n° 753.

¹⁵⁶ *Ibid.* Le feu dévorant de l'enfer ne ferait-il donc qu'un avec la grande lumière ? Sagesse populaire et sagesse divine s'entendent pour répondre oui et comment : Qui aime bien châtie bien, et le Christ est, selon la tradition, le vrai Lucifer.

¹⁵⁷ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 124, *L'Initiation*, juillet-septembre 1965, p. 178.

Faut-il justifier l'emploi de ce dernier terme ? Si Charles de Hesse tenait le purgatoire pour le « masque » que les prêtres ont donné à la « rotation des âmes », Saint-Martin, à l'inverse, tient la rotation, et particulièrement son aspect de métempsychose, de réincarnation disions-nous, pour le masque (quoiqu'il ne reprenne pas ce terme) du purgatoire. Le Philosophe inconnu réinvente ou, si l'on préfère, rend intelligible, à partir de ses prémisses doctrinales, l'image populaire et même l'idée exotérique du purgatoire (lequel n'a d'ailleurs jamais été précisément défini, sauf quant à son existence et à sa fonction, par le magistère catholique romain). Jean de Turkheim voyait juste quand, en référence au prince allemand, il écrivait à Jean-Baptiste Willermoz : « Vous enseignez du reste tous deux le besoin d'une expiation ou purification, avant de pouvoir soutenir la présence de Dieu : lui y arrive par la rotation, vous par la purgation. » Et d'ajouter avec raison, me semble-t-il, et en accord objectif avec Saint-Martin : « Je ne vous dissimule pas que votre mode me plaît mieux, dégagé de ce que l'intérêt des prêtres y a ajouté » - ombre de la querelle des indulgences - « et que plusieurs protestants des plus éclairés et des plus religieux y croient aussi »¹⁵⁸... ô sublime mystique Pierre Poiret ! ô saint pasteur Jean-Frédéric Oberlin !

Les hommes impurs peuvent être séparés de corps sans être pour cela séparés de leur âme sensible ; ils souffriront après la mort et pour leur purification, de rester attachés au culte des idoles qu'ils auront adoré sur cette terre, à leurs goûts ignobles, à leurs vices. Ce sera leur enfer ou leur purgatoire selon le cas, selon le temps ; la punition étant, çà et là, analogue au péché. En vue de la purification toujours.

Ainsi, comme il faut que nous soyons punis par où nous avons péché, il se pourra que dans la vie future, ceux qui ici-bas se seront trop livrés à ce que le monde appelle de l'esprit soient tourmentés par une pénible surabondance de ce même esprit, et qu'au lieu de participer aux jouissances de l'âme et du sentiment de leur être divin, ils soient sans cesse aiguillonnés par des vapeurs légères et aiguës dans lesquelles notre pensée s'évapore aisément quand nous lui laissons trop constamment poursuivre celle carrière attrayante, mais plus illusoire que vraie et plus spécieuse que solide¹⁵⁹.

Le purgatoire a, comme l'enfer, des régions. Là aussi, on ne se met point en route d'un relais pour la course suivante sans que les comptes aient été soldés. Ce sont, çà et là, *les divers degrés de la grande série que*

¹⁵⁸ Jean-Baptiste Willermoz, *Les Sommeils*, éd. Dermenghem, op. cit., p. 134. La lettre est du 4 août 1821.

¹⁵⁹ *Mon livre vert*, n° 732 (inédit).

*nous avons à parcourir avant d'avoir atteint le dernier terme de notre destination originelle*¹⁶⁰.

Très généralement, *dans la réintégration, l'âme spirituelle et les essences corporelles sont obligées de déposer dans chaque région les substances des impressions que le mal y a faites. Celles qui n'en ont point reçu n'ont rien à y laisser, et ceux qui les habitent n'ont rien à demander d'un bien qui ne leur appartient pas*¹⁶¹.

La correspondance de la pénitence avec la faute s'analyse partiellement en l'aphorisme suivant : *Le nombre des temps que l'homme doit subir pour accomplir son œuvre est proportionné au nombre des degrés au-dessous desquels il est descendu ; car, plus le point d'où une force tombe est élevé, plus il lui faut de temps et d'efforts pour y remonter*¹⁶².

*...Si un voyageur agile et curieux arrivait au pied d'un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres, et qu'il voulut porter ses pas jusqu'au sommet de la dernière, cachée dans les nues, il faudrait qu'après avoir gravi sur la première de ces montagnes, il cessât de monter, et allât horizontalement gagner le pied de la seconde, pour la franchir à son tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ses désirs. Image sensible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sagesse bienfaisante accompagner ses pas, pendant qu'il subit les lois de la justice ; car, lors même que par les différentes suspensions, elle paraît retarder nos jouissances, elle ne se propose que de ménager nos forces, et de nous donner le temps de les renouveler et de les accroître*¹⁶³.

La métaphore, qui est heureuse, signifie *qu'il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation, puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barrière terrible qui le sépare de la grande lumière, et que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme et son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcourt, et qu'il en éprouve successivement toutes les actions*¹⁶⁴.

Purgation entraîne progrès : *L'homme ne peut parcourir les régions fixes et réelles de purification, sans acquérir une existence plus active,*

¹⁶⁰ Note de S.M. à *l'aurore naissante* de Jacob Böhme par lui traduite (Paris, Laran et Cie, 1800 ; facsim. Milan, Sébastiani, s.d. 1974), XX, 81 ; p. 170 de la traduction. Cette observation générale est appelée par la question de savoir si l'être humain garde son sexe par-delà la mort. Pour Saint-Martin, la réponse indiquerait plutôt jusqu'à quand. A certains degrés, en effet, il semble bien admettre que cette différenciation subsiste.

¹⁶¹ *Mon livre vert*, n° 356 (inédit).

¹⁶² *Tableau naturel...*, éd. 1782, t. I, pp. 105-106.

¹⁶³ --- d° --- t. I, p. 109.

¹⁶⁴ *Ibid.*

plus étendue, plus libre, c'est-à-dire sans respirer un air plus pur et découvrir un horizon plus vaste, à mesure qu'il approche du sommet désiré¹⁶⁵.

Cet aveu d'ignorance, pourtant : *Au reste, comme les vérités fixes et réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul vrai, il n'est pas étonnant que, tant que nous sommes ensevelis dans noire matière, qui est relative et apparente, nous ne nous apercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déjà séparés de leur corps, quoique la seule lumière de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité¹⁶⁶. C'est là ce qui rend nos jugements si incertains sur le sort des hommes après la séparation de leur être intellectuel d'avec leur corps¹⁶⁷.*

Ne s'agirait-il pas, en cette incertitude, du sort propre à tel ou tel homme, voire des renseignements que les somnambules, au chevet desquelles Saint-Martin ne dédaignait pas de s'asseoir, déversent à ce sujet, si délicats à discriminer ? Car, sur le processus de la purgation, Saint-Martin en savait davantage qu'il n'en a publié, de crainte sans doute de violer la discipline de l'arcane coën.

Après avoir tiré les grandes lignes et enregistré les quelques détails dont le théosophe s'est cru autorisé à faire confidence ouverte ou semi-ouverte (les détails sont, la plupart, resserrés dans des carnets intimes), une double conclusion bouclera donc le chapitre de l'enfer et du purgatoire. D'une part, ménageons la transition au chapitre du séjour bienheureux, en écoutant Saint-Martin ramasser sa pensée sur les épreuves et les preuves, les travaux et les bénédictions, qui incombent à l'homme, dans la continuité de sa carrière.

S'il n'y avait pas de nouvelles épreuves après ce passage terrestre, le retour de l'homme dans la vérité serait trop facile, la punition trop légère, la satisfaction due à la justice suprême trop modique, et le respect dû au père de la lumière et de l'amour trop diminué. Il faudrait que toutes ces choses supérieures ne fussent rien pour que l'on pût les acquérir à si bas prix que ce qui est exigé de nous ici-bas, surtout si l'on s'en tient aux simples conditions qui nous sont imposées par les instituteurs. Et il faudrait être dans l'aveuglement le plus complet pour croire qu'après avoir passé notre vie terrestre des occupations puériles et vaines, après nous être contentés d'une sagesse médiocre et stérile exercée sans connaissance et sans lumière, nous n'eussions rien de plus à faire pour être rendus dignes d'entrer dans la demeure de la justice éternelle et de

¹⁶⁵ *Tableau naturel...* éd. 1782, t. I, pp. 109-110.

¹⁶⁶ --- *d°* ---, t. I, p. 110. Sur les travaux des mineurs désincarnés, cf. *infra*.

¹⁶⁷ --- *d°* ---, t. I, p. 111.

la sainteté. Ne nous y trompons pas, nous recevons ici-bas le baptême de l'eau qui nous dispose aux combats de l'ordre physique en nous donnant des armes contre cette région ; notre corps y vient à nu comme les athlètes dans l'arène ; il faut donc que notre âme vienne aussi à nu un jour dans une région qui lui soit analogue, afin qu'elle y fasse ses preuves et qu'elle fasse voir si elle est digne d'être admise au rang des braves chevaliers qui sont toujours prêts à combattre vaillamment pour l'Etat, et à défendre de tout leur pouvoir, de toute leur âme et de tout leur cœur la gloire de leur maître. Sans ces preuves faites, on ne peut pas entrer complètement dans la gloire de ce maître. Et ces preuves on ne peut les faire complètement ici-bas. Voilà pourquoi le Christ et ses grands agents sont toujours avec nous jusqu'à la consommation des siècles, parce que sur la terre ils n'ont livré que le combat temporel, et que depuis qu'ils l'ont quitté, ils sont occupés au combat spirituel. Et les victoires qu'ils y remportent doivent à la fin des temps les faire couronner de lauriers immortels¹⁶⁸.

D'autre part, l'opinion profonde et circonstanciée de Saint-Martin en l'espèce, et qu'il a tue, se conformait évidemment à la doctrine pertinente de Martines de Pasqually. Saint-Martin a-t-il, en effet, jamais divergé d'avec son premier maître que sur le choix de la meilleure théurgie ? Voici donc deux textes coëns, qui résument la leçon spéciale du thaumaturge reçue avec les autres par le théosophe.

Dans le premier texte, un répétiteur intervient, et une répétitrice, qui est somnambule. Mais les propos de celle-ci sont d'une parfaite orthodoxie martinésienne : à cause de l'exégèse qu'un frère en donne peut-être, à cause des influences personnelles qui s'étaient exercées sur la voyante certes, et pourquoi pas en vertu d'une rencontre au point de la même réalité ?

« L'homme terrestre, en rendant son dernier soupir, connaît à l'instant même son jugement et se rend à l'instant même au lieu où il doit nécessairement par décret divin s'exécuter. (Elle ne voyait rien qu'en figures dans les choses d'un ordre élevé.) Au-dessus des abîmes infernaux inconnus et incompréhensibles aux mortels dans lesquels se trouvent liée plus étroitement qu'auparavant la puissance démoniaque depuis la victoire de N.-S. J.-C. sur la croix, sont trois lieux expiatoires créés par la justice et la miséricorde divine réunies, que nous nommons purgatoires. Le premier, qui est le plus près des abîmes infernaux est dénommé *lieu de grandes peines et de grandes souffrances*. Au-dessus de *ce* lieu il en existe un autre dénommé lieu expiatoire du milieu où l'âme éprouve aussi des souffrances et de grandes peines, moindres

¹⁶⁸ *Mon livre vert*, n° 834 (inédit).

pendant que dans le premier lieu où elles sont excessives. Au-dessus du second est un troisième et dernier lieu d'expiation dénommé lieu de peine et de privation. Chacun de ces trois lieux est divisé et partagé en dix degrés qu'il faut monter l'un après l'autre pour en pouvoir sortir ; sur chacun de ces dix degrés la souffrance expiatoire est proportionnelle, et va en diminuant depuis le premier degré d'en bas jusqu'au dixième qui est près de la porte de sortie.

Au-dessus de ces trois lieux d'expiation, il y en a un quatrième dénommé lieu de purification et d'action de grâces divisé aussi en trois parties, au-dessus desquels est le lieu de grande jouissance et d'entière béatitude. [...]

J'ai dit plus haut que les messes et les bonnes œuvres satisfaites des vivants soulagent incontestablement les défunts auxquels elles sont appliquées, mais ne les délivrent pas. En quoi consistent donc ces soulagements ? Le voici : l'homme plus ou moins coupable à l'instant de sa mort est placé par la justice divine dans le lieu d'expiation sur le degré bas ou élevé de ce lieu pour y passer tout le temps que la justice a fixé avant de pouvoir en sortir. Les messes et prières des vivants peuvent faire monter l'expiant plus ou moins rapidement du premier au dixième degré de chaque lieu, où il attend la fin du temps fixé pour ce lieu et se trouve ainsi délivré de tout ce qu'il aurait eu à souffrir sur chacun des degrés inférieurs à celui où il est monté ; et ainsi de même dans chacun des lieux expiatoires. N'est-ce pas là un grand et très grand soulagement appliqué aux trois lieux d'expiation ? »¹⁶⁹

Le second texte coën est un rapport simple, aussi peu personnel que possible, tant dans la source que dans l'interprétation ; des notes de cours vraiment.

« L'homme détaché de sa forme, son être intellectuel a à expier ses souillures, ses iniquités et son premier crime ; sa pensée, pour lors ni distraite par les sens ni asservie par les organes, y répand toute son énergie ; c'est pour lors qu'elle n'est occupée ni affectée que de son crime et de ses souillures ; et combattue sans cesse par le pervers, elle a de plus grands efforts à surmonter, comme lisant dans la pensée même du pervers. Ce combat continuel est purement spirituel. Cette expiation est plus ou moins forte et a plus ou moins de durée, selon qu'il y est entré souillé ou impur, et selon les efforts qu'il fait, qui peuvent avancer ou retarder son expiation.

¹⁶⁹ Lettre de J.-B. Willermoz à J. de Turkheim, Lyon, 5 juillet 1821, Bibliothèque municipale de Lyon, Mss. 5 899 (9), ff. 2 v° - 3 r°. Les éclaircissements proviennent, selon Willermoz, cinq lignes plus haut, de « la somnambule de Lyon », « il y a trente ans ». C'est la Rochette, et non pas, comme on pourrait le supposer à tort, l'Agent inconnu.

De *ce cercle* sensible, l'être éternel de l'homme passe dans le cercle visuel, et là, où il doit se purifier, son état y est moins pénible et y reçoit plus de secours.

Enfin, du visuel il passe au rationnel, pour se réconcilier, où il restera jusqu'au dernier avènement du Ch. [sc. Christ] et d'où, après la dissolution de l'espace et la fin du temps indiqué par le neuvaire et auquel le dénaire succédera, il rentrera avec tous les autres êtres intelligents dans l'unité comme dans le centre de toute félicité »¹⁷⁰.

Déjà la réintégration finale ! déjà, précédant celle-ci, la félicité relative des purs et des purifiés ! D'une demeure céleste à l'autre. En attendant mieux. Le meilleur.

*
* *

Au plus haut des cieux

Et maintenant, lecteur, porte ta vue vers la région de la paix, où les êtres purs seront dans une réaction perpétuelle de vérité et de lumière. Car tel sera le sort de ceux qui auront vaincu ; de tous ceux qui auront fait leur œuvre avant le temps, et qui auront travaillé constamment à la communion universelle¹⁷¹. En conclusion de notre présent voyage dans l'au-delà, la mort sera reconsidérée, et redéfinie la vie apte à y préparer, la vie proprement dite, au lieu de ce long enterrement qu'on appelle la vie¹⁷².

Pour l'heure, comment douter que, semblables à ces globules d'air et de feu qui s'échappent des substances corporelles en dissolution, et qui s'élèvent avec plus ou moins de vitesse, selon le degré de leur pureté et l'étendue de leur action, comment douter que ceux qui auront fait quelque mélange d'eux-mêmes avec les illusions de cette ténébreuse demeure ne traversent avec plus de lenteur l'espace qui les sépare de la région de la vie ; et que ceux qui se seront identifiés avec les souillures dont nous sommes environnés, n'y demeurent ensevelis dans les ténèbres et dans l'obscurité, jusqu'à ce que les moindres de ces substances corrompues soient dissoutes et qu'elles fassent disparaître avec elles une corruption qui ne peut cesser qu'autant qu'elles finiront

¹⁷⁰ B.M.L., Mss. 5 940 (4), pp. 21-22, op. éd. R.A. des *Leçons de Lyon*.

¹⁷¹ *L'Homme de désir*, ch. 248, éd. 1979, p. 277.

¹⁷² *Le Cimetière d'Amboise*, éd. 1801, p. 4 (la coquille de l'original a été corrigée ; cf. Amadou et Joly, *De l'Agent inconnu au Philosophe inconnu*, op. cit., p. 253, n. 27).

elles-mêmes ? Il n'est pas moins certain que les hommes qui, en revanche, n'auront point laissé s'amalgamer leur propre essence avec leur habitation terrestre, ne s'approchent rapidement de leur région natale, pour y briller, comme les astres, d'une splendeur éclatante¹⁷³.

Afin de donner plus de poids à ces vérités, Saint-Martin reprend qu'à la mort, les criminels restent sous leur propre justice, que les sages sont sous la justice de Dieu, et que les réconciliés sont sous sa miséricorde¹⁷⁴.

Voici la double clef de nouveau tendue ; tenons-la ferme. Trois classes d'hommes, et chaque homme, qui est voué à Dieu, ne peut l'approcher s'il n'a revêtu, toutes peines accomplies, son temps purgé, la robe nuptiale.

Trois classes d'hommes, avons-nous vu, en ce monde, ou dans le temps. La classification se reformule et s'approfondit ainsi : les rois de l'abîme, les rois du temps et les rois du bon royaume¹⁷⁵.

Les rois de l'abîme se manifestent par des tempêtes et par des foudres d'iniquité¹⁷⁶. L'enfer qu'on a dit les attend.

Les rois du temps ne se manifestent ni par des abominations ni par des prodiges ; ils ne se manifestent que par les illusions de la durée¹⁷⁷.

La majorité leur appartient, car le nombre des sages et le nombre des monstres sont aux extrêmes, et le nombre des rois du temps est au milieu¹⁷⁸. C'est eux, ce me semble, l'Eglise de Laodicée, à l'Ange de qui saint Jean transmet le grief et la sentence : « Je connais ta conduite : tu n'es ni froid ni chaud ; que n'es-tu l'un ou l'autre ! Ainsi, puisque te voilà tiède, ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche »¹⁷⁹. Et dans quel dépotoir ? Au purgatoire qu'on a dit aussi, et dont l'existence a de quoi rassurer : Tranquillisez-vous sur le sort de la multitude ignorante mais sans méchanceté, Ces individus-là sont retardés sans doute et ne seront pas payés comme les serviteurs, mais ils ne seront pas rejetés comme les coupables au premier chef, et ils font chacun leur chemin dans leur voie de régénération, en attendant le jour final. Il est dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. »¹⁸⁰

¹⁷³ Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées du *Tableau naturel...*, éd. 1782, t. I, p. 111 et p. 112.

¹⁷⁴ - d° -, p. 112.

¹⁷⁵ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 26.

¹⁷⁶ *Ibid.*

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ *Id.*, p. 27.

¹⁷⁹ Apo. III, 15-16.

¹⁸⁰ S.M. à Louis-Gabriel Lanjuinais, 22 mai 1803, *L'Initiation*, octobre-décembre 1961, p. 172. (Une version complète de cette lettre figure dans le fonds Z et sera éditée.)

Sages ou rois du royaume (les deux termes sont devenus synonymes), la troisième classe d'hommes, qui auront été dans le temps sans s'en nourrir ni le nourrir, verra-t-elle donc son sort, de même que celui des deux autres classes, fixé de même par le temps ? En fait et en tout cas, c'est moins le temps que nous-mêmes qui tiendrons le compte de ce qui se sera passé, pour nous, pendant sa durée¹⁸¹.

Car ces comptes ne seront autre chose que l'état où nous nous serons mis par rapport à la région supérieure [c'est-à-dire, par rapport, de valeur inverse, au monde temporel], ou bien que le degré où nous aurons monté par le moyen de l'échelle du temps ; car, lors de la fin de ce temps, on ne fera autre chose que de retirer cette échelle, et nous laisser en évidence à la place où nous aurons eu la sagesse ou l'imprudence de nous établir¹⁸².

Pour les rois du bon royaume, qui se seront manifestés par des lumières et par des œuvres qui sont hors du temps et qui appartiennent aux sources vives¹⁸³, le lieu restera donc le bon royaume.

Ce bon royaume, où ils régnaient déjà incorporés sur terre, agréons de le nommer « royaume des cieux », parce que l'expression, comme le royaume, sont de Dieu, mais aussi prenons prétexte de la métaphore locale afin d'introduire, le moins maladroitement possible, une distinction capitale. Le bon royaume d'après la mort est un cercle, ce n'est pas - du moins n'est-ce pas tout de suite - la cour divine.

Après la mort, les justes accompliront les bénédictions de justice, de gloire et de louanges¹⁸⁴, mais encore ils s'uniront au Christ pour

¹⁸¹ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 31.

¹⁸² *Ibid.*

L'article suivant précise et corrige l'idée précédente : *Le temps est comme une grande pente d'où tombent continuellement les prévaricateurs. La mort corporelle n'interrompt pas même toujours leur chute, parce que cette mort corporelle n'est qu'un des degrés du temps et que peu d'hommes terminent là la funeste destinée où la faute de l'homme a assujéti sa postérité ; cependant il serait bien heureux pour eux qu'il se terminât là, parce qu'ils tomberaient alors de moins haut ; au lieu que ceux qui ne termineront leur chute qu'aux degrés qui sont au-dessous de celui-ci doivent s'attendre à un choc d'autant plus rude qu'il y aura plus d'intervalle entre le point d'où ils tombent et celui où ils viendront se briser. (Mon Livre vert, n° 641 (inédit)).*

¹⁸³ *De l'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 26.

Pourquoi seriez-vous surpris qu'il y eût des hommes, dont le royaume ne fût pas de ce monde ? Votre nature est-elle si dégradée, que l'ordre et la régularité soient pour vous un prodige ?

Est-ce parce que vous ne voyez pas l'homme s'améliorer, ni les vices diminuer sur la terre, que vous doutez de la pureté de votre origine ? Mais ne faut-il pas que toute la postérité humaine passe par les filières de la renaissance et de la restauration, et qu'elle soit plongée dans le lac ? (L'Homme de désir, ch. 98, éd. 1979, p. 141).

Tous les hommes doivent passer par une existence terrestre et par une mort corporelle. Mais chaque homme peut choisir entre trois sorts posthumes différents, dont l'un paraît exempt de pâtiments. Les deux propositions ne sont pas contradictoires ; il ne faut pas les confondre, cf. supra, n. 158.

¹⁸⁴ « Traité des bénédictions », ap. *Œuvres posthumes*, 1807, t. II, pp. 240-241.

molester, de mainte façon, l'être pervers¹⁸⁵. Des peines, des tâches n'auront pas cessé de leur incomber. Nul ne se sauve parfaitement, ni n'est parfaitement sauvé, tout seul.

En particulier, mais typiquement, l'ancêtre commun, Adam, ne peut être réintégré dans ses droits primitifs avant que le cercle des mineurs souillés par son crime n'ait fini son expiation temporelle, Il doit participer jusqu'à la fin à la peine qu'il a causée. Il a été régénéré, ainsi que tous les hommes, ses descendants, par le Christ qui a procuré à tous une seconde naissance spirituelle. La grâce de sa régénération a opéré sa réconciliation personnelle, mais sa réintégration dans ses droits est retardée jusqu'après la purification universelle de sa postérité. Mais à l'intercommunication des mondes, nous reviendrons bientôt, et à la réintégration universelle et, dans un chapitre suivant, à la part du Christ dans ce grand œuvre.

Sans quitter encore le stade du paradis provisoire, du plus haut des cieux (qui n'est que le bout d'un monde), découvrons le canevas martinésiste sur lequel Saint-Martin brodera, mais que ses écrits ne produiront jamais dans son entier, quoiqu'il y transparaisse toujours aux yeux avertis.

« Les mineurs raisonnables qui étaient renfermés dans l'arche et le temps qu'ils y restèrent en privation de la lumière élémentaire, nous figurent la retraite des mineurs réconciliés et des justes, sous les ombres de la grande lumière où ils reposeront effectivement un espace de temps dans l'attente, n'ayant plus en eux à opérer aucune action temporelle. Quoique ces êtres justes soient consolés dans leurs afflictions et assurés de leur réintégration, cela n'empêche pas que leurs tourments soient considérables de ne pouvoir jouir parfaitement de la vue de l'esprit consolateur qui leur parle. Ils sentent, cependant, que tout ce qu'ils éprouvent est juste, relativement à la prévarication du premier homme, et au serment que le Créateur a fait que ni le premier homme ni aucun de sa postérité ne soient réintégrés dans le cercle divin avant le grand combat qui doit se livrer, par le vrai Adam ou Réaux, entre la terre et les cieux, pour le plus grand avantage des mineurs. Le lieu où les justes reposent, en attendant, se nomme philosophiquement cercle rationnel ou cercle saturnaire. C'est lui seul qui sert d'escabeau aux cercles surcélestes, et c'est lui que l'Écriture fixe comme lieu de repos des saints pères réconciliés envers le Créateur. C'est là ce qui nous enseigne qu'il ne suffit pas, pour la réintégration des êtres réconciliés, du temps qu'ils actionnent et opèrent dans le cercle sensible terrestre. Il faut, de toute nécessité, qu'ils actionnent spirituellement dans tous les espaces du

¹⁸⁵ - d^o -, p. 196 ss.

cercle universel, jusqu'à ce qu'ils aient fini le cours que le Créateur a fixé aux mineurs en les émanant de lui et en les émancipant de son immensité divine »¹⁸⁶.

Les justes à l'article de la mort, et les justifiés post mortem, sont heureux néanmoins. Ainsi de Kirchberger : Avec les sentiments que je lui connaissais, écrit Saint-Martin à son gendre affligé, je ne fais aucun doute sur la félicité qui lui est réservée dans les nouvelles régions qui lui sont ouvertes¹⁸⁷.

Comment serons-nous ? Où serons-nous, quand nous ne serons plus dans ce bas monde¹⁸⁸ ? En posant ces questions, Saint-Martin nous place dans l'hypothèse optimale, où nous aurions usé du temps au mieux. Mais, de les poser en notre nom stigmatise notre état d'illusionnés. En effet, ces questions que l'homme se fait universellement tiennent aux entraves ténébreuses que la région de la terre et du temps accumule sur nous et autour de nous. Si nous pouvions nous persuader que toute notre existence est dans l'affection, et non point dans le temps ni dans un lieu, nous conviendrions qu'étant émanés de Celui qui n'a point de temps et point de place, nous ne devons pas appartenir plus que Lui au temps et à une place, et qu'ainsi nous serons comme Lui, sans temps et sans place, c'est-à-dire, que nous serons toujours et partout comme Lui, puisque, si nous sommes avec Lui, nous devons participer à ses propriétés, selon notre mesure¹⁸⁹.

La question devient : Comment serons-nous avec Dieu ? Réponse : Les justes seront un avec Dieu dans ses affections d'amour et de joie, et ne seront point Dieu pour cela.

Ils seront assis à la table divine, mais comme convives, comme amis et comme enfants de la maison, et non point comme en étant les maîtres.

Ils connaîtront tout ce qu'il y a dans Dieu, parce que Dieu emploiera son amour à leur manifester ses merveilles ; mais Dieu réservera

¹⁸⁶ *Traité de la réintégration*, éd. 1899, pp. 171-172.

S'il est une région de vie, et de vivants, dans l'immensité céleste, c'est bien le cercle de Saturne. Sa fonction eschatologique dérive de son rôle général qu'allègue in fine la note suivante de Saint-Martin : Saturne.

On nous a dit autrefois [entendez : à l'école de Martines de Pasqually] que, si Saturne était éclipsé un instant pour une seule partie de la création universelle, cette partie serait paralysée dans l'instant et deviendrait cadavre. Cependant, comment est-il possible que cela ne soit pas avec 5 satellites et un anneau ? Peut-être y a-t-il là-dessous quelque chose de caché relativement à la génération, laquelle est continue et sans interruption. (*Pensées sur les sciences naturelles*, n° 42, à paraître).

¹⁸⁷ S.M. à F.V. Effinger, 24 décembre 1799, ap. « Correspondance ... publiée pour la première fois », lettre n° 20, *L'Initiation*, avril-juin 1961, p. 52.

¹⁸⁸ Titre d'un chapitre de *L'Esprit des choses*, op. cit., t. II, p. 50.

¹⁸⁹ *Ibid.*

éternellement pour lui la connaissance radicale de tout ce qui opère en lui ces merveilles. Ils seront divinisés et ne seront jamais Dieu¹⁹⁰.

Avec l'état ainsi décrit de réintégration - où le théosophe calme son souci essentiel et sublime de préserver à jamais la personne et la liberté respectives de l'homme et de Dieu - avec cet état qui n'aura pas de fin, gardons-nous de confondre l'état d'attente et de repos des réconciliés dans le cercle saturnaire. Mais la félicité de celui-ci est analogue à la béatitude de celui-là et, s'il est donc parfois difficile de discerner duquel Saint-Martin nous instruit, la même raison nous autorise à une double lecture du même texte, sauf à réserver pour l'état provisoire les points d'imperfection. (S'entretenir avec Dieu, au lieu de se confondre avec lui - l'hypothèse serait impie si elle n'était absurde - ne constitue pas une imperfection, c'est la perfection même ; l'acte éminent et pur du dialogue où réside l'unité.)

Voyez combien les enfants sont surpris, quand leurs sens se développent, de rencontrer autour d'eux une multitude d'objets qui leur sont inconnus ! Pourquoi, lorsque nous sortons de ce monde, ne serions-nous pas étonnés de ce que nous rencontrons sur nos pas ?

Il n'y a rien de vide ; ne perdons point de vue l'image progressive que l'enfant nous présente. A son exemple, plus nous avançons en croissance, plus les objets se multiplient et deviennent intéressants pour nous.

Qu'est-ce que le sein de notre mère en comparaison de ce monde physique ? Qu'est-ce que ce monde physique, en comparaison de celui qui nous attend à notre seconde naissance ?

A notre entrée dans le monde futur, la vie spirituelle doit commencer à se faire sentir dans toutes les facultés de notre être. Oh ! combien sera donc glorieux et consolant, le dernier temps de l'œuvre, où nous chanterons les hymnes sacrés sous les saints portiques¹⁹¹ !

Oh ! oui, comme ils seront beaux les nouveaux cieux et la nouvelle terre ! Tableau de cet état anticipé, et parfait, qui, pour être tel, ne saurait appartenir à un seul homme ni même à la seule humanité ; tableau dont Saint-Martin a prévu le modèle :

J'entendais toutes les parties de l'univers former une sublime mélodie, où les sons aigus étaient balancés par des sons graves, les sons du désir par ceux de la jouissance et de la joie. Ils se prêtaient mutuellement leurs secours, pour que l'ordre s'établît partout, et annonçât la grande unité.

¹⁹⁰ Pensées sur l'Écriture sainte, n° 119, *L'Initiation*, juillet-septembre 1965, p. 174.

¹⁹¹ *L'Homme de désir*, ch. 104, éd. 1979, pp. 104-105.

A chaque temps, où cet accord universel se fait sentir, tous les êtres, comme entraînés par un mouvement commun, se prosternaient ensemble devant l'Éternel ; et le tribut répété de leurs hommages et de leurs prières, semblait être à la fois, l'âme, la vie, et la mesure du plus harmonieux des concerts.

Et c'est ainsi que se complétait le cantique, que toute la création est chargée de chanter, depuis que la voix vivifiante du Tout-Puissant entonna la première, l'hymne saint qui doit se propager pendant la durée des siècles.

Ce n'est point comme dans notre ténébreuse demeure, où les sons ne peuvent se comparer qu'avec des sons, les couleurs qu'avec des couleurs, une substance qu'avec son analogue ; là tout était homogène.

La lumière rendait des sons, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs avaient du mouvement, parce que les couleurs étaient vivantes ; et les objets étaient à la fois sonores, diaphanes et assez mobiles pour se pénétrer les uns et les autres, et parcourir d'un trait toute l'étendue.

Du milieu de ce magnifique spectacle, je voyais l'âme humaine s'élever, comme le soleil radieux sort du sein des ondes ;

Encore plus majestueuse que lui, et faite pour une autre destinée, elle n'était point enchaînée comme lui dans un cours circulaire, où, lorsqu'elle aurait atteint son dernier point d'élévation, elle eût été forcée de décliner, sans jamais séjourner à demeure dans le lieu de repos.

Mais suivant rapidement la ligne de l'infini, où elle a puisé la naissance, elle s'élevait vers le sommet des cieux, et tendait, sans la moindre déviation, vers ce centre unique qui, siégeant de toute éternité au rang suprême, ne pourra jamais décliner, ni descendre de ce trône vivant, où il n'a jamais eu besoin de monter. [...]

Après être parvenue au dernier degré de cette ligne de vie, je la voyais prendre sa place sous les portiques de la sainte Jérusalem, siéger même sur les trônes d'Israël, employer des jours éternels de paix à administrer les lois divines parmi l'immensité des êtres, et jouir à jamais du droit ineffable d'être nourrie de la table du sanctuaire¹⁹².

Homme de désir, tâche à contempler le tableau ; le même effort t'apprêtera à jouir éternellement du modèle :

Homme de désir, efforce-toi d'arriver sur la montagne de bénédiction, fais renaître en toi la parole vraie.

Toutes ces voix importunes seront loin de toi, et tu entendras continuellement la voix sainte de tes œuvres, et la voix des œuvres de tous les justes.

¹⁹² Id., ch. 46, pp. 82-84.

Toutes les régions régénérées dans la parole et dans la lumière, élèveront comme toi leur voix jusqu'aux cieux ; il n'existera plus qu'un seul son qui se fera entendre à jamais et ce son le voici :

L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL, L'ETERNEL¹⁹³ !

Revenons aux états intermédiaires, à quelque degré, qui suivent cette vie terrestre, puis nous regarderons de nouveau la mort, en face.

*

* *

La « correspondance des âmes »

« Boaz travaillait dans la solitude à la réconciliation de son père uni avec l'esprit d'Abel, ce qui montre la communication avec les morts »¹⁹⁴.

Ce thème, d'Hauterive le traita devant les élus coëns de Lyon, le 11 septembre 1775 : épisode considérable de l'histoire sainte ; application de la solidarité des mineurs incorporisés avec feu leur ancêtre commun ; aussi - et ce titre lui vaut la présente mention -, bon exemple qu'est efficace l'opération des soi-disant vivants pour les réputés morts, voire que les premiers y sont astreints. D'Hauterive enseigne ainsi dans le droit fil de Martines de Pasqually. Le langage de Saint-Martin en l'espèce n'eût pas été différent, il ne l'était pas ci-devant, il ne le sera pas quand il va de nouveau nous tomber sous les yeux. Rien de moins spécifiquement martinésien et saint-martinien, toutefois, que la dernière opinion. Le judaïsme l'entretient et elle est de beaucoup majoritaire en chrétienté.

Mais, chez le Philosophe inconnu, cette sorte de « communication » n'est qu'un aspect du problème que nous appellerons avec Kirchberger celui de la « correspondance des âmes » : des âmes séparées (c'est-à-dire libérées) entre elles, et des âmes séparées avec les hommes de chair, mutuellement. Plusieurs aspects de ce problème sont originaux en martinisme, et davantage encore certaines solutions élaborées philosophiquement par Saint-Martin dans la mouvance de Martines de Pasqually - solutions théosophiques, de ce double fait.

Nous reconnâtrons-nous les uns les autres dans l'au-delà ? Le théosophe d'Amboise n'en doute pas, mais, selon son habitude, il subordonne la possibilité et l'espoir au travail, la récompense au mérite. Qu'importe à l'homme de gagner la connaissance de l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

¹⁹³ Id., ch. 300, p. 324.

¹⁹⁴ S.M., *Leçons de Lyon*, éd. R.A.

Sur ce que l'on a vu dans plusieurs écrits que dans l'autre monde nous connaîtrions tous nos amis et toutes nos jouissances de celui-ci, quelques-uns regardent cet avenir avec calme et sans inquiétude. Mais il y a un préalable inévitable et antérieur à toutes ces douces perspectives, c'est que nous commençons par en perdre entièrement la connaissance, et que quand elle nous revient, elle est tellement combinée avec la vue désagréable de notre situation que nos joies sont considérablement tempérées. Quand nous tombons dans l'eau, nous commençons par aller au fond et par perdre de vue les amis que nous avons laissés sur le rivage. Lorsque nous revenons sur l'eau, nous recouvrons en effet la vue de ces mêmes amis ; mais, en même temps, nous voyons le péril qui nous menace, et combien il nous reste d'efforts à faire pour nous en délivrer¹⁹⁵. D'abord refroidir la tête et stimuler le cœur.

Kirchberger, s'agissant de notre problème et comme souvent, provoquera Saint-Martin et en obtiendra des éclaircissements. Il l'interroge : Croyez-vous qu'avec les principes de notre ami B. [sc. Jacob Böhme], l'on puisse, je ne dis pas conjecturer, mais prouver que les âmes, après leur séparation du corps, correspondent entre elles, et que celles du même genre continuent les liaisons qu'elles ont eues dans ce monde ? C'est une opinion généralement établie que l'on reverra ses amis dans un autre monde. Mais, jusqu'ici, je n'ai trouvé que des vraisemblances, sans autre preuve, ni dans l'Écriture sainte, ni dans les œuvres de notre respectable ami B., qui pût mettre cette opinion en sûreté. Bien entendu que l'époque dont je parle est celle qui précède le jugement dernier, et qui commence après notre décès »¹⁹⁶.

Saint-Martin place, disais-je, et disait-il lui-même, l'action avant tout. Plutôt que de satisfaire la curiosité de son ami, il dirige son attention sur la pratique impliquée dans une juste réponse à sa question : à savoir, en somme, qu'il faut prier pour les morts. Mais Kirchberger remet sur le tapis l'affaire des reconnaissances post mortem¹⁹⁷. Du coup, Saint-Martin lui répond : Je crois que vous trouverez la solution de votre difficulté sur les communications dans la 26^e des Quarante questions [par Jacob Böhme]. Il y a beaucoup à prendre là. Joignez-y ce que je vous avais dit en partie sur le rapport des vivants ; joignez-y cette observation, que nous les cherchons dans les principes sensibles où ils ne sont plus et qu'eux nous cherchent dans le principe divin et spirituel où nous ne sommes pas encore. Enfin, joignez-y ce que dit Jésus-Christ : « Qui sont

¹⁹⁵ Mon *Livre vert*, n° 643 (inédit).

¹⁹⁶ *La Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin... et Kirchberger...*, op. cit., p. 228 (du 9 septembre 1795).

¹⁹⁷ - d° - p. 240 (du 13 décembre 1795).

mes frères, ma mère, etc. ? Ce sont ceux qui font la volonté de mon père. » Et nous apprendrons là où il faut chercher ceux que nous aimons¹⁹⁸. Le théosophe a, une fois encore, redressé la question en orientant sa réponse. Mais pourtant...

Attendons la fin de nos pénibles voyages, afin qu'étant rentrés dans le sein de notre patrie, nous puissions y voir à découvert notre héritage, notre père, nos frères et nos citoyens¹⁹⁹. Notre attente n'est pas sans objet, pourvu qu'elle soit active.

La primauté de l'action reconnue et la vie réglée en corollaire, la spéculation n'est pas, pour autant, interdite. Au contraire. Elle guide et contribue à soutenir l'action ; au mieux, elle y participe et même en fait partie.

Lors, se pose, en théorie, la question de savoir si nous nous reconnaitrons et comment nous nous reconnaitrons dans l'autre monde²⁰⁰. Saint-Martin y consacre un chapitre presque entier de l'Esprit des choses. En voici le principal.

Restons fidèles à la méthode, qui consiste à passer de l'esprit des choses aux choses de l'esprit, afin de saisir l'esprit de ces dernières, ou qu'il nous saisisse. (Mais jamais, depuis le départ, il n'aura dû cesser de nous inspirer). Donc, prenons toujours le naturel pour type²⁰¹.

Au cas présent, quel est le type ? Celui-ci : Nous ne nous reconnaissons même dans ce monde-ci que selon nos figures du moment ; et nos figures sont toujours l'effet de l'action actuelle et particulière que le temps opère sur nous²⁰².

Mais un type naturel a toujours quelque valeur de contre-type par rapport à la réalité qu'il symbolise, son anti-type. Après la méthode, le principe : hors le temps, nous serons, dans une mesure variable, divinisés. Et le Philosophe inconnu d'argumenter²⁰³.

¹⁹⁸ Cf. - d° - pp. 243-244 (du 29 décembre 1795).

¹⁹⁹ « *Traité des bénédictions* », *Œuvres posthumes*, op. cit., t. II, p. 208.

²⁰⁰ *De l'Esprit des choses*, op. cit., II, p. 50.

²⁰¹ *Ibid.*

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ Ce, dans les termes suivants, que la prégnance et la délicatesse du sujet jointes à la maîtrise singulière de Saint-Martin pour le traiter, nous défendent d'abréger.

Deux enfants qui vivent ensemble se reconnaissent à la figure actuelle qu'ils portent. S'ils continuent à vivre ensemble dans un âge plus avancé, et ainsi de suite jusqu'à la vieillesse, ils se reconnaîtront toujours à la figure qu'ils auront lors de l'époque de leur vie où ils se trouveront, quoique cette figure soit bien loin d'être la même que celle qu'ils avaient dans les époques antérieures, et surtout lors de l'époque de leur enfance. Enfin, si depuis leur enfance, ils ne s'étaient pas vus et n'eussent pas entretenu l'analogie, il est certain que, dans leur âge avancé, ils ne se reconnaîtraient pas.

Ainsi, lorsque l'on demande si nous nous reconnaitrons dans l'autre monde, on ne réfléchit pas qu'il faudrait encore demander à quelle figure nous nous reconnaitrons de toutes les figures diverses que nous aurons eues dans celui-ci et, en outre, si nous avons ou non entretenu de l'analogie entre

Au bout de la démonstration : Ainsi l'on peut conclure, écrit-il, que nous nous reconnâtrons dans l'autre monde, non pas selon nos figures matérielles actuelles, dont l'action sera éteinte ; mais selon les figures de l'ordre non matériel et d'après les analogies que nous aurons formées dans celui-ci et dont l'action jouera alors son plein jeu ; que, par conséquent, notre sensibilité doit avoir une grande joie et une grande espérance, puisque non seulement nous devons nous flatter de nous reconnaître dans ces époques à venir, mais que nous sommes les maîtres de multiplier et de déterminer nous-mêmes ces liaisons et ces reconnaissances futures, en semant, dès ici-bas, dans notre âme et dans celles de nos semblables, tous les germes des biens réels et des plaisirs purs qui nous attireront²⁰⁴. (L'action, décidément, ne supporte pas d'être éliminée, même en théorie...)

Ajoutons, avec Saint-Martin, qu'en outre, les principes et l'analogie nous permettront ici de présenter quelques conjectures sur certains signes particuliers auxquels nous nous reconnâtrons, indépendamment de ceux qui ne tiendront qu'à nos liaisons et à nos rapports personnels²⁰⁵.

nous, ce qui, à la vérité, pourrait jeter l'interrogateur et le répondant dans quelque embarras, et devrait lui faire porter son esprit dans une région autre que celle de nos figures matérielles et de toutes les liaisons passagères sur lesquelles nos intérêts de ce monde sont si fortement établis.

Reprenant donc ici ce que nous avons dit plus haut ; savoir, que nos figures corporelles terrestres sont toujours l'effet de l'action actuelle et particulière que le temps opère sur nous ; il faut croire qu'à cette suite de figures périssables, que le temps et la mort nous enlèvent, il doit succéder pour nous une autre figure ou, si l'on veut, un autre ordre de figures, auxquelles nous nous reconnâtrons selon les espèces d'analogies morales et spirituelles, bonnes ou mauvaises, que nous aurons établies entre nous ici-bas. Car ces figures seront l'expression de l'action ou de l'affection qui nous aura animés, comme nos figures matérielles sont l'expression de l'espèce d'action élémentaire qui joue en nous actuellement.

Ces analogies profondes et cachées qui doivent se manifester dans l'époque postérieure au temps ne font ici-bas que se semer en nous, et leurs fruits seront les figures et les signes futurs auxquels nous nous reconnâtrons. Voilà pourquoi il est essentiel de ne se former ici-bas, autant que l'on peut, que des analogies vraies, douces et salutaires, parce que leurs fruits ou les signes qui en proviendront n'opéreront ailleurs entre nous que de délicieuses sympathies, dont l'effet est retardé ici par le voile de notre matière ; car si les belles âmes pouvaient s'apercevoir, elles fondraient de joie.

Les analogies opposées que les méchants et les insensés établissent entre eux ici-bas, opéreront dans l'ordre à venir des effets aussi repoussants que les autres seront doux, parce qu'ils verront alors leur difformité qui, sur la terre, leur est cachée, par la même loi de la matière qui cache aux bons leur beauté.

Il faut ensuite admettre dans cet ordre futur la même progression dans la variété de nos figures que dans ce monde-ci, à la destruction près qui n'y peut avoir lieu ; c'est-à-dire que, loin de croire que nous y aurons toujours la même figure, nous devons penser au contraire que nos figures y acquerront un accroissement continuel de charmes et de perfections, fondé sur l'action qui agira en nous dans sa liberté et qui puisera elle-même à la source infinie de tout ce qui est vif et vrai. (- d° -, II, - pp. 51-53).

²⁰⁴ - d° -, II, - p. 53.

²⁰⁵ Cette fois encore, soucieux de ne point déséquilibrer le texte, mais obligé de proposer aux âmes inquiètes - et qui oserait leur en faire grief ? - du sort posthume quant à l'essentiel, c'est-à-dire sous le rapport de la charité, je rapporterai en note les explications de Saint-Martin.

Nous voyons ici-bas toutes les corporations humaines, distinguées par des costumes et autres signalements caractéristiques ; nous voyons les ordres, les dignités, les hautes naissances se couvrir de croix, de cordons et autres marques d'honneur.

De se reconnaître dans l'autre inonde constitue donc une autre sorte de correspondance, une conversation spontanée et involontaire, porteuse d'une information réduite. Aussi bien, les esprits « désincarnés », connue on dirait aujourd'hui pour « désincorporisés » dont Saint-Martin usait après Martines, aussi bien ces esprits ne laissent pas de communiquer entre eux selon un mode plus fructueux, bref de se parler. (Et peut-être aussi communiquent-ils de façon semblable avec le meilleur des hommes encore incorporisés.)

Mais la difficulté : Comment peut-il y avoir des sons parlés et articulés sans le monde de nos organes physiques et matériels²⁰⁶ ? C'est le thème d'un nouveau chapitre de Saint-Martin ; d'un nouveau raisonnement²⁰⁷ et d'une nouvelle assurance finale qu'à son tour je relate

Nous savons d'ailleurs que l'âme de l'homme, qui a pris son origine dans le centre divin, renferme en elle, par son droit originel, la base ou la source de toutes les merveilles de l'esprit, comme l'on suppose que toutes les distinctions honorifiques humaines sont la récompense des vertus et du mérite que sont censés posséder ceux à quoi ces honneurs sont dévolus.

Qui nous empêcherait donc de croire que le développement de ces droits originels de notre être divin, pour ceux qui auraient su ne pas les laisser s'annuler, fût indiqué aussi par des marques caractéristiques, analogues aux bases divines qui auraient acquis leur terme en nous, et que ce ne fût là une de ces espèces de signes naturels, spirituellement sensibles, auxquels nous nous reconnaitrions dans l'autre monde ? Les principes nous permettent même de présumer que les croix joueront un grand rôle parmi ces décorations, car la croix, ou l'harmonie des deux puissances, ne serait pas la racine de tout ce qui est, si elle ne devait pas en être le terme ; mais ces croix naîtront de nous, au lieu que les croix humaines, il faut qu'on nous les donne.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter que les signes d'opprobre se manifesteront aussi sur les méchants, et sortiront naturellement de leur propre personne, pour faire connaître l'iniquité de leurs œuvres ; et pour peu qu'on ait d'aptitude à sonder l'esprit des choses, on verra à quoi tient l'usage où sont les justices humaines de faire attacher des écriteaux indicatifs sur la personne des criminels. (- d° -, II, pp. 54-55).

²⁰⁶ - d° -, II, p. 55.

²⁰⁷ Le présent cas est analogue, formellement aussi et en ce qui nous concerne, aux deux précédents. Ne refusons donc pas à Saint-Martin une nouvelle occasion de produire ses lumières, ni au lecteur qui les réclame celle de les recevoir. Voyez.

Nous voyons que plus l'homme s'élève et se dégage de sa matière, plus sa parole acquiert de force et de perfection ; non pas cette parole que les hommes ne connaissent que par sa multiplicité, son ornement factice et ses couleurs mensongères, mais cette parole vive, simple, féconde et efficace dans laquelle toutes les instructions éparses dans nos écrits nous apprennent que nous avons pris naissance et qui, par conséquent, doit être notre indice caractéristique et l'aliment de notre être, comme elle en a été le principe, ce qui suffit pour ne laisser aux personnes instruites aucun doute que les êtres dépouillés de nos liens terrestres, ou ceux qui n'y ont jamais été ensevelis, ne puissent parler bien mieux que ceux qui y sont détenus.

Mais, si les doctrines vulgaires ne peuvent s'accommoder de cette observation, puisqu'elles se tiennent si loin des données qui lui servent de base, elles devraient au moins apercevoir dans les images de l'ordre terrestre et naturel, quelques signes qu'elles pourraient prendre comme des indices de ce qui se passe au-dessus.

Elles savent, en effet, que plus l'homme est élevé en puissance dans le monde, plus sa parole a d'autorité. Elles pourraient conclure de là que, s'il y a des autorités supérieures au monde, ces autorités devront également voir accroître leur puissance et, par conséquent, le signe ou l'organe de cette puissance, qui ne peut être que la parole, puisqu'il ne peut pas y avoir deux signes de la même chose.

Elles savent aussi que plus l'homme est élevé en puissance dans le monde, et accroît par-là l'autorité de sa parole, plus il se rapproche de l'autorité souveraine, qui gouverne tout l'Etat et qui ne le

: Le dépouillement de nos liens terrestres et de nos organes matériels ne doit donc point embarrasser l'intelligence, par rapport à l'exercice futur de notre parole, puisque, d'après tout ce qu'on a vu précédemment, nous ne faisons à la mort que changer de corps et puisque notre vie entière, si nous étions prudents, serait censée n'être occupée qu'à nous procurer ce nouveau vêtement²⁰⁸.

Or, on l'a dit plus haut et l'on le redira plus bas : si nous sommes venus dans ce bas monde, ce n'est pour nulle autre raison que de revêtir ce nouveau vêtement, Et nous voici ramenés à l'action nécessaire : le leitmotiv.

Mais c'est vrai : Quand l'homme temporel a rempli le cours de sa vie terrestre, et qu'il entre dans la région de l'esprit, tous les habitants de cette région se livrent [...] à la joie de voir accroître la famille de l'esprit²⁰⁹.

Et, puisque c'est vrai, il faut le savoir et, le sachant, s'en réjouir, y penser, l'imaginer afin de le désirer :

Comme ils seront doux, ces jours de paix où nous entrerons dans la demeure des sages, qui ont éclairé et soutenu le monde depuis l'ébranlement !

Ils nous chériront comme leurs enfants ; ils nous feront asseoir près d'eux et ils nous raconteront les merveilles qu'ils auront opérées pendant leur sainte carrière.

Abel, Enoch, Noé, vous nous instruirez par les récits de vos œuvres ; nous nous tiendrons serrés près de vous pour vous entendre ; et vos discours laisseront de longues traces dans nos pensées.

Voilà ce qui nous attend au sortir de ce corps de mort. Voilà ravissements qui nous sont promis : on nous y développera les secrets de tous ces événements que nous n'avons pu comprendre ici-bas ; de

gouverne que par la suprême puissance d'une suprême parole ; en sorte qu'il se trouve plus à portée de correspondre avec cette suprême puissance, ou avec cette suprême parole, d'assister à ses conseils, de converser et de délibérer avec elle et d'être admis à la connaissance et à l'intelligence de toutes les merveilles de sa sagesse et de ses vues fécondes et bienfaisantes.

Elles peuvent donc, par les lois de ces profondes mais simples analogies, concevoir quels sont les emplois, les fonctions et les jouissances de toutes ces autorités supérieures au monde qui, plus elles s'élèvent en puissance et accroissent leur parole, plus elles deviennent susceptibles de siéger dans le souverain conseil de l'universelle puissance et d'entendre les délibérations et les plans de l'universelle parole.

Elles peuvent enfin se former une idée de ce qui attend l'homme, lorsqu'il parvient à cette région supérieure où réside l'universelle autorité et l'universelle parole, car ce serait en vain qu'en se dégageant de sa matière, il verrait sa parole à lui-même acquérir plus de force et de perfection s'il ne se trouvait pas à portée d'exercer ce don suprême et de le fortifier sans cesse de plus en plus, en l'approchant de plus près de la source exclusivement vivifiante (- d° -, II, pp. 55-57).

²⁰⁸ - d° -, II, p. 57. Remarquons qu'avec le titre et la conclusion cités dans le texte ainsi qu'avec le développement copié dans la note précédente, le lecteur dispose du texte du chapitre dans son entier.

²⁰⁹ *L'homme de désir*, ch. 277 ; éd. 1979, p. 303.

ces événements dont *l'histoire des siècles est remplie, mais dont les mobiles sont cachés dans la politique sacrée*²¹⁰.

Et le sachant, le désirant, y tendre et y parvenir.

Telles sont les thèses théosophiques que Saint-Martin soutient sur deux lieux communs de la philosophie et de la théologie classiques : d'une part, cette vérité qu'un docteur moderne formulait ainsi *ad usum populi* : « Les élus se reconnaîtront au ciel », et d'autre part, la connaissance propre aux substances séparées. Prenons garde que cette connaissance, les désincarnés (n'hésitons plus devant ce mot exact dans une perspective martiniste) l'exercent à l'endroit non seulement de leurs congénères, mais aussi des demi-morts qui se targuent d'être en vie - heureux quand ils ne prétendent pas être les seuls en vie.

Les élus, répétons-le, s'occupent à molester l'être pervers. Cette postérité qui aura pris naissance selon la loi primitive, *vivra constamment et continuellement dans les douces lois de la génération divine. C'est pourquoi l'ennemi tremblera devant elle, et les captifs lui devront leur délivrance*²¹¹. Analysons.

La « correspondance des âmes » engage, en effet, les terriens, les terrestres à l'instant allégués ; les captifs de la matière apparente, de même que les souffrants aux autres cercles d'expiation. Ne sont-ils pas, ceux-ci comme ceux-là, enfermés dans des tombeaux et ce verset de *l'Homme de désir* ne les viserait-il pas également ? *Les astres brillants sont suspendus au-dessus de notre terre, comme des lampes au-dessus des tombeaux des morts. Nous veillerons de même au-dessus des tombeaux de ceux qui dormiront encore dans le sommeil de leurs crimes et de leur ignorance*²¹².

Ils veillent donc et servent, en premier lieu, de modèle et de pôle - étoile polaire et nord magnétique -, à l'instar, modeste certes, de ces esprits qui n'ayant jamais prévarié, résident dans la région étoilée et couronnent la Vierge médiatrice des pécheurs, *pour servir de fanal à ceux de leurs frères qui se sont égarés et pour montrer à toutes les classes spirituelles la gloire et la splendeur de ceux qui restent fidèles au Créateur*²¹³, (Parmi les frères égarés, les mineurs assurément, mais pourquoi pas les démons ?)

Mais la « correspondance des âmes » peut prendre elle-même des tours plus actifs.

²¹⁰ - *d°* -, ch. 139 ; éd. 1979, p. 177.

²¹¹ - *d°* -, ch. 264 ; éd. 1979, p. 292.

²¹² - *d°* -, ch. 104 ; éd. 1979, p. 147.

²¹³ *Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit.*, n° 60, *L'initiation*, octobre-décembre 1964, p. 225.

*
* *

A la question de Kirchberger sur la « correspondance des âmes » - et, d'abord, refusons de discriminer les âmes, toutes humaines cependant en l'espèce -, à Kirchberger qui l'interrogeait dans les termes ci-dessus rapportés²¹⁴, Saint-Martin répondait par ces lignes théoriques que la méthode nous a fait réserver :

Quant à votre question sur la correspondance des âmes avant le jugement final, vous vous rappellerez sans doute ce que dit notre ami de celles qui se montrent encore pendant un temps, après leur mort corporelle, tant que la substance sidérique dont elles sont imprégnées n'est pas dissipée. Je ne sais pas dans quel endroit il expose le principe, et je ne puis le trouver ici [c'est-à-dire à Tours], n'ayant pas apporté tous ses ouvrages dans un court voyage, où même je n'aurais pas eu le temps de m'en servir ; mais je crois que dans ses Trois principes, vous trouverez sur cela quelque chose de satisfaisant. D'ailleurs, il n'est question dans ceci que des amis selon l'esprit du monde ; et ce n'est pas là ce qui nous importe, puisqu'au contraire, c'est un malheur que ces connaissances-là se prolongent au-delà du tombeau ; il n'en est pas moins vrai qu'à plus forte raison, les autres doivent se prolonger également. Aussi, voyez ce que notre ami B. [sc. Böhme] dit des sociétés des saints dans le paradis ; voyez ce que l'Écriture enseigne là-dessus, en nous disant à la mort de chaque patriarche qu'il se réunissait à son temple ; voyez même dans le chapitre XV du livre II des Macchabées (en n'y ajoutant cependant que la mesure de foi que vous pourrez), le songe de Judas Macchabée, où le grand prêtre Onias et le prophète Jérémie, morts l'un et l'autre, paraissent cependant dans une sainte union de zèle pour le peuple juif, etc. Je vous donne, monsieur, toutes les preuves testimoniales que je puis avoir sur ce point. Quant au fond de la chose, on n'en peut douter, si l'on a un peu réfléchi sur les principes ; et si l'on n'y a pas réfléchi très mûrement, les preuves testimoniales sont d'un poids médiocre²¹⁵.

Ne distinguons pas, disais-je, entre les âmes ? Saint-Martin lui-même les confond quant à leur capacité de correspondre. Des âmes à peine sorties de leur corps matériel, il passe sans transition aux sociétés de saints dans le paradis, en rassemblant toutes les preuves testimoniales, dont il s'empresse d'ajouter - *in couda venenum*, mais c'est poison salubre - qu'elles sont d'un poids médiocre. Ainsi la

²¹⁴ Cf. *supra*, 1979, p. 208.

²¹⁵ *La Correspondance inédite...*, *op. cit.*, p. 233 (du 20 octobre 1795).

thérapeutique spirituelle des interrogateurs clôt, voire dévalue en soi, le traitement intellectuel de la question. Mais ce dernier, que notre faiblesse revalorise sans cesse, illustre, par sa généralité même, le refus du théosophe, fondé à la fois sur la doctrine et sur l'expérience, de croire aux prétendus « revenants » : *parce que, écrit-il, je ne crois point aux s'en allant, attendu que malgré notre mort terrestre, nos esprits ne s'en vont réellement point, et que c'est leur affection qui fait toute leur localité*²¹⁶.

Primat, ce semble donc, de la correspondance.

S'agissant de la société des saints dans le paradis, il fut rappelé plus haut l'opinion de Saint-Martin, et les présents détails complémentaires n'ont trouvé leur place tardive qu'afin de marquer combien, selon *le Philosophe inconnu*, la question est globale, de même que la correspondance des âmes qu'elle implique. Joignons-les à la masse²¹⁷.

En ouvrant sa réponse, Saint-Martin allègue les plus sensibles des manifestations, celles dont le sidérique est l'agent instrumental. Non seulement qui a été sage verra, après sa mort, ce qui se passe dans un monde comme dans l'autre (ceux qui n'auront pas été sages ne verront

²¹⁶ *Mon portrait...*, op. cit., n° 553.

²¹⁷ L'échange se poursuivra, je le résume en note car c'est surtout Kirchberger qui parle. Il répond immédiatement à Saint-Martin qu'il le sait : sa question « ne sera résolue d'une manière pratique que lorsque nous aurons déchiré le voile qui sépare un principe d'avec l'autre ; mais cela exige de l'énergie. XL *Fragen*, 26, 13. » (op. cit., p. 235). Dans sa lettre suivante, Saint-Martin a retrouvé la référence aux *Trois Principes* : ch. XXVII, n° 20, qui lui paraît *venir à l'appui* de ses dires (op. cit., p. 238).

Kirchberger, toujours curieux : « Notre ami B., dans les *Trois principes*, chap. XXVII, n° 20, parle de l'impossibilité d'une communication entre des âmes hétérogènes, dont l'une, après son dépouillement terrestre, se trouve dans le sein de l'Eternel, et l'autre, qui est vicieuse et qui rampe encore sur la terre, et *vice versa*. Mais, la communication qui faisait le sujet d'une de mes lettres, regardait la possibilité d'une communication entre deux âmes homogènes, douces et aimantes, dont l'une a passé dans un meilleur monde, sans que la partie restante ait diminué son attachement pour elle, et sans que le temps ait produit son effet ordinaire ; au contraire, semble avoir resserré ces liens. Notre ami B. penche fortement pour l'affirmative des communications du dernier genre. Les principes généraux semblent venir à son appui, car, si nous entrons dans ce qu'il appelle le second principe, alors la toile qui nous dérobe la vue des habitants de ce principe se lève et nous donne la liberté des communications. Aussi mes doutes ne roulaient-ils pas sur ce point de la question, mais bien sur la possibilité d'une communication entre une âme dans son enveloppe terrestre, qui n'est pas encore arrivée au degré d'un développement suffisant pour voir la toile levée, et une âme dégagée de son enveloppe terrestre, et qui, par conséquent, se trouve dans une région différente. Je ne vois d'autre possibilité de réussite pour l'habitant d'ici-bas que l'état de sommeil. Cette question intéresse mon cœur ; mais je tâche de supprimer cette volonté comme toutes les autres. » (op. cit., p. 240).

Saint-Martin, toujours ennemi de la curiosité, se contente d'une nouvelle référence à Böhme et d'inviter Kirchberger à chercher ceux que nous aimons là où ils sont, et qui n'est pas dans les principes sensibles. (op. cit., pp. 243-244, cité *supra*, p. 208).

Et Kirchberger saisit que la correspondance des âmes les englobe toutes : « Sans doute qu'il y a d'excellentes choses dans la 26^e des *40 Questions* sur l'objet des communications. Le n° 16 surtout est très consolant, parce qu'il établit la possibilité que les âmes, dégagées de leur enveloppe terrestre, peuvent se voir, participer et se réjouir des sentiments qui leur sont adressés par les habitants de ce bas monde. » (op. cit., p. 245).

rien), mais encore les âmes peuvent apparaître aux yeux du corps, notamment chez leurs amis. Le fantôme de Martines de Pasqually apparut, de la sorte, à son épouse et à l'abbé Fournié, son ancien secrétaire et émule ; d'aucuns prétendirent avoir vu, peu après son décès, Saint-Martin lui-même. Mais nous restons là au contact de l'astral. (L'information relative à la condition posthume des êtres - telle que l'appréhendaient, sans correspondance obvie, l'abbé Fournié quant aux réprouvés, et la Rochette aussi, dans ses « sommeils », et Madame de Pasqually quant au progrès extra-terrestre de son mari, et Saint-Martin quant au séjour de plusieurs parents et associés défunts - cette information manifeste-t-elle une correspondance sous-jacente ou bien s'apparente-t-elle, dans son mode, à la connaissance unilatérale que les « sages » prennent des deux mondes ? A moins qu'aucune connaissance dont une âme est l'objet ne puisse, de par la nature analogue et personnelle du connaissant et du connu, jamais être objective, et qu'elle engage par essence une correspondance des deux âmes ?)

« Peu à peu », cependant, les morts se délestent de leur astral et nous ne pouvons les « sentir » qu'en un sens modifié. Du même coup, ils abandonnent « peu à peu » certain mode inférieur d'agir en ce monde. Et c'est souvent heureux pour ceux qui restent ! En effet : *Nous avons presque tous ici-bas des entraves de la part de nos semblables. Emmanuel Swedenborg (d'après ce que m'en a dit son neveu Silverhielm) en avait de terribles de la part de Charles XII. Quand ces hommes-obstacles viennent à disparaître de dessus la terre, ils perdent peu à peu l'action fausse qui les enchaînait eux-mêmes, et qui par eux nous enchaînait aussi, quand notre destinée nous avait uni dans leur cercle, et ils entrent dans une action qui les absorbe en les livrant à la loi exclusive de leur punition ou de leur purification, ou de leur avancement [c'est-à-dire, en enfer, au purgatoire et au ciel, respectivement, mais chacun de ces lieux subdivisé en plusieurs cercles, Saint-Martin nous l'a enseigné]. Et c'est ainsi que nous nous trouvons libres, parce que l'action qui nous travaillait par eux, ne nous travaille plus, n'ayant plus d'organes. Jusqu'à présent, garantit Saint-Martin, j'ai tellement éprouvé une partie de cette vérité que je ne puis faire aucun doute de sa certitude*²¹⁸.

Ce qui n'exclut pas une action de mode supérieur ; du genre de la correspondance précisément. (« Correspondance active », serait-ce un pléonasma ?).

Ainsi, les élus protègent et secourent autant qu'ils voient : privilège, que nous avons discerné, de leur état.

²¹⁸ *Mon portrait...*, op. cit., n° 243.

Mais aussi, compte tenu des aspects électifs que conserve la correspondance des âmes, et dont Kirchberger discutait avec Saint-Martin, *la Sagesse suprême [...] a permis qu'un homme vertueux après vous avoir servi d'exemple pendant sa vie, soit encore admis après sa mort au privilège des justes qui est de défendre et de secourir par les mérites de leurs prières les pauvres errants qui sont encore sur la terre. Car il faut vous dire qu'avant que nous soyons tous devenus comme des anges dans le ciel, c'est-à-dire sans aucune distinction matérielle et sensible, l'âme suit encore pendant un temps après sa mort le cours d'affections que lui avaient donné ses rapports et ses relations corporelles pendant sa vie terrestre ; ainsi ayant été tous dans votre famille, les principaux objets de ses sentiments, il ne faut pas douter que vous ne soyez aujourd'hui pour lui les principaux objets de ses affections spirituelles, et que les forces nouvelles qu'il a acquises ne s'unissent secrètement aux vôtres pour vous maintenir de plus en plus dans les voies qui mènent au sanctuaire vers lequel il a déjà fait les pas les plus importants*²¹⁹.

A l'inverse - mais non ! en réciproque : *Peut-être la prière des Juifs vivants et convertis obtiendra-t-elle la grâce de leurs pères détenus dans les cercles de pâtiment et de purification*²²⁰.

L'Écriture sainte, aux yeux de Saint-Martin, entérine et même recommande la prière pour les morts : *Indépendamment du passage des Macchabées, il y en a un positif dans Jérémie (Lamentations, 2 : 19) « Elevez vos mains vers lui pour l'âme de vos petits enfants qui sont tombés morts de faim à tous les coins de vos rues. » Mais quelques-uns prétendent que ce passage ne tombe point sur l'âme spirituelle*²²¹.

Cette dernière difficulté peut gêner l'exégète, l'anthropologie de Saint-Martin ne la soulève pas. Mais la difficulté, en martinisme, tient à l'énigme de la réintégration universelle : que devient, dans sa perspective, l'enfer éternel ? C'est toute l'affaire de l'apocatastase, un prochain chapitre lui sera consacré. Saint-Martin, cependant, reste discret et tourne la difficulté en aporie. La pratique nous sort du dilemme.

S'il faut donc compter sur les morts, il faut aussi prier pour eux. Prier pour les morts en pâtiment, en pâtiment de purification, en pâtiment limité dans le temps. Car on doit croire - au moins d'une manière opératoire - que des hommes souffrent des peines éternelles.

²¹⁹ *Lettres aux Du Bourg, op. cit.*, pp. 35-36 (du 9 août 1778).

²²⁰ *Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit.*, n°30, *L'Initiation*, octobre-décembre 1963, p. 171.

²²¹ *Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit.*, ne 16, *ibid.*, p. 165. Le passage des Macchabées est évidemment II Macch. XII, 43-46, où Judas Macchabée fait offrir un sacrifice pour la résurrection des morts. L'interprétation du passage est disputée : résurrection individuelle ou résurrection du peuple d'Israël ? De la résurrection des morts selon Saint-Martin, cf. *infra*.

D'où la règle, règle pratique, j'y insiste : Comme il serait inutile de prier pour tous les morts, il serait déraisonnable de ne prier pour aucun d'eux. Il y a un intermède entre la condamnation et le salut. Et, dans cet intermède, si l'on n'abolit pas la culpabilité, on peut en espérer l'adoucissement. Là aussi, prions sans nous lasser. Saint-Martin se compare, quand il prie pour feu son cousin Habert, à un « canon » divin.

Enfin, la prière pour les morts débouche sur le mystère du baptême pour les morts :

1^{ère} Corinthiens, 15 : 28-29... « Alors, le Fils sera lui-même assujéti à celui qui lui aura assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. Autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts ? S'il est vrai que les morts ne ressusciteront point, pourquoi sont-ils baptisés pour les morts ? »

Cet assujéttissement futur et éternel du Fils au Père ne doit point offrir l'idée d'une servitude ni d'une infériorité. C'est l'accomplissement de la loi de leur être. Le Verbe est l'organe du Père, comme l'Esprit-Saint est l'organe du Verbe. Cette loi en s'accomplissant n'a pour objet que le bonheur de tout ce qui existe. C'est afin que Dieu soit tout en tous, que l'organe de Dieu ou le Verbe sera réintégré dans sa pure et simple opération divine, au lieu que, pendant son opération temporelle, son action étant réduite ne pouvait agir que sur une portion des êtres et n'influit sur les autres qu'en puissance. Ce sera pour vivifier tous les points de notre ténébreuse circonférence que son action deviendra entièrement divinisée. Toutes les opérations divines sont dictées par l'amour. C'est par l'amour que J.-C. nous a admis à l'expiation ; c'est par l'amour qu'il est venu la partager avec nous pour nous aider à la supporter ; c'est par l'amour qu'il a quitté le séjour de sa gloire divine pour se mesurer aux faibles dimensions de notre être ; c'est par l'amour qu'il reprendra sa primitive et éternelle majesté, quand nous serons assez purifiés et fortifiés par lui pour en soutenir l'éclat et la splendeur. Si nous n'étions pas immortels, que feraient ceux qui sont baptisés pour les morts ?

Ce baptême n'est autre chose que le développement de la charité, par lequel le Réparateur s'est plongé dans l'abîme de nos misères pour en retirer la malheureuse postérité de l'homme. Si l'homme s'était entièrement noyé dans cet abîme, ce dévouement ou ce baptême aurait été inutile ; et tous ceux qui, à l'exemple du souverain libérateur, se sont livrés à ce dévouement, à cette immersion de charité pour aller retirer des malheureux du précipice, auraient en vain employé leurs efforts à cette œuvre inexplicable aux autres sens qu'à ceux de l'esprit et qui ne peut trouver accès dans notre entendement que quand notre amour lui

ouvre ses organes les plus intérieurs et les plus vifs et se met par là en contact avec elle. Ce baptême pour les morts est donc relatif aux êtres visibles ou invisibles séparés, par la mort de l'esprit, de ceux qui le reçoivent. Et, ici, il faut distinguer la destination et la fin des divers baptêmes. Celui de saint Jean ou le baptême de l'eau n'a pour objet que l'individu qui le reçoit. Celui de J.-C., ou le baptême du feu et de l'esprit, a pour objet les êtres que le baptisé doit sauver et délivrer de la perdition. C'est là le baptême pour les morts²²².

Méditez ce texte abrupt et sans fond. Sous le regard de Saint-Martin, vous y verrez les ombres et les lumières d'une péricope conjecturale s'étendre au royaume de l'au-delà, pour une explication mutuelle. *Le Philosophe inconnu*, ramassant sa doctrine particulière jusqu'à retrouver l'universalisme dont elle procède, déclare le lien de l'immortalité et du baptême, et que de la correspondance des âmes, dont le principe est l'amour, dépend leur bonheur. Le symbole sublime du corps mystique réinventé, il donne aux âmes un chef, une personnalité au principe de la correspondance, un modèle aux baptistes et aux baptisés : Christ a vaincu la mort, et nous tend la clef du grand œuvre.

Dans le prochain chapitre, nous récapitulerons la vie après la mort selon Saint-Martin et nous serons alors capables de reconsidérer la mort en face. Puis, ce sera le millénium, la résurrection, l'apocatastase.

*
* *

L'après-mort

Reprenons, quitte à joindre quelques précisions neuves, la doctrine de Saint-Martin sur les états posthumes. Cette doctrine, ici comme ailleurs, quand il s'agit de l'essentiel, n'a pas d'autres fondements ni d'autre structure que la doctrine coën.

Aussi bien, faut-il situer d'abord ces états dans la doctrine générale, où leur signification s'avère et se justifie leur existence. Or, le contexte et le point d'insertion, que le théosophe a maintenus sans varier depuis que Martines de Pasqually les lui avaient indiqués et permis, dans une certaine mesure, de vérifier expérimentalement (l'expérience intérieure relayera chez le premier l'expérience objective apprise du second, mais en confirmera les états), voici en quels termes l'élève répétiteur les résume dans ses notes de cours : *3 époques spirituelles pour l'homme :*

²²² *Pensées sur l'Écriture sainte, op. cit.*, n° 115, *L'Initiation*, juillet-septembre 1965, pp. 172-173.

*1° depuis la naissance jusqu'à sept ans, non libre ; 2° depuis sept ans jusqu'à la mort, obligé de sacrifier sa volonté s'il veut recevoir les secours de son guide ; 3° après la mort, le guide agit et opère nécessairement avec succès*²²³.

Une heureuse fortune nous vaut de connaître le développement de ce thème par Saint-Martin même, grâce à d'autres notes de cours, prises par un auditeur, celles-là. C'est du Saint-Martin et c'est du Martines, texte organique à lire d'affilée et auquel retourner.

« La première expiation que subit l'homme précipité dans la région élémentaire est donc son incorporation dans une forme ténébreuse, et, pendant les neuf mois de la formation de son corps, le mineur est dans une privation absolue de toutes ses facultés et est entièrement passif. Sa première délivrance est lorsqu'il sort du sein maternel ; c'est pour lors qu'il commence la carrière qu'il a à parcourir pour retourner au centre vivifiant dont il est éloigné. Il est encore, dans ses premières années, dans une entière dépendance de tout ce qui l'environne et dans l'ignorance, mais il a déjà le sentiment de tout ce qui affecte agréablement ou douloureusement son corps, et, à mesure que ce corps acquiert son accroissement et que ses organes se développent et se fortifient, il apprend peu à peu à discerner ce qui convient à son corps et ce qui lui nuit pour le maintenir dans sa loi d'ordre, en attendant qu'il puisse connaître ce qui convient et ce qui nuit à son être spirituel ; c'est ainsi que commence son apprentissage et le combat continuel qu'il a à faire pour distinguer le bien et le mal, le vrai et le faux, rejeter celui-ci et adopter l'autre.

« Sa seconde délivrance arrive à sa mort corporelle. Alors, les principes élémentaires de sa forme se séparent par la retraite du principe de vie corporelle qui les tenait unis et les animait. Le mineur qui est assujéti à ne pouvoir exercer ses facultés par l'intermise [*sic*] des organes du principe corporel qui lui servent de prison et de voile entre la lumière et lui, se trouvant délivré de cette prison, est rendu à son état d'esprit pur et simple, pouvant recevoir l'action spirituelle extérieure directement par ses organes, spirituelle bonne et une action spirituelle mauvaise parce qu'il a toujours à rejeter l'un et s'unir à l'autre ; sa troisième et parfaite délivrance sera à sa sortie du cercle universel à la fin des temps pour être réintégré dans le centre divin.

« Les privations, les souffrances et les travaux que l'homme éprouve dans ces trois passages successifs en trois états différents sont ce qu'on appelle le baptême du corps, de l'âme et de l'esprit. C'est ce qui est désigné par les trois coups de poignards que le maître donne sur la

²²³ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., 5 janvier 1776.

gorge, le cœur et les entrailles ; l'être spirituel mineur étant désigné par la partie supérieure, l'âme ou le principe de vie corporel par le cœur, et la forme élémentaire par les entrailles, pour nous indiquer que ces trois choses doivent être délivrées successivement des liens qui les retiennent.

« Ces trois sortes de baptêmes ont pour but la purification du corps, de l'âme et de l'esprit. Les deux premiers baptêmes sont au pouvoir du mineur, il peut purifier sa forme en dirigeant tous ses actes corporels suivant les lois pures de sa nature et en écartant d'elle tout ce qui peut lui nuire ; il peut ainsi purifier son principe corporel en dominant toujours sur lui, et en n'employant ses facultés sensibles que pour des actions conformes à l'ordre. C'est parce que la forme et son principe corporel sont inférieurs et subordonnés au mineur que celui-ci doit les purifier, mais, suivant la même loi, le mineur lui-même ne peut être purifié que par une action supérieure à lui, et ne peut, par la force de son désir, de sa volonté et de sa prière, que se disposer à recevoir son baptême qui a lieu par la jonction de l'esprit bon sur lui qui est un effet des pures grâces de l'Éternel ; c'est pour lors que sortant de l'impuissance du nombre deux auquel il était uni, il entre dans sa loi d'unité. »²²⁴

Martines et Saint-Martin encore, Saint-Martin exposant Martines dont il ne démordra jamais en l'espèce, Saint-Martin, dans le même style cursif, ramasse la géographie, que dis-je ? la cosmographie de l'après-mort, en continuité de la vie sur terre et prolonge ainsi le schéma géographique ouvert qui précède : *Le cercle sensible terrestre dans le sein de la femme, le cercle visuel terrestre en venant au monde, et le cercle rationnel terrestre en mourant.*

*Alors commencent les cercles sensible, visuel et rationnel célestes. Ce qui répète six*²²⁵.

Trois cercles dans l'immensité, dans le cercle terrestre ? C'est que la correspondance est universelle et la terre, donc, un microcosme. A l'échelle macroscopique, on dira que chacun chemine sur la voie de la réintégration en attendant le jour final, le jour que la réintégration, à strictement parler, sera devenue possible. L'opération temporelle commence dans le cercle sensible, c'est-à-dire couramment terrestre.

²²⁴ - d° -, même date.

²²⁵ - d° -, 14 janvier 1774.

Sur cette cosmographie, en quoi s'analyse partiellement la cosmosophie de S.M. reçue de Martines, et sur d'autres classifications du même genre et de la même source, avec leurs correspondances, cf. notre exposé de la doctrine de Martines de Pasqually, *L'initiation*, 1969, passim. Sur la forme particulièrement saint-martinienne de cette cosmosophie, cf. dans le présent exposé de la doctrine du théosophe méconnu, le chapitre « Deux mondes en trois ou quatre ». Et, bien sûr, garder sans cesse à portée de la main la « figure universelle » ...

Puis, le mineur parvient de là dans le cercle visuel où s'accomplit la force de son opération ; il va jouir du repos à l'ombre de sa réconciliation dans le cercle rationnel, attentif à la réintégration pendante : Martines et Saint-Martin *passim* ; mais l'un très discret quand il parle aux profanes, soit presque toujours, l'autre appelant les choses par leur nom, et aussi (mieux encore peut-être, à son goût) par leur type. Ainsi, Saint-Martin découvre à une classe de coëns lyonnais, d'après Willermoz qui en était : « Les divers campements qu'ils [*sc.* les Israélites] font dans le désert après ce passage semblent annoncer les travaux pénibles du mineur dans le cercle sensible. La loi qu'il reçoit au bas du Sinaï n'annoncerait-elle point son retour à sa puissance première dans le cercle visuel et enfin l'entrée des Israélites dans la terre promise, l'entrée du mineur dans le lieu de sa réintégration spirituelle, ou l'exercice entier de sa puissance dans le cercle rationnel. »²²⁶

Enfer, purgatoire, paradis, nous avons survolé ces états en forme de lieux. Deux dispositifs fonctionnent : il y a plusieurs demeures partout ; s'ensuivent (mais on pourrait renverser l'ordre des facteurs) un cheminement nécessaire, ainsi que nous le suggérons tout à l'heure et une intercommunication.

Quant à la purification, ajoutons ceci : *il se peut que dans les régions astrales, quand elles sont surveillées par un bon guide, les coupables mêmes soient compris dans la délivrance et la rectification des innocents*²²⁷. Aussi, selon Martines répété par d'Hauterive cette fois, et rien n'incite à penser que Saint-Martin ait jamais divergé, « dans la troisième circonférence céleste, on oublie tout le temporel, ce qui est figuré par les trois fleuves de la fable dont le dernier faisait oublier tout le passé. L'esprit qui nous y a accompagné redescend. »²²⁸ Enfin, *le plus juste demeure quarante jours dans les cercles temporels de purification*²²⁹.

Quant au paradis, il implique, à la fois logiquement et activement, la purification : Les chaînes de notre esclavage rompues, *nous oserons même toucher l'arche sainte, sans craindre d'en être renversés, parce que nous serons enveloppés de ses propres rayons, et qu'étant aussi supérieure à l'arche de Moïse, que le réel et le vrai le sont au passager et à l'apparent, elle ne laissera approcher de son enceinte que ceux qu'elle aura purifiés*²³⁰ Les conditions, en somme, de notre condition.

²²⁶ - *d°*, 21 janvier 1774.

²²⁷ *Le Crocodile*, ch. 91, éd. 1799, p. 422-423 ; éd. 1962, p. 208 ; éd. 1979, p. 232.

²²⁸ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., 20 septembre 1775.

²²⁹ - *d°* -, 22 juillet 1775 (notes de S.M.).

²³⁰ *Traité des bénédictions*, ap. *Œuvres posthumes*, 1807 (fac-sim. à paraître, Hildesheim, G. Olms), t. II, p. 207.

Ainsi, le paradis se peuple et l'on échappe à l'enfer. Au point de l'entièrement vider ? Un mot de plus là-dessus dans un instant et un chapitre à venir.

Si le sort posthume d'aucun homme ne se laisse déceler avec certitude, sauf cas d'exception, au regard des soi-disant vivants, du moins *il y a sûrement un moyen de juger des dimensions qu'aura la demeure future de chacun de nous qui habitera les régions éternelles ; c'est de considérer bien attentivement les dimensions des divers fondements que la Divinité pose en nous journellement, car c'est une loi lumineuse et positive que les proportions et les dimensions de l'édifice soient calquées sur celles de ses fondements*²³¹.

Surtout, le sens général du voyage découle de la nature des objets qui l'aimantent, et c'est ainsi que l'ensemble du système qualifie les états posthumes tant à subir qu'à atteindre. Qu'importent en soi les premiers ? Comprenons les seconds par analogie, et la marche corollaire.

Quand l'homme serait assez heureux pour se former, pendant son séjour sur la terre, un ensemble de lumières et de connaissances qui embrassât une sorte d'unité, il ne pourrait encore se flatter d'avoir le complément des véritables jouissances, puisqu'elles sont supérieures à l'ordre terrestre : il n'aurait que l'esquisse et la représentation de ces vraies lumières, puisqu'ici tout étant relatif, il n'y peut, pour ainsi dire, posséder rien de réel et de vraiment fixe.

« Que l'homme intelligent médite ici sur les lois de l'astre lunaire qui nous représentent, sous mille faces, notre privation ; qu'il examine pourquoi cet astre ne nous est visible que pendant ses jours de matière ; et pourquoi nous le perdons de vue le vingt-huitième jour de son cours, quoiqu'il se lève également sur notre horizon. »

Tout se réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieusement cette surface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes et plus positifs, qui aient plus d'analogie avec les vérités simples et fondamentales dont le germe est dans sa nature. Enfin, il faut à la mort, qu'il réalise la connaissance des objets dont il n'a pu apercevoir ici que l'apparence.

« Je peux convenir que ces connaissances supérieures consistent dans l'intelligence et l'usage de deux langues au-dessus des langues communes et vulgaires, puisqu'elles tiennent aux jouissances primitives de l'homme. La première a pour objet les choses et n'a que quatre lettres pour tout alphabet ; la seconde en a vingt-deux et s'applique aux productions, soit intellectuelles, soit temporelles du grand Principe : le même crime a privé l'homme de ces deux langues. S'il y avait une

²³¹ De l'Esprit des choses, op. cit., t. II, p. 62.

nouvelle prévarication, il se formerait pour lui une troisième langue qui aurait quatre-vingt-huit lettres, et qui le reculerait encore plus de son terme. »

« J'ajouterai qu'il y a des langues fausses et opposées aux trois dont je viens de parler. Celle qui correspond à la langue divine a un alphabet de deux lettres ; celle qui correspond à la seconde en a cinq ; enfin, s'il y avait une nouvelle prévarication, la langue fausse qui l'accompagnerait aurait cent dix lettres dans son alphabet. »

« La connaissance des deux langues pures que l'homme acquiert à sa séparation d'avec les objets terrestres doivent (sic) produire sur lui des effets plus satisfaisants que tout ce que nous pouvons éprouver ici-bas : elles doivent étendre ses jouissances, comme ayant une action plus vivante que les objets de la Nature visible. Mais aussi, s'il doit encore éprouver des suspensions dans sa marche, ces obstacles deviennent plus douloureux pour lui, parce qu'à mesure qu'une force approche de son centre, sa tendance augmente, et le choc des résistances devient plus violent. »²³²

Ultime synthèse : Notre être pensant doit s'attendre à des développements immenses, quand il sera sorti de sa prison corporelle, où il prend sa forme initiatrice, comme l'enfant prend celle de son corps dans le sein maternel [...]

Mais j'aperçois une loi superbe. Plus les proportions se rapprochent de leur terme central et générateur, plus elles sont grandes et puissantes.

Cette merveille que tu nous permets de sentir et de découvrir, ô vérité divine ! suffit à l'homme qui t'aime et qui te cherche.

Il voit en paix dévider ses jours ; il le voit avec plaisir et ravissement.

Parce qu'il sait, que chaque tour de la roue du temps rapproche pour lui cette proportion sublime, qui a Dieu pour le premier de ses termes, et qu'il est déjà prévenu que c'est l'homme qui sera le second²³³. Mais à quand la récapitulation ? L'homme réconcilié n'est point l'homme réintégré : L'homme, après avoir passé par tous les temps de sa purification et réconciliation, ne sera lui-même parfaitement réintégré qu'après avoir opéré la réintégration des démons, ce qui est figuré par les reptiles sur les cadavres, les uns ne cessent qu'avec les autres²³⁴. Pouvons-nous éluder plus longtemps de déclarer l'apocatastase ? (Car si les démons sont réintégré, qui demeurera dans la géhenne ?) Et nulle

²³² *Tableau naturel...*, éd. 1782 (fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1980), t. I, pp. 106-109.

²³³ *L'Homme de désir*, ch. 220, éd. 1790 (fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1980), p. 312 ; éd. 1979, p. 252. Sur la captation réincarnationniste de ce passage, cf. *supra*, *l'Initiation*, 1976, n° 3, p. 156, n. 5, et *infra*, n. 228.

²³⁴ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., 4 octobre 1775 (notes de S.M.).

surprise que ce soit en faisant écho, pour conclure, sur les états posthumes, à la voix de Saint-Martin recueillie dans un cercle ésotérique.

Que l'homme, pour autant du moins qu'il s'est dissocié des démons, puisse - et doive - aider à leur réintégration, fournit un exemple majeur d'intercommunication entre les lieux, qui figurent des états, posthumes, non moins qu'entre ces lieux et l'immensité terrestre. *Toutes les régions de l'univers ne sont-elles pas contiguës ? L'arbre qui a le pied caché dans la terre, participe, par ses rameaux, à toutes les actions de l'atmosphère. La pensée de l'homme enseveli dans les ténèbres de son corps, pourquoi ne participerait-elle pas à toutes les actions de son atmosphère céleste ?*

Tristes rejetons de la postérité humaine, vous êtes tous solidaires. Les douleurs de vos frères ne sauraient vous être étrangères. S'ils sont dans l'atmosphère corrompue, leurs influences doivent se communiquer jusqu'à votre demeure ; et vous avez alors la double tâche de vous défendre de la corruption, et de poursuivre votre croissance. [...]

Consolez-vous, hommes de paix, vous n'êtes pas non plus séparés de ceux de vos frères qui habitent une atmosphère pure ; la mort ne sépare que le méchant ; c'est à lui à attendre que l'on vienne lui apporter des secours²³⁵. Encore le méchant, s'il a perdu la capacité, demeure susceptible. A l'acmé, les saints retiennent le bras de Dieu²³⁶, mais n'est pas saint tout ce qui réclame culte de dulia, au péril d'idolâtrie²³⁷ ; et les hommes, mal inspirés par les démons ou leurs suppôts plus ou moins conscients, risquent de succomber à ce danger mortel, lors même qu'ils invoquent d'authentiques saints, mais à l'excès²³⁸.

²³⁵ *Le Nouvel Homme*, éd. 1792 (fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1981), pp. 320-321.

²³⁶ Cf. - d° -, p. 160.

²³⁷ A propos des « missions fausses », que dénonce, entre autres prestiges, *Ecce homo* : *Car si ce n'est pas le principe des ténèbres lui-même qui les dirige, et qui emploie ces puérides règles pour étouffer la vraie piété, il se peut que ce soit des individus déjà sortis de ce monde, qui pendant leur vie terrestre auront été incorporés dans ces établissements conventionnels ou figuratifs, qui détenus encore dans des régions inférieures, et n'étant point encore montés aux régions de leur parfait renouvellement, peuvent conserver des relations terrestres dans l'ordre de la piété inférieure, et ne savent enseigner de ces relations que les doctrines réduites et bornées dans lesquelles ils ont été instruits sur la terre, et dont ils n'ont point encore eu le temps de se laver (op. cit., § 6, pp. 96-97).*

²³⁸ *Ecce homo* démonte cette autre ruse de Satan : *Ces missions n'en sont pas moins fausses, lors même qu'elles s'annoncent sous le nom de la Vierge humaine, et sous celui d'autres créatures privilégiées. C'était assez que, par le penchant de l'homme à sanctifier tous ses mouvements et à diviniser les objets de ses affections, les simples prières et les simples invocations qu'il a adressées à ces êtres privilégiés, eussent pris dans son esprit un caractère plus élevé et plus imposant. [...]*

Et en effet combien de personnes en priant ces êtres secourables, se surprennent-elles à croire prier la Divinité même, et finissent par ne savoir plus comment en faire la différence ? Combien se sont surprises à les adorer en ne croyant faire autre chose que les prier : espèce d'idolâtrie qui est d'autant plus dangereuse qu'elle prend son origine dans notre sensibilité, dans notre amour, et même dans nos vertus, si ce n'est pas dans nos lumières.

Or, c'est alors que le principe des ténèbres, profitant des faux pas que nous fait faire notre sensibilité mal éclairée, nous conduit aisément ensuite dans toutes les autres voies extralignées qui lui sont familières ; c'est lorsque, sous des noms vénérables, devenus sacrés pour nous, il peut préparer,

L'homme progressant dans l'au-delà secourt les hommes en état de besoin, quel que soit cet état, d'incorporation ou posthume. Mais, dès ici-bas, sa solidarité aspire à l'exercice et le commande, sans que la charité l'exclue de ses propres faveurs ; il se les doit au premier chef. La vie de l'homme qui sait est de jouissance, elle est aussi d'opération, dans ce monde avant de l'être dans l'autre. *Tu as désormais, premièrement, à te régénérer toi-même ; secondement, à régénérer l'univers ; troisièmement, à monter ensuite au rang d'administrateur des trésors éternels, et à admirer les vivantes merveilles de la Divinité*²³⁹.

L'existence terrestre induit son sens de la vie après la mort ; elle offre des indices de ce sens, elle contient le germe de cette vie. Hors une perspective universaliste, toute position théosophique de Saint-Martin paraît infirme et difforme, car la théosophie est une philosophie, la seule philosophie de l'universalité - la seule philo-sophie. Or, Saint-Martin n'est jamais que théosophe. *Frémissons de crainte de sortir de ce bas monde avant d'avoir été réellement les témoins des alliances saintes qui attendent notre déposition et notre témoignage effectif et démonstratif. Frémissons de crainte de n'en avoir pas rempli les conditions, comme nous l'aurions pu, avant de paraître devant ce tribunal supérieur, où l'on tient un état si fidèle de tous ces témoignages qui auront été rendus à cette continuelle et imperturbable munificence de notre Dieu. Ne cessons de considérer que, quand autrefois nous sommes descendus de notre sublime poste, nous avons attiré tout avec nous dans nos funestes et illusives apparences, et que, par conséquent, nous sommes toujours à même de tout retrouver, si nous entrons dans les voies qui nous ont suivis dans notre chute, et qui ne cessent de se placer au-devant de nous*²⁴⁰.

Annonce de l'œuvre, du grand œuvre. Sur la terre (se confie à lui-même, s'encourage Saint-Martin), *tant qu'on y est, on peut espérer de faire sa réconciliation*²⁴¹. Sa réconciliation partielle, au moins, qui prépare la réconciliation complète, dans l'expectative de la réintégration²⁴². Il n'en

annoncer et opérer des événements et des merveilles tellement combinées que selon les avertissements qui nous en sont donnés, elles pourraient tromper les élus mêmes.

Et pourquoi s'efforce-t-il de donner à ces noms une influence aussi considérable, et comme des pouvoirs divins, si ce n'est afin de voiler pour nous, autant qu'il lui est possible, le nom du Dieu véritable qui ne lui laisserait aucun mouvement et qui le tiendrait lié dans ses abîmes (op. cit., § 6, pp. 88-91).

²³⁹ *Le Ministère de l'homme-esprit, op. cit.*, p. 59.

²⁴⁰ *Ecce homo, op. cit.*, § 9, pp. 14-162.

²⁴¹ *Mon portrait, op. cit.*, n° 280.

²⁴² Nuance essentielle et superflue en très peu de cas : S.M. l'a bien marquée dans une instruction qui, précise du même coup la nature du travail, que la mort permet d'améliorer d'une manière spécifique. Je cite le résumé d'un auditeur de la leçon donnée à Lyon, le 29 novembre 1775 et éditée dans nos *Leçons de Lyon*.

est pas moins expédient, et vrai relativement, d'exhorter comme suit : *Nous n'avons qu'un temps pour notre expiation, c'est donc nous perdre que de différer ; et d'autant qu'à tout moment notre parole peut être mise en usage, etc.*²⁴³

Mais, heureusement pour ceux qui auront pris le risque de se perdre, l'après-mort, l'autre monde nous garde en réserve une seconde chance : *véritable hôpital de celui-ci*²⁴⁴.

Reconsidérons la mort, temps du troisième baptême. Autour d'elle le sens de la doctrine, et, par conséquent, de notre vie unique - avant et après la mort -, s'articule.

*

* *

La mort reconsidérée Face à face

Reconsidérons la mort, temps du troisième baptême. Autour d'elle, le sens de la doctrine, et, par conséquent, de notre vie unique - avant et après la mort - s'articule. Plus que jamais, ici, la théorie dicte une

« Le sujet de l'instruction a été sur les bénédictions divines que l'homme pouvait attirer sur lui. Ce sont ces bénédictions qui lui font produire les facultés qui sont en lui, et qui resteraient comme nulles sans ce secours, mais il ne peut les obtenir qu'à des conditions dont il peut trouver des types dans toute la nature. De même que, parmi les êtres matériels, un germe ne peut avoir de végétation qu'après la putréfaction, c'est-à-dire que lorsque les vertus terrestres ayant détruit son enveloppe ont pénétré jusqu'à lui pour l'actionner et lui faire produire à son tour les vertus et facultés qui sont en lui, ainsi l'homme ne peut parfaitement réacquérir les vertus et puissances de son âme qu'après que les vertus divines ont opéré la réintégration de sa forme corporelle et actionné son être spirituel. Néanmoins nous pouvons espérer de les réacquérir en partie même pendant ce premier passage temporel, parce que les êtres destinés à opérer la réintégration de notre forme commencent leur travail sur elle dès qu'elle existe, et notre forme nous ayant été donnée à purifier pour parvenir par là à la purification de notre être spirituel, à mesure que la purification de notre forme s'avance, nous devenons à portée de recevoir à proportion dans notre être spirituel l'influence des vertus divines qui lui donnent sa vie et son action. Mais, si l'homme n'avait pas en lui le germe de ses facultés, toutes les bénédictions et les influences qu'il recevrait ne lui feraient rien produire, parce que la pensée ne peut être commune qu'entre des êtres de même nature, et qu'elle ne peut être communiquée [etc.] ».

²⁴³ *Leçons de Lyon*, éd. R.A., 21 février 1776 (notes de S.M.).

L'eschatologie individuelle du *Philosophe* inconnu contraire, on le voit, la métempsycose que, d'ailleurs, il rejette expressément. Mais Saint-Martin a aussi envisagé les croyances réincarnationnistes, afin d'en extraire les vérités que, selon lui, elles camouflent. Ici conviendrait-il donc de résumer cette herméneutique. Mais, pour répondre à l'impatient perplexité de certains, le sous-chapitre pertinent a été publié en anticipation. Contentons-nous donc d'en porter mémoire : *L'Initiation*, janvier-mars 1977, p. 33-39 (cf. 1976, juillet-septembre, pp. 156-157). Quand ce texte sera repris en volume, nous y ajouterons la discussion épistolaire que Jean-Baptiste Willermoz et le baron de Turkheim soutinrent en 1821, au sujet de la rotation des âmes dont Charles de Hesse s'était fait le champion (documents conservés à la B.M. de Lyon, Ms. 5899). Un extrait d'une de ces lettres, de Willermoz, a été donné *supra*, n. 154 et citation appelée.

²⁴⁴ *Mon portrait, op. cit.*, n° 753.

pratique et la pratique requiert d'être informée par des connaissances sublimes. Pour qui, du moins, entretient une haute ambition spirituelle, la plus haute ambition spirituelle, et la plus haute de toutes les ambitions. Une ambition d'apparence folie, et pourtant très raisonnable, une ambition d'apparence orgueilleuse, et pourtant l'expression d'une parfaite humilité, une ambition que l'homme choisi doit réaliser ; et il le peut dès lors que nous nous savons et nous sentons capables de tout, et de Dieu même, avec Dieu, capables sans Lui de rien - que dis-je ? capables du néant. Mais il n'y a de néant que le principe initial et final de la matière. La mort, surtout, ne débouche pas sur le néant. Mais le malheur peut s'ensuivre.

Voici l'axiome : *La mort est une action ; comment peut-elle donner l'idée du néant ?*²⁴⁵ Cette action consiste, voyions-nous, en un troisième baptême ; elle s'analysera en un double mouvement. Saint-Martin reprend, en tâchant à profiter du meilleur de son contenu sans bornes, une formule traditionnelle : *La mort corporelle de l'homme est sa seconde naissance*²⁴⁶. Et il glisse, écoutons-le : *La fin et le commencement des choses sont toujours analogues*²⁴⁷.

Mort, fin d'un moment de la vie, plutôt que fût-ce d'une vie. Ou, si l'on veut, fin de la vie corporelle. Mais le corps tient au néant et à la mort qui l'évoque puisque c'est lui qui nous y astreint. En ce sens, la mort n'existe plus. *Est-ce que ton invincible mère ne l'a pas détruite ?* Elle a injecté la vie en s'introduisant dans les plus profonds réduits de ton être. Ce n'est plus moi qui vis, ou plutôt j'étais mort, mais Notre Mère Jésus-Christ vit en moi. La mort est devenue *l'entrée dans le temple de la gloire*²⁴⁸. Tel est le sens latent de la mort ; notre but est de l'effectuer. Le but de la vie.

Un seul vrai mal, un seul mal à proprement parler, car il mutile la vie, l'annihile en partie, il gâte la mort, la mortifie : *mourir corporellement avant d'être ressuscités de notre propre tombeau*²⁴⁹. Cette mort-là mérite seule de nous épouvanter.

*Pleurez, mes amis, pleurez, la nature vous le permet, l'amitié vous le demande, la raison même suspendrait ses reproches si jamais elle pouvait avoir à vous en faire*²⁵⁰. Ainsi s'adresse le Philosophe inconnu à la veuve et aux enfants du président Du Bourg décédé. Mais, après avoir

²⁴⁵ *Le Livre rouge*, n° 39 (ap. *Carnet d'un Jeune élu cohen*, op. cit., p. 271).

²⁴⁶ *Le Livre rouge*, n° 133 (*ibid.*, p. 272).

²⁴⁷ *Pensées sur les sciences naturelles*, n° 40 (inédit).

²⁴⁸ Cf. *De l'Esprit des choses*, t. II, p. 48.

²⁴⁹ *De l'Esprit des choses*, t. II, 49.

²⁵⁰ *Lettres aux Du Bourg*, op. cit., p. 35 (lettre du 9 août 1778).

*fait le sacrifice le plus pénible que la nature ait à faire*²⁵¹ - ne nous leurrions pas : nous ne sommes pas des anges, nous sommes aussi des êtres de nature -, vivez, après la mort d'un être cher et pieux à défaut d'être initié, vivez comme vous savez, dans l'intime de votre foi, qui culminerait en gnose : *L'objet que la volonté suprême vous a ravi était un assemblage éphémère de deux substances lancé dans le temps comme un éclair, plongé sur cette surface pour en rebondir presque aussitôt qu'il l'aurait frappé ; dans ce choc terrible et si périlleux, il n'a point laissé altérer son essence [...] tout vous engage à le regarder comme un heureux voyageur, qui a été préservé des accidents et des dangers de sa route, et que cette main divine a conduit enfin avec le même bonheur au port du salut*²⁵².

Et trouvez dans la communication réciproque qui interdit de parler d'une séparation, sauf sur le plan de la matière, à lui aider et à en recevoir de l'aide... A lui aider encore davantage, s'il chemina dans les ténèbres.

Pensons de la sorte aux partants toujours présents et à nous-mêmes (au lieu de pleurer sur eux *pour moi*²⁵³, comme Saint-Martin s'en confesse quand Kirchberger part). Pensons à notre propre mort.

Puisque la mort est une étape décisive vers la floraison de notre être, ne devrions-nous pas la considérer ainsi qu'un *germe* conscient de la *superbe forme qui l'attend*²⁵⁴ ? Mais c'est l'ignorance qui nous fait craindre la mort. Notre principe spirituel vit, quant au sort posthume, dans une *incertitude* qui *ombrage* les hommes et les *tourmente*²⁵⁵.

Chez Saint-Martin, au contraire, la clarté : *On a même porté l'attention jusqu'à me découvrir les merveilles secrètes dans lesquelles nous vivons, et cela sans me faire travailler pour les acquérir, et sûrement dans l'intention de m'épargner toute surprise lorsque le moment sera venu pour moi de me réunir à ces magnificences*²⁵⁶.

Jouirions-nous de moindres faveurs, le témoignage du théosophe nous encouragerait à œuvrer afin d'obtenir que Dieu nous découvre aussi quelques-uns des trésors dont la miséricorde sans repentir nous a institués héritiers, et cet effort, cette primeur nous prépareront pour l'entrée en possession de la masse. Sitôt les premières lumières, un peu de l'enthousiasme de Saint-Martin se lève, nous saisit...

²⁵¹ *Ibid.*

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ « Correspondance... », éd. R.A., *L'Initiation*, avril-juin 1961, p. 52 (lettre à Effinger, du 24 décembre 1799).

²⁵⁴ *De l'Esprit des choses*, t. II, p. 38.

²⁵⁵ - d° -, t. II, p. 39.

²⁵⁶ *Mon portrait...*, *op. cit.*, n° 37.

Comment donc regarder la mort ? Il est une autre forme d'inconscience qui peut conduire à l'apparence du courage, mais qui, manquant le problème, manque toute chance de pouvoir le résoudre. La mort de Socrate, pour glorieuse et admirable qu'elle paraisse au regard de la philosophie humaine, Saint-Martin lui reproche d'échapper au tragique. *L'état de l'homme aux prises avec son ennemi*²⁵⁷ ne s'y dépeint pas.

Or, l'homme est l'homme, je le répète, l'ennemi est l'ennemi et ils sont aux prises. Qu'y faire, sinon élaborer une tactique et, mieux, une stratégie en vue de gagner la mort ?

Ne croyons donc pas que la mort n'est rien, ainsi que l'enseignent souvent des doctrines un peu précipitées. L'indifférence n'est pas le courage. *La vraie bravoure est le sentiment divin de notre supériorité sur ce corps terrestre et sur tous les ennemis dont il est le refuge ; c'est la vive persuasion qu'en nous l'ôtant, on ne nous ôtera rien de ce qui est nous, et que nous avons d'avance remporté la victoire, en soustrayant à l'ennemi, par notre conduite passée, toutes les portions de notre domaine, qu'il voudrait nous enlever ; ce qui fait que la vraie bravoure ne peut appartenir réellement qu'au vrai sage et qu'à l'homme régénéré ; car la bravoure qui n'est pas de Dieu est ou animale ou folle.*

Or, comme cette mort doit être le dernier acte de notre combat, et le moment où l'ennemi va déployer toutes ses forces, et en même temps celui où la couronne de vainqueur nous attend, il n'y a que l'aveugle et l'insensé qui puissent la voir avec un exil nul et avec une absolue indifférence ; car elle mérite notre attention, si nous la considérons comme une bataille, et elle mérite tous nos transports, si nous la considérons comme un couronnement et une délivrance.

*De ces deux sentiments, dont l'un est laborieux et l'autre ravissant, il s'en doit former un troisième qui est un doux mélange de dévouement et d'espérance, et qui constitue l'état de paix vive et de calme animé, dont l'âme de l'homme régénéré doit être remplie et doit donner les signes à cette grande heure*²⁵⁸.

S'impose donc, naturellement, la règle générale de notre conduite. L'art de bien mourir se confond avec le bon usage de la mort, et la science par excellence nous en instruit. Réfléchissez seulement, regardez.

En apercevant tant de beautés dans les productions des êtres physiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme ferait éclore en lui s'il

²⁵⁷ *De l'Esprit des choses, t. II, p. 41.*

²⁵⁸ — d° —, t. II, p. 40.

suivait la loi de sa vraie nature, et qu'a l'image de la main qui l'a formé, il tâchât, dans toutes les circonstances de sa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait.

Son être intellectuel arriverait au dernier terme de sa carrière temporelle, avec la même pureté qu'il avait en commençant le cours. On le verrait dans la vieillesse unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de son premier âge. Tous les pas de sa vie auraient fait découvrir en lui la lumière, la science, la simplicité, la candeur, parce que toutes ces choses sont dans son essence. Enfin, le germe qui l'anime se serait étendu sans s'altérer ; et il rentrerait, avec le calme de la vertu, dans la main qui le forma, parce qu'en lui représentant, sans aucune altération, le même caractère et le même sceau qu'il en avait reçu, elle y reconnaîtrait encore son empreinte, et y verrait toujours son image.

On peut dire que, si la plupart des hommes sont tant éloignés d'un pareil calme au moment de cette importante séparation, c'est qu'ils n'ont pas été pendant leur vie assez ingénieux ni assez fiers pour apercevoir leur grandeur et pour la conserver, en sorte que, s'étant confondus avec les choses mixtes et temporelles, ils croient qu'ils vont cesser d'être quand celles-ci viennent à les abandonner²⁵⁹.

D'acquérir la connaissance et de l'appliquer en notre existence rendent du même coup la mort moins affreuse et plus féconde. *Ce que les hommes pieux appellent bien mourir, selon les doctrines et les usages des religions où ils vivent, n'est pas suffisant pour remplir l'objet dont il s'agit [...] Il faut encore avoir des notions de tout ce qui a rapport à ce grand événement²⁶⁰.*

Tout ce qui est est germinal, tout ce qui peut être est germe, la loi universelle est d'action et de réaction. L'homme, semblable à un arbre, et dont la parole est semence, a le germe de sa forme future. C'est dans l'attente de sa floraison que la mort prochaine nous emplissait de joie, désirable. Apprenez donc qui nous sommes.

Pour connaître la mort, il faut connaître la vie. Le sage a eu le bonheur de *gôûter* la vie²⁶¹. Comment ?

²⁵⁹ *Tableau, naturel...*, t. I, pp. 104-105.

²⁶⁰ *De l'Esprit des choses*, t. II, p. 45.

²⁶¹ Cf. *De l'Esprit des choses*, t. II, p. 48.

Avant, ou ici-bas

(annoncé dans le sommaire mais non publié)

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

